

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

45
RÉPERTOIRE

DES

THÉÂTRES ÉTRANGERS.

TOME 22.

THÉÂTRE ALLEMAND.

TOME 2.

IMPRIMERIE DE COSSON.

ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
F. SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND.

TOME II.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS ,
RUE CHABAUNAIS, N° 2,
près la rue Neuve des Petits-Champs.

1822.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

LA
PUCELLE D'ORLÉANS.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.



AVERTISSEMENT

DE

JEANNE D'ARC.

MALGRÉ de nombreux défauts, cette tragédie doit plaire à des lecteurs français ; c'est le premier monument élevé à la gloire de l'héroïne d'Orléans.

Pourquoi Schiller n'est-il pas né en France ? avec ses idées et son génie, il aurait conçu un plan et plus heureux et plus vrai ; l'histoire n'eût pas été défigurée dans les derniers actes, et le dénouement de son poëme eût égalé, s'il n'eût surpassé, le premier acte qui est l'une des plus belles productions de son génie. Dans la première partie l'illusion est telle que l'on se croit transporté à la cour de Char-

les VII ; mais à compter du second acte on ne trouve plus que des scènes éparses , de loin en loin , et amenées le plus souvent aux dépens de l'histoire et de la vraisemblance.

Schiller a réhabilité parmi nous la mémoire de Jeanne d'Arc , et révélé les beautés d'un sujet défiguré dans les 17^e et 18^e siècles par deux poètes justement célèbres , l'un par le ridicule et l'autre par l'universalité de son esprit. Il a indiqué la route où se sont déjà élancés MM. Lebrun des Charmettes (1) , Dumolard (2) et Davrigoy (3) , et où paraîtront bientôt , sans doute , l'illustre auteur des *Templiers* et le chantre des *derniers momens de Bayard* , et de *Jenner ou le triomphe de la vaccine*.

(1) Auteur d'un poëme intitulé : *l'Orléanoise*.

(2) Auteur d'une tragédie de *Jeanne d'Arc* , jouée avec succès dans les départemens.

(3) Auteur de *Jeanne d'Arc à Rouen*.

PERSONNAGES.

CHARLES VII , roi de France.

LA REINE ISABELLE , sa mère.

AGNÈS SOREL , sa maîtresse.

PHILIPPE-LE-BON , duc de Bourgogne.

LE COMTE DE DUNOIS , bâtard d'Orléans.

LAHIRE ,

DUCHATTEL , } officiers de l'armée du roi.

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.

CHATILLON , chevalier bourguignon.

RAOUL , chevalier lorrain.

TALBOT , général des Anglais.

LIONNEL ,

FASTOLF , } officiers anglais.

MONTGOMMERY , chevalier du pays de Galles.

ECHEVINS D'ORLÉANS.

UN HÉRAUT anglais.

THIBAUT D'ARC , riche cultivateur.

MARGUERITE ,

LOUISE , } ses filles.

JEANNE ,

ÉTIENNE ,

CLAUDE-MARIE , } bergers, leurs amoureux.

RAYMOND ,

BERTRAND, cultivateur

UN CHEVALIER NOIR. (Apparition.)

UN CHARBONNIER, sa FEMME et SON FILS.

Chevaliers français, bourguignons, anglais ;
pages, soldats, peuple, officiers de la cou-
ronne, évêques, maréchaux, magistrats,
courtisans, dames, enfans et autres person-
nages muets composant le cortége du sacre.

L'époque de la tragédie est en l'an 1430.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un paysage; une cabane à droite; à gauche une chapelle; une forêt.

THIBAUT D'ARC, SES TROIS FILLES; TROIS
JEUNES BERGERS, leurs amoureux.

THIBAUT.

OUI, mes chers voisins, aujourd'hui nous sommes encore français, citoyens libres et maîtres de l'ancien sol que nos pères ont labouré : qui sait à qui nous obéirons demain? car de tous côtés l'Anglais commande; partout il fait flotter sa victorieuse bannière, et ses coursiers foulent aux pieds nos florissantes contrées. Paris a déjà ac-

cueilli le vainqueur; l'ancienne couronne de Clovis est donnée au rejeton d'une tige étrangère. Le petit-fils de nos rois est maintenant sans héritage; il est errant et fugitif dans son propre royaume; son plus proche parent, le premier pair de France, combat dans l'armée ennemie, et sa mère dénaturée la conduit. Les hameaux et les villes sont embrasées, et la flamme dévorante se propage en ces vallées où la paix a régné jusqu'à ce jour... C'est pourquoi, mes chers voisins, je suis décidé, toutefois d'après la volonté du Très-Haut, et puisque je le puis encore aujourd'hui, de pourvoir mes filles. La femme a besoin d'un soutien au milieu des désastres de la guerre; et l'amour aide à porter tous les chagrins. (*Au premier berger.*) Venez, Etienne; vous faites l'amour à Marguerite; vos champs sont voisins; vos cœurs sont d'accord, cela ne peut faire qu'un bon ménage. (*Au second.*) Claude-Marie, vous vous taisez; ma Louise baisse les yeux. Je ne séparerai pas deux cœurs qui se sont rencontrés, quoique vous n'avez pas des trésors à m'offrir. Qui les possède maintenant, ces trésors? Mes greniers et ma maison seront peut-être demain la proie des flammes ou de l'ennemi? Il n'y a plus que le cœur d'un brave homme pour refuge contre la tempête.

LOUISE.

Mon père !...

CLAUDE-MARIE.

Ma Louise !...

LOUISE *s'approche de Jeanne et l'embrasse.*

Chère sœur !

THIBAUT.

Je vous donne à chacune trente arpens de terre, une maison avec une étable, et un troupeau. Dieu vous bénira comme il m'a béni jusqu'à présent.

MARGUERITE *embrassant Jeanne.*

Fais plaisir à notre père ; prends exemple sur nous ; fais que ce jour offre trois mariages heureux.

THIBAUT.

Tenez-vous prêts ; à demain votre mariage. Je veux que tout le hameau se réjouisse avec nous.

SCÈNE II.

THIBAUT , RAYMOND , JEANNE.

THIBAUT.

JEANNE, tes sœurs se marient, je les vois heureuses ; cela réjouit ma vieillesse. Toi, ma cadette, veux-tu me causer du chagrin et de la douleur ?

RAYMOND.

Quelle idée ! quoi ! gronder votre fille ?

THIBAUT.

Ce digne jeune homme, qui n'a pas son pareil dans tout le hameau, il t'a prise en affection, il veut se donner à toi ; voilà déjà trois automnes qu'il t'adresse ses vœux, et qu'il te prodigue des soins ; mais froide et silencieuse tu le repousses, sans que cependant aucun autre de tous les bergers ait seulement gagné de toi un sourire d'encouragement. Te voilà dans la force de la jeunesse, et dans ce printemps qui est l'heureux âge de l'espérance ; ta beauté est dans sa fleur. ~~Tu~~ attends toujours en vain que cette fleur si tendre sorte de son enveloppe et se change en un fruit doré ; je t'assure que cela commence à me déplaire ; cela indique une grande erreur de la nature : je n'aime point un cœur qui se renferme en lui-même pendant les rapides années du sentiment.

RAYMOND.

Paix, paix, Thibaut : ah ! laissez-la m'accorder d'elle-même son cœur ; son amour ne peut être qu'une production noble et céleste, qui ne peut mûrir que lentement. Elle aime encore à fréquenter les montagnes ; elle craint de quitter la bruyère libre pour l'humble toit de l'homme, où habite l'étroit souci. Souvent je la regarde de la profonde vallée avec un étonnement silencieux ; quand elle se promène sur les hauteurs au milieu de son troupeau, à sa taille, à

ses regards majestueux, qui s'abaissent sur nos chétives demeures, elle me semble un être surnaturel; et souvent elle me paraît être la fille d'un autre siècle.

THIBAUT.

C'est précisément cela qui me déplaît; elle fuit la joyeuse société de ses sœurs; on la voit rechercher les promenades désertes; elle abandonne sa couche nocturne avant le chant du coq, et le soir, à l'heure des ténèbres et de la terreur, lorsque l'homme va s'asseoir auprès des autres hommes, elle se glisse, tel que l'oiseau solitaire, dans l'empire sombre et terrible que les spectres habitent. Elle se place sur les chemins détournés, et semble converser avec le génie de la montagne. Pourquoi choisit-elle toujours ce lieu? pourquoi y mène-t-elle de préférence son troupeau? Je l'ai vue pendant des heures entières en méditation sous le vieux arbre des Druides que tous les êtres, amis du bonheur, se plaisent à éviter. Il y a à craindre là les esprits qui reviennent; un être malfaisant habite sous cet arbre, et cela depuis les anciens temps de l'idolâtrie. Les vieillards du hameau racontent sur cet arbre des événemens désastreux; on a entendu un son de voix long et lugubre qui sortait du sein de son noir feuillage; moi-même, dans le crépuscule du soir, passant à côté de cet arbre, j'y vis assis le spectre

d'une vieille femme : elle sortit de son vêtement à plis larges une main desséchée , en me faisant signe. Je m'éloignai précipitamment en recommandant mon âme à Dieu.

RAYMOND, montrant du doigt l'image de la vierge dans la chapelle.

C'est cette vierge pure et bienfaisante qui répand autour de nous la paix céleste , qui attire ici votre fille , et non l'œuvre de Satan.

THIBAUT

Oh ! non , non ! J'ai été averti en songe ; j'ai eu d'effrayantes visions. Par trois fois il m'a semblé la voir à Reims assise sur le trône de notre roi , la tête ceinte d'un diadème brillant de sept étoiles , et tenant dans sa main un sceptre , d'où naissaient trois lis blancs. Moi , son père , ses deux sœurs , tous les princes , les comtes , les archevêques et le roi même , nous étions inclinés devant elle. D'où viendrait un tel prodige dans ma cabane ? Oh ! cela signifie une chute prochaine. C'est un avis du ciel contre les extravagantes idées où son cœur s'abandonne. Elle rougit de son humble état ; parce que Dieu a orné son corps d'une beauté rare , et qu'il l'a douée de dons qui la mettent au-dessus de toutes les bergères de ce vallois , elle nourrit dans son sein un coupable orgueil , tel que celui qui fit tomber les anges des ténèbres , et qui leur livra la race humaine.

RAYMOND.

Qui a l'âme plus modeste et plus vertueuse que votre pieuse fille? N'est-ce pas elle qui sert toujours avec zèle et gâté ses sœurs aînées? Quoique la mieux dotée de grâces et d'attraits, vous l'avez cependant toujours vue, comme l'humble servante, s'acquitter avec obéissance des devoirs les plus pénibles; sous ses mains vous voyez prospérer abondamment vos champs et vos troupeaux; enfin sur tout ce qu'elle touche elle porte un bonheur inespéré et surnaturel.

THIBAUT.

Un bonheur inconcevable, il est vrai : mais je frissonne en voyant cette abondante bénédiction. Il y a là.... n'en parlons plus. Je me tais, je me tairai et ne me porterai pas à accuser ma fille. Je ne peux que prier pour elle, mais je me fais un devoir de l'avertir. — Fuis cet arbre; n'y reste plus seule; à minuit n'arrache plus de racines; ne prépare plus de breuvages, et ne décris pas des signes sur le sable.... l'empire des esprits s'agite aisément; les esprits veillent pour vous surprendre, et le plus léger des sons les évoque subitement des ténèbres. Ne reste point seule, je le repète; car tu sais que ce fut dans le désert que l'ange de Satan se présenta devant le maître des cieux...

SCÈNE III.

BERTRAND paraît un casque à la main.
THIBAUT, RAYMOND, JEANNE.

RAYMOND.

SILENCE ! Bertrand revient de la ville..... ; voyons ce qu'il porte !

BERTRAND.

Vous vous émerveillez ; vous vous étonnez de me voir porter ce casque.

THIBAUT.

Parle, comment, et d'où te vient ce casque ? Qu'annonce cette funeste armure dans la contrée de la paix ?

(Jeanne, qui dans les deux scènes précédentes s'était tenue silencieusement de côté, sans prendre part à la conversation, devient plus attentive et s'approche.)

BERTRAND.

A peine le sais-je moi-même, et je serais bien en peine de dire comment il m'est tombé sous la main. J'avais acheté à Vaucouleurs des instrumens de labour ; une grande foule se pressait sur la place ; des fugitifs venaient d'Orléans, apportant de tristes nouvelles. Toute la ville était en tumulte ; je cherchais à percer la foule

lorsqu'une Bohémienne, au teint basané, m'accoste, ce casque à la main ; elle me regarde long-temps et me dit : « Mon ami, vous cherchez un casque ; je le sais, vous en cherchez un ; le voilà , prenez-le ; il sera à vous pour un prix bien modique. » Je lui dis de s'adresser aux hommes de guerre, que je suis un cultivateur, et qu'un casque m'est inutile. Sans se déconcerter, elle continua ainsi : « Personne ne saurait dire s'il n'aura pas bientôt besoin de casque, et toit de fer vaut mieux pour la tête, en temps de guerre, que maison de pierre. » Elle me poursuit ainsi par les rues, toujours en me forçant à prendre ce casque que je refusais toujours. J'examinais cette armure brillante, polie et digne d'orner la tête d'un chevalier. Je la retournais dans mes mains en réfléchissant à cette bizarre aventure. Soudain la femme disparaît ; elle se perd dans la foule du peuple.... Voilà comme le casque m'est resté dans les mains.

JEANNE, *faisant un mouvement rapide pour se saisir du casque.*

Donnez-moi ce casque... !

BERTRAND.

Quoi ! à vous cette armure ? Ce n'est point là l'ornement d'une jeune fille !

JEANNE, *lui arrachant le casque.*

Il est à moi ! C'est à moi qu'il appartient.

THIBAUT.

Quelle fantaisie, ma fille!

RAYMOND.

Laissez agir sa volonté. Cet ornement ne lui siérait pas mal : car un cœur mâle palpite dans son sein... Vous devez vous rappeler le jour où elle dompta ce loup, ce terrible animal, qui dévastait les troupeaux et répandait l'alarme. Seule, cette jeune fille au cœur de lion vainquit le loup et lui enleva l'agneau, qu'il emportait déjà dans sa gueule ensanglantée. Ce casque n'ornera jamais un plus noble front que le sien.

THIBAUT, à *Bertrand*.

Parlez... Quels désastres nouveaux avez-vous appris et quelles nouvelles apportaient ces fuyitifs?

BERTRAND.

Que Dieu sauve le roi et prenne pitié de la France..! Nous avons succombé en deux grandes batailles, et l'ennemi est au cœur du royaume. Déjà toutes les provinces, jusqu'à la Loire, sont perdues; l'ennemi vient enfin de rassembler toutes ses forces pour assiéger Orléans.

THIBAUT.

Dieu! protège le roi!

BERTRAND.

Une artillerie innombrable se rassemble de tous les côtés. Tels que des essaims d'abeilles

qui, pendant l'été, comme un nuage épais, environnent leur ruche; tels que ces milliers d'insectes qui, amenés par un vent funeste, envahissent nos champs et désolent des lieues entières, à perte de vue; tels se sont réunis, dans les campagnes d'Orléans, les soldats de tous les pays; un mélange confus de voix, de langages divers retentit dans leur camp. Le puissant duc de Bourgogne a conduit tous les guerriers de ses immenses états; Liège, Luxembourg, le Hainaut ont envoyé leurs troupes; les peuples qui habitent le fortuné Brabant; les riches Gantois, si fiers de leurs vêtemens de soie; les villes élégantes qui, dans la Zélande, s'élèvent au-dessus de la mer; les Hollandais qui trafiquent de leurs troupeaux; Utrecht, la lointaine Ost-Frise, et même les pays qui touchent aux glaces du pôle, tous sont rassemblés sous la bannière du terrible Bourguignon, et s'apprêtent à dompter Orléans.

THIBAUT.

O déplorable discorde qui tourne les armes de la France contre la France elle-même!

BERTRAND.

On prétend que la mère-reine, la fière Isabelle de Bavière, a paru dans le camp, sous l'habit du guerrier. Elle excite, par des paroles envenimées, le peuple contre le fils qu'elle a porté dans son sein maternel.

THIBAUT.

Que le Dieu vengeur la punisse , ainsi qu'il a puni l'impie Jézabel... ,

BERTRAND.

Le terrible Salisbury, le fléau des villes, commande le siège ; auprès de lui se trouvent Lionel, frère du lion, et Talbot, dont le glaive indompté moissonne tous les guerriers dans le combat. Pleins d'une rage exécrationnelle, ils ont fait le serment de violer toutes nos vierges, et de n'épargner aucun de ceux dont le bras a porté l'épée. Ils ont élevé quatre donjons qui dominent la ville, et de là Salisbury, d'un air curieux, interroge tous les mouvemens ; il compte jusqu'aux habitans qui parcourent les rues. On a déjà lancé dans la ville des milliers de pesans boulets ; les temples s'écroulent en débris, et la tour antique et royale de Notre - Dame incline sa cime élevée. Ils ont creusé de profondes mines, et la ville, assise sur les gouffres de l'enfer, attend avec effroi l'explosion de la foudre.

(*Pendant tout ce récit, Jeanne, ayant écouté avec la plus sérieuse attention, pose enfin le casque sur sa tête.*)

THIBAUT.

Mais où donc étaient les vaillantes épées de Saintrailles, de Lahire, de notre héroïque bâtard, le boulevard de la France. S'ils sont présens, comment l'ennemi a-t-il pu pénétrer

si avant ? Où est le roi lui-même ? Peut-il rester oisif à contempler la détresse de l'empire et la chute de ses villes.

BERTRAND.

Le roi tient sa cour à Chinon ; il ne peut entrer en campagne ; il n'a plus assez de monde. A quoi sert le courage des chefs et le bras des héros, lorsque la terreur paralyse l'armée. Un effroi que le ciel lui-même semble propager s'est emparé des cœurs les plus courageux. En vain les princes appellent leur arrière-ban. Tels que les timides troupeaux qui, entendant le hurlement des loups, se pressent dans le bercail, tels les Français, oubliant leur antique gloire, cherchent un refuge dans les villes. L'on m'a dit qu'un seul chevalier avait rassemblé quelques cohortes et qu'il amenait au roi ce faible secours sous seize bannières.

JEANNE, avec vivacité.

Et le nom de ce chevalier ?

BERTRAND.

Baudricourt. Mais on doute qu'il puisse échapper à la surveillance de l'ennemi, qui, avec deux détachemens, s'est attaché à ses pas.

JEANNE.

Où peut être ce chevalier ?... Dites, dites, si vous le savez !

BERTRAND.

A peine à un jour de chemin de Vaucouleurs...

THIBAUT , à *Jeanne*.

Que t'importe ? Tu t'informes de beaucoup de choses , ma fille , qui ne te concernent point.

BERTRAND.

L'ennemi étant aussi fort , et nous , sans espoir d'être secourus par le roi , on est convenu unanimement à Vaucouleurs de se rendre au duc de Bourgogne. Par ce moyen nous ne porterons pas un joug étranger ; nous resterons sous l'ancienne tige de nos souverains , et peut-être un jour retournerons-nous à nos anciens maîtres , si un jour la France et la Bourgogne se réconcilient.

JEANNE , *comme inspirée*.

Non , point de traité ! Point de défection !... Le sauveur approche , il s'apprête au combat ! C'est devant Orléans que la fortune des ennemis échouera ; la mesure est comblée : ils sont mûrs pour le tranchant de la faux. La vierge descendra pour abattre leurs tiges orgueilleuses ! Elle vient du ciel pour détruire cette gloire , qui menaçait les astres... Ne vous découragez pas , ne fuyez point ! Avant que le seigle jaunisse , avant que le disque de la lune soit rempli , les coursiers anglais ne s'abreuveront plus dans les flots majestueux de la Loire.

BERTRAND.

Hélas... ! le temps des miracles est passé.

JEANNE.

Non il ne l'est pas... ! Une blanche colombe

prendra l'essor ; avec l'audace de l'aigle, elle attaquera le vautour qui déchire la patrie ; elle terrassera ce fier Bourguignon , traître à son pays , ce terrible et infatigable Talbot , ce sacrilège Salisbury , et tous ces orgueilleux insulaires ; elle les chassera devant elle comme un troupeau d'agneaux. Le dieu des combats sera avec elle ; c'est lui qui élit une tremblante créature , et qui se glorifiera par le bras d'une jeune fille , car il est le tout-puissant.

THIBAUT.

Quel esprit s'empare de cette enfant ?

BERTRAND.

C'est ce casque qui exalte sans doute ses idées. Regardez votre fille. Son œil étincelle , une flamme subite anime son front.

JEANNE.

Ce royaume tomberait..... ! Cette contrée de gloire , la plus belle que le soleil éternel éclaire dans sa course , ce paradis de la terre , que Dieu aime comme la prunelle de ses yeux , porterait les fers d'une nation étrangère ! N'est-ce pas elle qui la première abjura les faux dieux ? N'est-ce pas là que fut plantée la première croix et qu'on rendit le premier hommage aux images des saints ? n'est-ce pas là que repose la cendre de saint Louis ? n'est-ce pas de là qu'on est parti pour la conquête de Jérusalem ?

BERTRAND, *émerveillé.*

Écoutez son discours ! Où a-t-elle puisé ces hautes révélations ? Thibaut, Dieu vous a donné une fille miraculeuse.

JEANNE.

Nous n'aurions plus de roi à nous, plus de seigneur né sur nos terres ! Le roi, qui ne meurt jamais, disparaîtrait ! lui, protecteur de la charrue, protecteur de nos champs, le gardien de nos pâturages ; lui qui féconde nos terres, qui afferme les serfs ; lui qui place autour de l'égide de son trône nos belles cités ; qui secourt les opprimés et épouvante les méchans ; qui ne connaît point l'envie, parce qu'il est le premier parmi nous ; qui est un homme comme nous, et qui cependant est l'ange de miséricorde sur la terre dévastée ! Ce trône royal, tout étincelant d'or ; est l'asile des malheureux ; auprès de lui sont le pouvoir et la clémence ; le coupable ne s'en approche qu'en tremblant, mais le juste le regarde avec sécurité ; et le lion qui veille auprès du trône ne l'effraie pas L'étranger, dont aucun des ancêtres n'a trouvé sa tombe parmi nous, peut-il régner sur nous, lui qui ne peut nous aimer ? Celui qui n'a pas été jeune avec nos jeunes Français, qui n'a point parlé notre langage, peut-il répondre à nos cœurs ? peut-il être le père des enfans qu'il n'a pas vus naître ?

TRIBAUT.

Que Dieu protège la France et le roi ! Nous sommes des cultivateurs paisibles ; nous ne nous entendons point à manier le glaive , à guider le coursier des batailles ; attendons avec calme quel sera celui que la victoire nous donnera pour roi. C'est la victoire, dans les combats, qui est le jugement de Dieu. Notre roi, c'est celui qui est oint de l'huile sacrée, celui qui dans Reims reçoit le diadème de la main des Français... Au travail ! que chacun ne pense ici qu'à ce qui le regarde ! Laissons les grands et les princes de la terre aventurer leurs destins ; regardons d'un œil serein les désastres de la guerre ; le sol que nous cultivons ne peut être détruit. Si la flamme embrase nos hameaux , si leurs coursiers foulent aux pieds nos moissons , un printemps nouveau va les faire reflourir , et nos bras releveront facilement nos cabanes.

(A l'exception de Jeanne , tous s'éloignent.)

SCÈNE IV.

JEANNE , seule.

ADIEU , montagnes , et vous , prairies qui faisiez mon bonheur ! vous , vallons paisibles et solitaires , adieu ! Jeanne ne promènera plus ici ses pas ; Jeanne vous fait un adieu éternel ! Plantes que j'arrosais , vous , arbrisseaux que j'ai plantés ,

fleurissez en paix ! Adieu, grotte chérie, et vous, fontaines limpides, et toi, écho qui souvent as répété mes chants ! Jeanne part et elle ne reviendra plus. — O vous, lieux de ma douce félicité, je vous laisse tous et pour toujours. Agneaux, dispersez-vous sur les bruyères, vous perdez votre fidèle bergère ; c'est un autre troupeau qu'elle est appelée à conduire au sein des dangers, sur les champs de la mort. Ainsi l'ordonne la voix qui parle à mon cœur. J'obéis à une secrète puissance qui ne m'abuse pas et qui n'a rien de ce monde. — Car celui qui, sur les cimes d'Horeb, dans le buisson ardent, apparut à Moïse, et lui commanda d'aller trouver Pharaon ; celui qui jadis élut le pieux fils d'Isaïe, et lui commanda de combattre ; celui qui de tout temps accueillit les bergers ; celui-là m'a dit, au travers des branches de l'arbre : « Va, et » rends témoignage de moi sur la terre. — Tu » couvriras tes membres du vêtement des guerriers ; tu couvriras ton sein d'une armure. » Que l'amour d'un homme n'entre jamais dans » ton cœur ; loin de toi les coupables flammes » et les plaisirs vains et terrestres ! Jamais la » couronne nuptiale n'ornera tes cheveux ; ja- » mais un enfant ne te sourira pressé contre ton » sein ; mais je parerai ton front des lauriers de » la victoire ; je te glorifierai devant toutes les » femmes de la terre. — Lorsque dans les combats le plus brave perdra courage, lorsque la

» destinée de la France semblera s'approcher
» de son terme, alors tu porteras mon oriflamme.
» Ainsi que le moissonneur qui abat les épis, tu
» moissonneras les vainqueurs insolens ; la roue
» de leur fortune s'abaissera devant toi ; tu ré-
» veilleras les héros de la France ; tu sauveras
» Reims et tu couronneras ton roi. » — Le Ciel
m'a averti par un signe ; c'est lui qui m'envoie
ce casque ; oui, c'est du ciel qu'il me vient. A
sa vue l'esprit divin m'a saisie ; mon cœur a été
enflammé du courage des soldats du Très-Haut.
Je suis entraînée dans le tumulte des combats ;
le cri des guerriers a frappé mon oreille ; la trom-
pette, les hennissemens des coursiers retentissent
au loin.

(*Elle part.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La cour du roi , au château de Chinon.

DUNOIS, DUCHATEL.

DUNOIS.

Non , je ne puis le supporter plus long-temps , je vous le répète. J'abandonne ce roi qui s'abandonne lui-même et compromet ainsi sa gloire ; mon cœur saigne , et l'indignation s'empare de moi lorsque je vois des brigands décidant , le glaive en main , du sort de la France , et ces villes , aussi anciennes que la monarchie , offrant à l'ennemi leurs clefs qui furent si long-temps vierges , pendant que , dans une honteuse inaction , nous perdons un temps précieux. J'apprends qu'Orléans est menacé , j'accours des frontières de la Normandie ; j'espère trouver le roi à la tête de ses troupes et se préparant aux combats , et je n'aperçois à ses côtés que des

baladins et des troubadours; il, cherche la frivole solution d'une énigme et donne des fêtes galantes à Agnès, comme si la plus profonde paix régnait dans le royaume. Le connétable se retire; il ne veut pas être plus long-temps le témoin de ces lâches désordres; je l'abandonne aussi, et je le livre à sa malheureuse destinée.

DUCHATTEL.

Voici le roi.

SCÈNE II.

LE ROI, DUNOIS, DUCHATEL.

LE ROI.

Le connétable m'a renvoyé son épée et se démet de sa charge... Eh bien! me voilà délivré d'un homme présomptueux qui se prétendait aussi maître que moi.

DUNOIS.

Un homme est d'un grand prix dans ce temps, et je ne le vois pas partir avec cette indifférence.

LE ROI.

Vous dites cela par esprit de contradiction; car tant qu'il a été ici, vous n'avez jamais été son ami.

DUNOIS.

Il est vrai qu'il est orgueilleux et bizarre, et

qu'il n'a jamais su prendre un parti. Il l'a su cette fois cependant ; il nous quitte au moment où il n'y a plus rien d'honorable à faire.

LE ROI.

Vous êtes aujourd'hui en bonne humeur ; je ne vous contredirai point. Duchâtel, il est arrivé des envoyés du vieux roi René. Ce sont d'habiles chanteurs et très-célèbres ; il faut les bien accueillir et donner à chacun d'eux une chaîne d'or. (*A Dunois.*) Pourquoi riez-vous ?

DUNOIS.

Peut-être à cause de ces chaînes que vous donnez avec tant d'aisance.

DUCHATTEL.

Sire, il n'y a plus d'argent dans votre épargne.

LE ROI.

Cherchez à nous en procurer ; de fameux chanteurs ne doivent pas quitter ma cour sans emporter une marque de souvenir ; ils font naître des fleurs autour d'un sceptre trop pesant , et par eux la couronne stérile s'embellit d'un immortel rameau ; rois auprès des rois , ils sont assis sur un trône qu'a élevé leur riante imagination, et même leur heureux empire a des bases plus solides que le sol que nous foulons. Oui , ils vont de pair avec les rois ; les uns et les autres habitent au-dessus de l'humanité.

DUCHATEL.

Mon royal seigneur, je vous ai épargné l'en-nui des remontrances, lorsqu'il y avait encore des ressources; mais enfin la nécessité me contraint à parler; vous n'avez plus rien à donner; à peine reste-t-il de quoi payer les dépenses de demain. Les flots de vos richesses se sont écoulés, et votre épargne est épuisée. La solde des troupes n'est pas payée; elles menacent, en murmurant, de se débander; et à peine aurai-je encore les moyens de défrayer aujourd'hui votre royale maison, non pas même d'une manière conforme à votre rang.

LE ROI.

Mettez en gage mes revenus royaux; empruntez de l'argent aux Lombards.

DUCHATEL.

Sire, les revenus de la couronne sont déjà engagés pour trois années.

DUFOIS.

Et pendant ce temps se perdront et le gage et le pays!

LE ROI.

Il nous reste encore de riches domaines.

DUFOIS.

Oui, tant qu'il plaira à Dieu et au glaive de Talbot. Quand Orléans sera pris, vous pourrez aller mener paître les moutons avec le roi René.

LE ROI.

Votre esprit caustique s'exerce toujours aux dépens du roi René ; et c'est pourtant ce prince sans royaume qui vient encore aujourd'hui de prouver à mon égard une générosité vraiment royale.

DUNOIS.

Sans doute il ne vous donne pas sa couronne de Naples... ! car il l'a mise en vente, depuis qu'il s'est consacré à la garde des troupeaux.

LE ROI.

C'est un plaisir, une fantaisie, une félicité qu'il accorde à son cœur et à ses goûts. Dans cette vallée de larmes, au milieu de la grossière barbarie, il s'est créé un monde heureux et innocent. C'est une pensée grande et sublime d'avoir ressuscité ce vieux temps où régnait l'amour dans toute sa pureté, où les plus doux sentimens s'alliaient à l'héroïsme des chevaliers, où de nobles dames, du haut d'un tribunal, décidaient les questions les plus délicates avec un sens exquis. C'est dans ces temps-là que s'est placé ce vieillard : tels que nous les racontent les antiques balades, tels il veut les recréer, comme une cité céleste assise sur des nuages d'or, au-dessus de la terre. Il a fondé une cour d'amour où comparaissent les nobles chevaliers, où les chastes dames sont saluées comme souveraines, où renaitront les jouissances du

cœur... , et c'est moi qu'il a choisi pour prince d'amour.

DUKOIS, après un instant de silence.

Je ne suis pas assez dégénéré pour blasphémer contre l'amour ; c'est de lui que je tiens mon rang ; je suis son fils , et tout mon héritage je le dois à sa puissance. Mon père était le duc d'Orléans , qui n'a jamais trouvé un cœur de femme qui lui fût rebelle ; mais aussi il n'était ni places fortes ni camps qu'il ne sût conquérir. Voulez-vous que dignement on vous nomme prince d'amour ? Soyez entre les braves le plus brave. Et moi aussi j'ai lu dans les anciens livres : il y est dit que l'amour s'associait aux exploits des guerriers ; c'étaient des héros, m'a-t-on enseigné, et non des bergers , qui se plaçaient autour de la Table ronde. Celui qui ne sait point défendre la beauté, ne mérite point les douces récompenses qu'elle accorde. La carrière vous est ouverte ; combattez pour la couronne de vos pères ; défendez en chevalier votre héritage et l'honneur des nobles dames ; et quand, au milieu des flots de sang ennemi , vous aurez reconquis votre ancien domaine , alors il sera temps de couronner votre front royal des myrtes de l'amour.

LE ROI, à un page qui entre.

Qu'est-ce ?

LE PAGE.

Des échevins d'Orléans demandent audience.

LE ROI.

Faites-les entrer. (*Le page sort.*) Ils viennent me demander du secours, je ne puis rien pour eux, moi qui suis sans secours.

(*Trois échevins entrent.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, TROIS ÉCHEVINS.

LE ROI.

SOYEZ les bienvenus, messieurs les magistrats d'Orléans. Comment se trouve ma bonne ville? Continue-t-elle encore à résister avec son courage accoutumé à l'ennemi qui l'assiège?

UN ÉCHEVIN.

Hélas! sire, nous sommes à la dernière extrémité; d'heure en heure notre ruine s'approche. Les forts extérieurs sont déjà détruits. L'ennemi, à chaque assaut, gagne du terrain; les murs sont vides de défenseurs. La garnison est constamment sur la brèche; des combats continuels la fatiguent et l'épuisent; quelques hommes gardent encore les portes intérieures, et déjà la famine fait son entrée dans la ville. Dans cette détresse, notre gouverneur, le noble comte de Rochepierre, est convenu, selon l'antique

usage, de rendre la ville au douzième jour, si avant ce terme il ne paraît point en campagne une armée assez forte pour la délivrer.

(*Dunois fait un mouvement d'indignation.*)

LE ROI.

C'est un délai bien court !

L'ÉCHEVIN.

Nous arrivons ici sous le sauf-conduit de l'ennemi, pour conjurer votre cœur royal d'avoir pitié de notre ville, et de nous envoyer des secours avant le terme fatal ; faute de quoi, nous serons forcés de nous rendre dans douze jours.

DUNOIS.

Comment Saintrailles a-t-il pu accéder à ce honteux traité ?

L'ÉCHEVIN.

Ah ! monseigneur, tant que ce brave chevalier a vécu, jamais il n'eût souffert qu'on eût parlé de traiter, et encore moins de se rendre.

DUNOIS.

Ainsi, il est mort ?

L'ÉCHEVIN.

Ce héros est tombé sous nos murs en combattant pour son roi.

LE ROI.

Saintrailles mort... ! Dans ce seul homme je perds une armée.

UN CHEVALIER *entre et dit à Dunois quelques mots à voix basse ; celui-ci paraît ému.*

DUNOIS.

Et encore cela...!

LE ROI.

Qu'y a-t-il ?

DUNOIS.

Le comte de Douglas me fait dire que les soldats d'Ecosse se mutinent et qu'ils menacent de partir s'ils ne reçoivent pas leur solde dans la journée.

LE ROI.

Duchâtel...?

DUCHATTEL, *pliant les épaules.*

Sire, je n'ai plus de ressources...

LE ROI.

Promettez, mettez en gage tout ce qui sera possible, la moitié de mon royaume!

DUCHATTEL.

On le tenterait en vain ; on les a bercés trop souvent de promesses illusoires.

LE ROI.

Ce sont les meilleures troupes de mon armée ; non ! il ne faut pas qu'elles m'abandonnent... non pas à présent... ! non...

L'ÉCHEVIN *se mettant à genoux.*

Sire, secourez-nous ; pensez à notre situation.

LE ROI, *avec désespoir.*

Puis-je faire sortir des armées de la terre, en frappant du pied ? Les moissons croissent-elles dans mes mains ? Déchirez-moi, arrachez-moi le cœur et faites-en de l'or ; j'ai du sang pour vous ; mais point d'argent ni de soldats.

(Il voit entrer Agnès ; il va à sa rencontre en lui tendant les bras.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, AGNÈS SOREL, une cassette à la main.

LE ROI.

O MON Agnès, ô vie de mon âme, tu viens m'arracher au désespoir. Tu es à moi ; ton cœur est mon refuge ; rien n'est encore perdu, puisque tu m'appartiens.

AGNÈS.

O roi chéri.... ! *(Elle porte autour d'elle un regard inquiet et curieux.)* Dunois, est-il vrai... ? Duchatel... ?

DUCHATTEL.

Hélas !

AGNÈS.

Tout est-il donc désespéré ? Ne peut-on plus payer la solde ? et les troupes veulent se retirer ?

DUCHATTEL.

Hélas ! il en est ainsi !

AGNÈS , *offrant sa cassette.*

Voici, voici de l'or, voici des diamans, voici des bijoux ! Faites fondre mon argenterie ; engagez mes châteaux ; empruntez sur tous mes biens de Provence : que tout soit employé à calmer les troupes... Allez, ne perdez point de temps !

LE ROI.

Hé bien, Dunois, Duchâtel ! Suis-je si malheureux, quand je possède la perle des femmes ? N'est-elle pas aussi noble que moi par la naissance ? Le sang des Valois est-il plus pur que le sien ? Elle ornerait le premier trône du monde ; cependant elle le dédaigne ; elle ne veut que moi et mon amour. Apprenez qu'elle n'a jamais voulu me permettre de lui faire un présent, si ce n'est une fleur nouvelle ou quelques fruits, lorsque l'hiver leur donne le mérite de la rareté ; elle ne veut de moi aucun sacrifice, et elle me les fait tous ; elle abandonne généreusement ses richesses et ses propriétés pour sauver ma fortune.

DUKNOIS.

Elle ne fait pas mieux que vous. Elle jette tout ce qu'elle a dans une maison qui brûle. Autant vaudrait chercher à remplir le tonneau des Danaïdes. Elle ne sauvera ni vous ni elle-même ; loin de là, elle se perd avec vous.

AGNÈS.

Ne faites pas attention à ses paroles... Il a risqué dix fois sa vie pour vous, et il me défend de risquer mes richesses ! Et quoi ! je vous ai sacrifié de bon cœur tout ce qu'on prise plus que l'or et les perles, et maintenant je m'occuperais de ma propre félicité ! Viens, foulons aux pieds tout ornement superflu de la vie. Souffre que je te donne le noble exemple de la résignation ; change ta cour en un camp ; quitte l'or pour le fer. Tout ce que tu possèdes, donne-le pour reconquérir ta couronne ; viens, viens ; nous partagerons l'indigence et les périls.... Je monterai le coursier du combat ; j'exposerai mon corps délicat aux flèches ardentes du soleil. Nous coucherons sur la pierre et le ciel sera notre toit. Nos braves soldats supporteront plus patiemment leurs fatigues ; ils les oublieront même, s'ils voient leur roi exposé comme eux aux fatigues et aux privations.

LE ROI, *souriant.*

Je vois qu'une ancienne prophétie va s'accomplir : une religieuse me dit autrefois à Clermont : « Une femme te fera triompher de tous tes ennemis ; elle te rendra la couronne de tes pères. » Je l'ai cherchée long-temps jusque dans le camp ennemi ; j'espérais même pouvoir apaiser le cœur d'une mère. Mais voici l'héroïne qui doit

me conduire à Reims ; c'est par l'amour de mon Agnès que-je triompherai.

AGNÈS.

Tu triompheras par le dévouement de tes fidèles amis.

LE ROI.

J'espère encore beaucoup de la discorde qui règne chez mes ennemis ; j'ai eu la nouvelle positive qu'entre ces orgueilleux lords d'Angleterre et mon cousin le duc de Bourgogne, l'accord n'est plus tel qu'il était. J'ai en conséquence dépêché Lahire vers ce duc , pour qu'il tâche de ramener ce vassal courroucé et à son devoir et à la fidélité qu'il me doit... J'attends son retour d'heure en heure.

DUCHATTEL , à la fenêtre.

Il met pied à terre en ce moment dans la cour.

LE ROI.

Qu'il soit le bien venu ! Hé bien , nous saurons bientôt s'il faut céder , ou s'il y a encore espoir de vaincre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LAHIRE.

LE ROI va à sa rencontre.

Lahire, apportez-vous quelque espoir ? Parlez sans retard , à quoi dois-je m'attendre ?

LAHIRE.

N'attendez plus rien que de votre épée !

LE ROI.

Ce superbe duc ne veut donc pas de réconciliation ? Parlez : comment a-t-il reçu mon message ?

LAHIRE.

Avant tout et même avant de prêter l'oreille à vos propositions , il demande qu'on lui livre Duchâtel ; il dit qu'il est le meurtrier de son père.

LE ROI.

Et si nous nous refusons à cette condition honteuse... ?

LAHIRE.

Alors... point de traité ; il est rompu avant d'être commencé.

LE ROI.

L'avez-vous , comme je vous en ai chargé , défié de combattre avec moi sur le pont de Montereau , au lieu même où son père a péri ?

LAHIRE.

Je lui ai jeté votre gant , et j'ai dit que , prêt à déroger à votre majesté , vous combattriez en simple chevalier , pour vos droits et l'honneur du diadème. Il m'a répliqué qu'il n'avait pas besoin de combattre pour ce qu'il possédait déjà ; mais que si cependant tel était votre désir ,

vous le trouveriez devant Orléans, où il va se rendre dès demain. Cela dit, il a souri en s'éloignant de moi.

LE ROI.

Et dans mon parlement, la voix de la justice ne s'est-elle point fait entendre?

LAHIRE.

Elle se tait devant la fureur des factions ; un arrêt vous a déclaré déchu du trône, vous et votre postérité.

DUNOIS.

Quel orgueilleux attentat de ces bourgeois qui prétendent régner aussi !

LE ROI.

Et n'avez-vous rien tenté auprès de ma mère?

LAHIRE.

Votre mère !

LE ROI.

Oui... ! Et quelle a été sa réponse !

LAHIRE, *après une réflexion de quelques momens.*

On préparait la cérémonie du sacre, lorsque je suis entré à St.-Denis. Paris était orné comme dans un jour de victoire ; des arcs de triomphe étaient élevés dans toutes les rues ; et des fleurs avaient été semées sur le passage du roi des Anglais ; la foule s'agitait devant le char avec

la même joie que si la France eût célébré la conquête de l'Angleterre.

AGNÈS.

De la joie... ! de la joie , lorsqu'ils déchirent le cœur de leur bon roi , d'un roi qui les chérit.

LAHIRE.

J'ai vu le jeune Henri de Lancastre , cet enfant assis sur le trône de saint Louis ; ses oncles, les orgueilleux Bedford et Gloucester , étaient debout à ses côtés ; et le duc Philippe , à genoux , au pied de son trône , prêtait le serment de vassal pour ses états.

LE ROI.

O pair sans honneur ! indigne cousin !

LAHIRE.

L'enfant chancelait en montant les marches du trône , son pas était tremblant. Mauvais augure... , a murmuré le peuple ; et le rive commençant à se propager , la reine , votre mère , a paru , et... je m'indigne à le dire...

LE ROI.

Eh bien !

LAHIRE.

Elle a pris l'enfant dans ses bras et l'a placé elle-même sur le trône de votre père.

LE ROI.

O ma mère ! ô ma mère !

LAHIRE.

Les Bourguignons eux-mêmes, malgré leur fureur et leur animosité, ont rougi de honte à cet aspect. Elle s'en est aperçue, et s'adressant au peuple, elle a dit à haute voix : Sachez-moi gré, Français ; j'anoblis la tige dégénérée de vos souverains, j'y greffe un noble rameau, et je vous délivre d'un roi qui doit la vie à un père en délire.

(*Le roi se voile la tête, Agnès s'approche de lui et le presse dans ses bras ; tous les assistans expriment leur horreur et leur indignation.*)

DUNOIS.

Cœur de tigre ! détestable mégère !

LE ROI, *après un moment de silence, s'adresse aux échevins.*

Vous venez d'apprendre dans quel état sont nos affaires. Retournez à Orléans ; ne tardez pas plus long-temps, et dites à ma bonne ville ce que vous avez vu. Je la délîe de son serment de fidélité envers moi ; qu'elle pense à son salut ! qu'elle se livre au duc de Bourgogne ; il a été surnommé bon ; il se montrera humain.

DUNOIS.

Comment, Sire, vous abandonneriez Orléans !

L'ÉCHEVIN, *se mettant à genoux.*

Mon royal seigneur, ne retirez point votre

main de votre fidèle ville , ne la livrez point à l'Angleterre qui la plongerait dans une dure servitude. Orléans est une des plus précieuses pierres de votre couronne ; aucune n'a conservé plus religieusement son amour aux rois vos ancêtres.

DUNOIS.

Sommes-nous donc vaincus... ? Est-il permis de céder cette ville avant que nos épées aient été tirées pour sa défense ? Vous décidez - vous d'un mot , et avant le choc d'un dernier combat , à livrer l'une des plus glorieuses cités de la France ?

LE ROI.

Déjà trop de sang a coulé ; la pesante main du ciel se déclare contre moi. L'armée a été battue dans tous les combats ; mon parlement me réproouve , et dans ma capitale , le peuple accueille , avec des cris de joie , mon ennemi. Mes parens les plus proches m'abandonnent , me trahissent ; ma propre mère réchauffe dans son sein le rejeton d'une race étrangère. Retirons-nous derrière la Loire , et cédon , sans plus de résistance , à la colère du ciel qui combat pour les Anglais.

AGNÈS.

Que Dieu nous en garde... ! Quoi ! Sire ! désespérant de nous-mêmes , nous abandonnons ce royaume ! Ce mot ne peut partir de ton

noble cœur ; c'est l'action atroce de sa mère qui a brisé l'âme héroïque de mon roi ; mais il va revenir à lui ; il va lutter contre la destinée qui le poursuit avec tant d'acharnement.

LE ROI, *enseveli dans ses réflexions.*

Il n'est que trop vrai... ! une destinée redoutable plane sur la génération des Valois ; elle est réprouvée par Dieu ; les crimes d'une mère ont amené les furies dans notre famille. Mon père a vécu vingt ans privé de la raison ; la mort a moissonné avant moi mes trois frères... c'est un décret du ciel : ma race doit s'éteindre à Charles VI.

AGNÈS.

Non, non ! elle rajeunira par toi... ! tu la relèveras. Confie-toi à toi-même. Ce n'est pas en vain qu'un sort propice t'a épargné parmi tes frères ; qu'il t'a appelé, quoique le plus jeune de tous, à un trône que tu ne devais pas espérer. Le ciel t'a réservé pour guérir tous les maux et pour éloigner de ton pays la fureur des factions. C'est toi qui éteindras les flammes de la guerre civile. Mon cœur me le prédit : tu ramèneras la paix et tu seras le nouveau fondateur du royaume de France !

LE ROI.

Non : ce temps, trop chargé d'orages, demande un pilote plus vigoureux. J'aurais pu rendre heureux un peuple paisible, mais je ne me flatte

pas de dompter une nation féroce et rebelle. Je n'ai pas le don de trouver, avec le glaive, accès dans des cœurs que la haine me ferme et m'enlève.

AGNÈS.

Le peuple n'est qu'égaré; de vains prestiges lui font illusion; mais cette ivresse passera: l'amour que les Français ont pour le roi qu'ils ont vu naître, pour le roi qui ne fut pas l'ami de l'étranger, vit encore dans les cœurs, et il se réveillera. Le jour viendra où l'antique haine et la rivalité qui ont toujours armé deux peuples voisins se ranimeront. Ces insolens vainqueurs s'enseveliront dans leur propre triomphe; le jour viendra où l'ancienne haine contre l'Anglais, si juste, si légitime, se réveillera dans toute sa force, et renversera le vainqueur orgueilleux. Ne quittez point le champ des combats; disputez le terrain pied à pied; défendez Orléans comme votre propre vie; que tous les bateaux soient submergés, que tous les ponts soient coupés; ne conservez aucun moyen de repasser sur l'autre rive et d'aller trainer ailleurs vos destinées: la Loire, c'est pour vous le Styx.

LE ROI.

Ce que j'ai pu faire, je l'ai fait. Je me suis offert à un combat corps à corps pour ma couronne; j'ai été refusé. C'est en vain que je prodigue le sang de mon peuple; en vain mes villes sont réduites en poudre. Laisserai-je,

ainsi que la mère dénaturée devant Salomon, partager mon enfant par le glaive ? non , pour qu'il vive , j'y renonce !

DUNOIS.

Eh quoi ! Sire, est-ce là le langage d'un roi ? Renonce-t-on ainsi à une couronne ? Le dernier de votre peuple sacrifie son bien , son sang , pour son opinion, sa haine ou son amour... Chacun se dévoue pour sa cause, lorsque l'étendard sanglant de la guerre civile a été levé. Le cultivateur abandonne la charrue, la femme ses fuseaux ; les enfans, les vieillards s'arment ; le bourgeois brûle sa ville de sa propre main , le laboureur ses moissons pour te nuire ou pour te servir ; enfin pour faire triompher les vœux de son cœur. Quand on combat pour la gloire , quand on combat pour son Dieu ou son idole , on n'épargne rien , on ne s'attend pas à être épargné.... Loin de vous cette pitié de femme ; cela sied mal au cœur d'un monarque. Laissez la guerre propager ses fureurs , puisqu'elle est commencée , puisque ce n'est pas vous qui l'avez provoquée. C'est un devoir pour le peuple de se sacrifier pour son roi... ; telle est la destinée, et telle est la loi du monde ; le Français ne l'ignore pas, et il s'en félicite. Malheur à la nation qui ne sacrifierait pas tout avec joie pour l'honneur !

LE ROI, *à l'échevin.*

N'attendez pas d'autre décision. Que Dieu vous protège tous... ! je ne puis rien moi-même.

DUNOIS.

Eh bien ! le Dieu de la victoire vous renoncera pour toujours comme vous renoncez l'empire de vos pères ! Puisque vous vous abandonnez vous-même , je me sépare de vous. Ce n'est point la puissance unie de l'Angleterre et de la Bourgogne , c'est votre cœur pusillanime qui vous précipite du trône. Jusqu'ici les rois de France avaient été des héros ; mais vous n'êtes pas né pour la guerre. (*Aux échevins.*) Le roi désespère de votre sort ; moi je me jetterai dans Orléans , dans cette ville de mon père , et je m'ensevelirai sous ses ruines.

(*Il est prêt à sortir ; il est retenu par Agnès.*)

AGNÈS , au roi.

Ne lui permettez point de se retirer avec son dépit. Des paroles dures s'échappent de sa bouche , mais son cœur , ce sanctuaire de la fidélité , est encore le même ; il vous aime avec ardeur , et souvent il a répandu son sang pour vous. Approchez , Dunois , convenez que le feu d'un noble courroux vous a mené trop loin. Et vous , mon roi , pardonnez à l'ami fidèle des reproches dictés par le zèle. Venez , venez ! souffrez que je réunisse vos cœurs ; avant qu'une colère précipitée n'allume un incendie qui ne s'éteindrait plus.

(*Dunois examine le roi et semble attendre une réponse.*)

LE ROI, à Duchâtel.

Passons la Loire. Faites embarquer mes bagages.

DUNOIS, rapidement, à Agnès.

Adieu!

(*Il se tourne soudain et part; les échevins le suivent.*)

AGNÈS, dans le désespoir.

Hélas! il nous quitte, ainsi nous sommes entièrement abandonnés...! Suivez-le, Lahire, et cherchez à le ramener.

(*Lahire s'en va.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, AGNÈS, DUCHATEL.

LE ROI.

LA couronne est-elle donc un bien si précieux? Est-il donc si amer et si difficile de la déposer? non; je connais une chose plus pénible à supporter, se laisser maîtriser par des guerriers insolens et avides de pouvoir, vivre à la merci d'un vassal rebelle et orgueilleux, cela est plus dur pour un cœur généreux, que de céder à la colère du sort. (*A Duchâtel.*) Faites ce que j'ai ordonné.

DUCHATEL, se jetant à ses genoux.

O mon roi!...

LE ROI.

Ma résolution est ferme ; plus de paroles inutiles !

DUCHATTEL.

Faites la paix avec le duc de Bourgogne ; car sans elle il n'y a plus de salut pour vous.

LE ROI.

C'est vous qui me donnez ce conseil, et c'est avec votre sang que je dois sceller cette honteuse paix... !

DUCHATTEL

Voici ma tête ! Je l'ai souvent exposée pour vous dans les batailles ; je la porterai maintenant avec joie sur l'échafaud. Satisfaites le duc ; livrez-moi à toute la rigueur de sa vengeance , et que mon sang apaise sa vieille haine... !

LE ROI, *le regardant pendant quelques instans en silence et d'un air touché.*

Il est donc vrai... ? Je suis assez malheureux pour que mes amis , ceux qui connaissent le fond de mon cœur , puissent m'indiquer , pour me sauver , la voie de l'ignominie... ! Oh ! c'est à présent que je connais la profondeur de ma chute , puisqu'il est vrai qu'ils ne croient plus en mon honneur.

DUCHATTEL.

Réfléchissez... Sire.

LE ROI.

N'ajoutez rien, ou vous me blesserez...! Dussé-je abandonner dix empires, je ne me sauverai jamais au prix de la vie d'un ami. Faites ce que j'ai ordonné; allez; faites embarquer mes équipages.

DUCRATÉL.

Vous allez être obéi.

(*Il sort. Agnès verse des larmes.*)

SCÈNE VII.

LE ROI, AGNÈS.

LE ROI, *prenant la main d'Agnès.*

NE t'afflige point, mon Agnès! Au-delà de la Loire il existe une autre France. Nous allons dans un pays plus favorisé de la nature; là le ciel n'est jamais obscurci par les nuages, là souffle un air plus pur et nous trouverons des mœurs plus douces; c'est le séjour paisible des chants et du bonheur; la vie et l'amour y fleurissent avec des couleurs plus vives et plus belles.

AGNÈS.

Faut-il donc que je voie ce jour de larmes...? Faut-il que mon roi aille en exil, et que le fils s'éloigne de la maison de son père, et perde de vue son berceau...! O pays de délices que nous

quittons ; jamais nous ne serons plus assez heureux pour te revoir !

SCÈNE VIII.

LE ROI, AGNÈS ; LAHIRE rentre.

AGNÈS.

Vous revenez seul ! Vous ne me le ramenez pas ! (*En le regardant plus attentivement.*) Lahire, qu'y a-t-il ? Que m'annonce votre regard ? Avez-vous quelque nouveau désastre à nous annoncer ?

LAHIRE.

Le malheur s'est enfin lassé. Un astre plus heureux nous protège.

AGNÈS.

Qu'est-ce, je vous prie ?

LAHIRE, *en s'adressant au roi.*

Rappelez les envoyés d'Orléans...

LE ROI.

Pourquoi ? Quel changement soudain... ?

LAHIRE.

Rappelez-les. La fortune est pour nous ; il y a eu un combat ; nous avons été vainqueurs.

AGNÈS.

Vainqueurs!... Ah! que ce mot est doux à entendre!

LE ROI.

Lahire, une rumeur fabuleuse t'abuse... Nous vainqueurs! Je ne crois plus à des victoires.

LAHIRE.

Vous croirez bientôt à un plus grand miracle. Voilà l'archevêque qui ramène le bâtard d'Orléans dans vos bras.

AGNÈS.

O victoire! céleste fleur, tu portes des fruits divins... la paix et la réconciliation!...

SCÈNE IX.

LE ROI, L'ARCHEVÊQUE DE RHEIMS ;
DUNOIS, DUCHATEL, LAHIRE ; RAOUL,
chevalier couvert de ses armes ; AGNÈS.

L'ARCHEVÊQUE conduit Dunois au roi; il unit
leurs mains.

Embrassez-vous, princes; plus d'animosité,
plus de ressentiment, au moment où le ciel se
déclare pour nous.

(Dunois embrasse le roi.)

LE ROI.

Faites cesser mon doute et mon étonnement.

Que veut dire cette démarche solennelle ? et d'où vient ce changement soudain ?

L'ARCHEVÊQUE, *amène le chevalier devant le roi.*

Parlez...

RAOUL.

Nous avons rassemblé sous seize bannières les braves guerriers de la Lorraine, et nous marchions vers votre armée. Le chevalier Baudricourt de Vaucouleurs était notre chef. Lorsque nous eûmes atteint les hauteurs de Vermanton, prêts à descendre dans la vallée qu'arrose l'Yonne, nous découvrons l'ennemi au loin dans la plaine, et derrière nous nous découvrons encore l'ennemi ;..... ainsi nous nous voyons cernés par deux armées ; plus d'espoir de vaincre, ni d'échapper. Le cœur des plus braves était abattu, et, dans notre désespoir, nous allions poser les armes. Les chefs s'étaient rassemblés et ne voyaient aucun moyen de salut, lorsque tout à coup un prodige vient frapper nos yeux. Du sein de la forêt s'élance une jeune fille. Sa tête est ornée d'un casque. Semblable à la déesse des combats, elle nous apparaît fière et terrible. Sa longue chevelure flotte sur ses épaules ; les rayons du ciel semblent animer son regard et éclairer son front auguste. Alors, élevant la voix, elle nous dit : « Ne tremblez pas, braves Français ! allez à l'ennemi, fût-il plus nombreux que les sables du rivage.

Dieu et la sainte Vierge vous précèdent. » Soudain elle arrache la bannière des mains de celui qui la porte, et marche à notre tête d'un air intrépide. Nous, étonnés et silencieux, et entraînés comme malgré nous, nous courons à l'ennemi qui reste immobile et comme frappé de la foudre. Les Anglais regardent le prodige qui s'offre à leurs regards, et bientôt un effroi surnaturel se propage dans leurs rangs ; ils fuient, la terre est couverte d'armures, de lances, et l'armée se disperse dans la plaine. Les cris, les prières des chefs n'arrêtent pas les troupes épouvantées ; sans regarder en arrière, hommes et coursiers se jettent dans le fleuve, ou se laissent égorger sans résistance. Ce ne fut plus qu'un carnage, aucun guerrier ne saisit ses armes ; deux mille ennemis ont couvert la plaine ; on ignore combien les eaux en ont englouti, et nous, nous n'avons pas perdu un seul homme.

LE ROI.

Grand Dieu ! c'est toi qui nous protèges ! Jamais la terre ne fut témoin d'un pareil prodige.

AGNÈS.

Et une jeune fille a opéré ce prodige ? D'où vient-elle ? qui est-elle ?

RAOUL.

C'est ce qu'elle ne veut révéler qu'au roi lui-même. Elle se dit prophétesse envoyée de Dieu ; elle promet de sauver Orléans avant que la lun-

se renouvelle. Le peuple croit en elle; il ne respire plus que combats; elle est toujours avec nos soldats; elle ne tardera pas à paraître. (*On entend le son des cloches et le cliquetis des armes.*) Entendez-vous ce tumulte et le son des cloches? C'est elle; le peuple salue l'envoyée de Dieu.

LE ROI, à *Duchâtel*.

Faites-la entrer. (*A l'archevêque.*) Qu'en dois-je penser?... C'est une jeune fille qui m'apporte la victoire au moment où il n'y avait qu'un bras divin qui me pût sauver; cela n'est pas dans le cours ordinaire de la nature.... Oserai-je... Archevêque, oserai-je croire à ce miracle?....

UNE FOULE DE VOIX *derrière la scène.*

Salut, salut à celle qui nous a sauvés!

LE ROI.

Elle vient!... (*A Dunois.*) Prenez ma place. Nous éprouverons cette fille merveilleuse; si elle est inspirée, si elle est l'envoyée de Dieu, elle saura sûrement distinguer qui est le roi!

(*Dunois s'assied, le roi se tient debout à sa droite; auprès de lui est Agnès; l'archevêque et les autres personnages se rangent vis-à-vis; le milieu de la scène reste vide.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS ; JEANNE, accompagnée des échevins et de plusieurs chevaliers qui remplissent le fond de la scène ; elle s'avance avec une attitude noble, et regarde tour à tour les divers personnages.

DUNOIS, après un long et solennel silence.

Vous êtes cette fille noble et merveilleuse...

JEANNE, l'interrompant avec assurance et majesté.

Bâtard d'Orléans, vous pensez tenter Dieu...
Levez-vous ; cette place ne vous convient point.
Je suis envoyée vers un plus grand que vous.

(Elle s'approche du roi, fléchit le genou devant lui, et se relève au même instant. Tous les spectateurs expriment leur étonnement. Dunois quitte le siège et fait place au roi.)

LE ROI.

C'est la première fois aujourd'hui que tu vois mon visage : d'où vient que tu me reconnais ?

JEANNE.

Je vous ai vu en un lieu où vous n'étiez vu que de Dieu. *(Elle s'approche du roi et lui dit à voix basse :)* Rappelez-vous que la nuit dernière, lorsque tout était plongé dans le som-

meil autour de vous, vous vous êtes levé de votre couche pour adresser au Seigneur une ardente prière... Commandez qu'on nous laisse seuls, et je vous dirai quelle a été votre prière...

LE ROI.

Je n'ai pas d'intérêt à cacher aux hommes ce que j'ai confié au ciel. Redis-moi les paroles de ma prière, et je ne douterai plus que c'est Dieu qui t'inspire.

JEANNE.

Vous avez fait à Dieu trois prières; prêtez l'oreille, Dauphin, je vais les redire. D'abord vous avez supplié le ciel de vous accepter pour victime au lieu de votre peuple, et de verser sur votre tête la coupe entière de son courroux, si votre couronne était souillée par quelque injustice, ou s'il restait à expier quelque tort commis sous le règne de votre père, si enfin c'était pour vous punir que le ciel eût envoyé cette guerre funeste et déplorable.

LE ROI, *saisi d'étonnement, recule de deux pas.*

D'où viens-tu, être puissant? D'où sors-tu?

(*Vous montrent de l'étonnement.*)

JEANNE,

En outre vous avez demandé au ciel que, si sa volonté était d'enlever le sceptre à votre tige, de vous enlever tout ce que vos pères vous ont transmis, trois choses vous fussent conser-

vées, la paix de l'âme; le cœur de vos amis et l'amour de votre Agnès. (*Le roi se couvre le visage; il répand des larmes; tous les autres personnages montrent leur étonnement, et après quelques momens de silence, elle continue.*)
Dois-je vous redire la troisième prière?

LE ROI.

Cela suffit; je te crois. Oui, je vois que le Tout-Puissant t'envoie à mon secours, car ta science surpasse l'intelligence humaine.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui es-tu, fille sainte et auguste? quel pays bienheureux t'a vue naître? ~~Père~~: quels sont les parens chéris de Dieu qui t'ont enfantée?

JEANNE.

Respectable seigneur....., on me nomme Jeanne: je suis l'humble fille d'un berger de Domremi, d'un village qui appartient à mon roi, dans le diocèse de Toul. J'ai mené paître les brebis depuis mon enfance. J'ai entendu souvent raconter que des insulaires avaient traversé la mer pour nous asservir et pour nous forcer à recevoir un monarque étranger qui n'aime point le peuple...; qu'ils possédaient déjà la grande ville de Paris, et menaçaient tout le royaume.... Je suppliai la sainte mère de Dieu de détourner de nous l'opprobre du joug étranger, et de nous conserver notre roi français. Non loin du hameau où je suis née se trouve une antique image de

la sainte Vierge, objet de la vénération des pieux pèlerins. Un chêne sacré s'élève à sa droite, célèbre par une foule de miracles. J'aimais à m'asseoir sous son feuillage, environnée de mon troupeau ; et s'il arrivait qu'un agneau se perdit dans les montagnes, un rêve me le montrait soudain lorsque je m'endormais. Une fois, après une longue veille, je m'étais assise sous cet arbre ; les saintes pensées qui m'occupaient avaient repoussé le sommeil de ma paupière : la sainte Vierge m'apparut, portant un glaive et un drapeau, et vêtue comme moi en bergère ; elle me dit : « C'est moi, lève-toi, » Jeanne ; quitte ton troupeau, le Seigneur » t'appelle ailleurs. Prends ce drapeau ; ceins » cette épée ; détruis avec elle les ennemis de » mon peuple ; tu conduiras le fils de ton roi à » Rheims, et tu placeras sur son front le diadème » royal. » Je répondis : Comment une jeune fille qui n'a point connu l'art terrible des combats, peut-elle accomplir d'aussi hautes destinées ? et elle ajouta : « Une vierge pure peut » achever tout ce qui est glorieux sur la terre, » pourvu qu'elle résiste à l'amour terrestre. Re- » garde-moi... chaste fille, comme toi, j'ai en- » fanté notre divin sauveur ; et moi-même je » suis devenue divine. » A ces mots, elle toucha mes paupières ; et je vis au-dessus de sa tête le ciel peuplé d'anges qui portaient dans leurs mains des lis d'une blancheur éclatante, et j'entendis

dans les airs des sons doux et mélodieux. Pendant trois nuits consécutives, la Vierge m'apparut, et me dit encore : « Lève-toi, Jeanne, le Seigneur t'appelle ailleurs. » La troisième nuit qu'elle m'apparut, elle me parla avec reproche et sévérité et me dit : « L'obéissance est le devoir de la femme sur la terre ; la souffrance est son pesant lot dans le passage de la vie ; mais celle qui ici bas obéit avec humilité, sera grande là-haut. » En parlant ainsi, elle laissa tomber son vêtement de bergère, et, reine des cieux, elle fut rayonnante de l'éclat du soleil ; des nuages d'or l'emportèrent, et elle se perdit lentement dans les régions célestes.

(Tous les spectateurs sont vivement touchés. Agnès pleure, et cache son visage dans le sein du roi.)

L'ARCHEVÊQUE, après un long silence.

Tous les doutes de la prudence humaine doivent se taire devant ce divin témoignage. L'événement atteste qu'elle dit la vérité ; car Dieu seul peut opérer des prodiges.

DUNOIS.

J'ajoute moins de foi à ces prodiges qu'à ses yeux et à l'innocence pure qui repose sur son front.

LE ROI.

Et moi, pécheur, suis-je digne d'une telle grâce ? Toi qui lis dans les cœurs, tu vois l'in-

térieur de ma pensée, et tu sais avec quelle humilité je me sou mets.

JEANNE.

L'humilité des grands de la terre est la vertu qui plaît au Seigneur ; vous vous êtes abaissé, et il m'envoie vers vous pour vous élever.

LE ROI.

Ainsi, je résisterai à mes ennemis ?

JEANNE.

Oui, je mettrai la France reconquise à vos pieds.

LE ROI.

Orléans, me prédis-tu, ne se rendra pas ?

JEANNE :

Vous verriez plutôt la Loire refluer vers sa source.

LE ROI.

Tu me promets de me faire entrer à Rheims en vainqueur ?

JEANNE.

Je vous conduirai à travers des milliers d'ennemis.

(Tous les chevaliers font un cliquetis avec leurs lances et leurs boucliers, en poussant des cris de guerre.)

DUNOIS.

Que Jeanne marche à la tête de l'armée.... ! nous combattrons, sans plus attendre, sous sa

céleste bannière. Son œil prophétique nous conduira, et mon glaive veillera sur elle.

LAHIRE.

Nous ne redouterions pas maintenant l'univers armé ; si elle marche devant nos escadrons, le dieu de la victoire sera à ses côtés. Aux armes ! Jeanne va guider nos pas.

(*Les chevaliers font retentir leurs armes en s'éloignant.*)

LE ROI.

Oui, fille sainte, va, conduis mon armée ; les princes t'obéiront. Ce glaive, signe de la suprême puissance que le connétable en courroux nous a renvoyé, a trouvé une main plus digne ; reçois-le, élue de Dieu, et désormais...

JEANNE.

Non, non, généreux dauphin, ce n'est point par ce signe de la puissance terrestre que la victoire couronnera mon roi. Il est une autre épée qui m'assurera la victoire ; je vais vous l'indiquer, telle que l'esprit saint me l'a dépeinte. Donnez vos ordres, et envoyez-la chercher.

LE ROI.

Oh... ! dis-le ! ordonne.

JEANNE.

Envoyez dans l'ancienne ville de Fierbois ; là il existe un souterrain dans l'église de Sainte-Catherine, où sont amoncelées d'antiques armures. Le glaive qui m'est destiné s'y trouvera ;

on le reconnaîtra à trois fleurs de lis d'or gravées sur la lame. Faites apporter cette épée, car c'est par elle que vous obtiendrez la victoire.

LE ROI.

Qu'on y envoie et qu'on fasse comme elle a dit.

JEANNE.

Faites - moi donner une bannière blanche, entourée d'une bordure de pourpre; qu'on y fasse représenter la reine des cieux, tenant l'enfant Jésus dans ses bras et planant sur le globe de la terre; c'est ainsi que me l'a prescrit la mère de Dieu.

LE ROI.

Faites ainsi qu'elle le veut.

JEANNE, à l'archevêque.

Vénéralde évêque, imposez votre main sacrée sur mon front, et prononcez la bénédiction sur votre fille.

(Elle s'agenouille.)

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes venue pour nous apporter la bénédiction, et non pour la recevoir. Marchez avec la force de Dieu; nous, nous sommes d'indignes pécheurs.

(Elle se lève.)

UN PAGE.

Un héraut arrive de la part du chef des Anglais.

JEANNE.

Faites-le entrer, car c'est le Très-Haut qui nous l'envoie.

(*Le roi fait signe au page ; il sort.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE HÉRAUT.

LE ROI.

Qu'apportes-tu, héraut ? Dis, quel est ton message ?

LE HÉRAUT.

Quel est celui qui porte ici la parole pour Charles de Valois, comte de Ponthieu ?

DU NOIS.

Insolent héraut, malheureux, oses-tu ainsi, en sa présence, renier le roi des Français ? Rends grâce au caractère dont tu es revêtu...!

HÉRAUT.

La France ne reconnaît qu'un seul roi, celui qui est dans le camp anglais.

LE ROI.

Calmez-vous, mon cousin ! — Parle, que veux-tu ?

LE HÉRAUT.

Mon noble général, qui gémit du sang que

nous avons déjà versé, et de celui qui peut couler encore, retient dans le fourreau le glaive de ses vengeances. Avant qu'Orléans ne tombe, ce qui arrivera au premier assaut, il m'a envoyé pour te proposer un traité favorable.

LE ROI.

Écoutons-le...

JEANNE.

Sire, permettez que je parle pour vous à ce héraut.

LE ROI.

J'y consens; Jeanne, décidez si nous devons avoir la guerre ou la paix.

JEANNE, *au héraut.*

Qui t'envoie, et qui parle par ta bouche?

LE HÉRAUT.

Le général des Anglais, le comte de Salisbury.

JEANNE.

Tu nous en imposes. Ce comte ne parle point par ta bouche; ce ne sont que les vivans qui parlent, et non les morts.

LE HÉRAUT.

Mon général est plein de vie et de santé; il vit pour votre perte à tous.

JEANNE.

Oui, il vivait, lorsque tu es parti; mais ce matin un boulet l'a abattu devant Orléans, au moment où il regardait du haut des Tournelles. Tu souris parce que je t'annonce un fait arrivé loin d'ici; tu en croiras tes yeux, si tu ne crois

pas à ma parole. Tu rencontreras sa pompe funèbre à ton retour ; cependant continue, héraut, et achève ton message.

LE HÉRAUT.

Puisque tu sais si bien révéler ce qui est caché, tu dois le savoir avant que je te le dise.

JEANNE.

Tu dis vrai ; non , je n'ai pas besoin de l'apprendre ; mais toi , écoute mes paroles et rapportes-les aux princes, qui t'ont envoyé. Roi d'Angleterre, et vous ducs de Bedford et de Gloucester, administrateurs du royaume, rendez compte au souverain du ciel du sang qui a été répandu ; restituez les clefs de nos villes conquises contre tout droit ; Jeanne vous l'ordonne. De la part du roi elle vous offre la paix ou une guerre sanglante ; choisissez. Je vous le dis afin que vous ne l'oubliiez pas : la superbe France ne vous est point échue en partage ; le seigneur s'y oppose. Charles , à qui Dieu l'a donnée , fera son entrée triomphale à Paris, accompagné de tous les grands de son royaume. Va maintenant, héraut, fais diligence ; car, avant que tu atteignes le camp pour y reporter ces paroles, Jeanne y sera, et plantera sur les murs d'Orléans le drapeau de la victoire.

(*Le héraut sort, tous se mettent en mouvement.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Paysage terminé par des rochers.

TALBOT et LIONNEL, capitaines anglais,
PHILIPPE, duc de Bourgogne, les chevaliers
FASTOLF et CHATILLON, avec des
soldats et des porte-bannières.

TALBOT.

ARRÊTONS-NOUS ici, sous ces rochers ; plaçons-y notre camp. Tâchons de recueillir les fuyards qui se sont dispersés dans la première terreur. Qu'on établisse une bonne garde sur la hauteur ; la nuit, il est vrai, nous protégera contre les poursuites ; et, à moins que l'ennemi n'ait des ailes, je ne crains point de surprise. Cependant la vigilance est nécessaire, car nous avons devant nous un ennemi entreprenant, et nous sommes battus...

(*Le chevalier Fastolf part avec quelques soldats.*)

LIONNEL.

Battus... ? mon général, ne prononcez plus ce mot.... Je suis atterré. Les Français ont vu aujourd'hui le dos des Anglais. Orléans, Orléans, tombeau de notre gloire, sur tes champs est resté l'honneur de l'Angleterre. Honteuse et ridicule défaite ! nos descendans le croiront-ils ? Les vainqueurs de Poitiers, de Créci, d'Azincourt, ont fui devant une femme... !

LE DUC.

Et c'est là précisément ce qui me console. Nous n'avons pas été vaincus par des hommes ; nous ne devons nous en prendre qu'au démon.

TALBOT.

Où, au démon de notre folie... ! Et quoi, duc ! les illusions qui en imposent au peuple ébranlent-elles aussi le courage des princes ? Recourir à des idées superstitieuses, c'est une mauvaise excuse de lâcheté ; vos troupes ont fui les premières.

LE DUC.

Personne n'a résisté, la fuite a été générale.

TALBOT.

Non, seigneur, le désordre a commencé par vous ; vos soldats se sont précipités dans notre camp, en criant que l'enfer s'en mêlait, que Satan lui-même combattait pour la France. C'est ainsi qu'ils ont répandu la confusion dans nos troupes.

LIONNEL.

Non , non , vous ne pouvez vous en défendre, c'est votre aile qui a fléchi la première.

LE DUC.

Oui , parce que c'est contre moi que l'attaque a commencé.

TALBOT.

La Pucelle connaissait le faible de notre camp; elle avait deviné où la crainte devait habiter.

LE DUC.

Comment...! les Bourguignons sont donc responsables de ce revers ?

LIONNEL.

Si nous avons été seuls , nous autres Anglais , certes nous n'aurions pas perdu Orléans.

LE DUC.

Non ; car jamais vous n'auriez vu ses tours. Parlez , dites , qui vous a frayé la route du royaume ? qui vous a offert une main amie , lorsque vous avez entrepris de descendre sur cette côte étrangère et ennemie ? qui a fait couronner votre Henri dans Paris ? et qui lui a concilié la faveur des Français ? Ah ! j'en atteste le ciel ! si ce bras valeureux ne vous eût pas protégés , vous n'auriez jamais vu la fumée du foyer des Français.

LIONNEL.

Duc , s'il faut ajouter foi à l'emphase de vos

paroles, c'est vous seul qui auriez conquis la France.

LE DUC.

Vous êtes courroucés, parce qu'Orléans vous échappe; c'est pour cela que vous répandez votre fiel sur moi, sur votre allié. Et cependant c'est votre avidité qui est cause qu'Orléans n'est pas à vous; Orléans allait se rendre à moi, mais, grâce à vous et à vos jalousies, nous avons échoué.

TALBOT.

Et, c'était pour vous peut-être que nous l'assiégions?

LE DUC.

Et si je retirais mon armée, cela vous ferait plaisir, sans doute?

LIONNEL.

Pourquoi pas? A Azincourt, nous avons triomphé de vous et de toute la France.

LE DUC.

Vous eûtes cependant besoin de mon alliance; et le régent du royaume l'a achetée chèrement.

TALBOT.

Vous le dites.... chèrement, et aujourd'hui plus chèrement encore. C'est au prix de notre honneur que nous l'avons payée devant Orléans.

LE DUC.

C'en est assez , seigneur Talbot.... car vous pourriez en avoir quelques regrets.... N'ai-je donc quitté la bannière de mon roi... , n'ai-je donc chargé ma tête du nom de traître , que pour endurer des outrages de la part de l'étranger ? Que fais - je ici ? Pourquoi combattre la France... ? Puisque je sers des ingrats , je ferai mieux de servir le véritable roi de France.

TALBOT.

Vous traitez avec le Dauphin , nous le savons. Mais nous trouverons moyen de nous mettre en garde contre la trahison.

LE DUC.

Mort et enfer ! est - ce ainsi que l'on me traite ! Châtillon , que mes troupes s'apprêtent ce jour même pour le départ.... nous rentrons dans notre pays.

(*Châtillon part.*)

LIONNEL.

Eh bien ! que Dieu vous conduise... ! La gloire des Anglais n'a jamais été si brillante que lorsqu'ils ont combattu sans autre confiance qu'en eux-mêmes , sans autre aide que leur épée. Que chaque parti combatte pour lui seul ; jamais le Français et l'Anglais ne s'uniront avec bonne foi.

SCÈNE II.

LA REINE ISABELLE, *accompagnée de plusieurs pages*; LES PRÉCÉDENS.

LA REINE.

QU'ENTENDS-JE, chevaliers...? arrêtez ! Quel astre malfaisant a troublé vos têtes, et dans un moment où la concorde seule peut nous sauver ? Voulez-vous provoquer des haines, et par des disputes insensées préparer votre perte ? Je vous en conjure, noble duc, révoquez l'ordre précipité que vous venez de donner. Et vous, glorieux Talbot, apaisez un allié fidèle. Lionnel, aidez-moi à calmer ces caractères superbes et à cimenter leur réconciliation ?

LIONNEL.

Non, madame ; cela, je vous le proteste, m'est indifférent ; et voici comme je pense : quand on ne peut pas s'accorder, on fait mieux de se séparer.

LA REINE.

Comment ! les prestiges de l'enfer, ceux qui nous ont perdu dans le combat, viennent-ils ici nous égarer et troubler nos projets ? Qui a commencé cette dispute ? Parlez... (*A Talbot.*) Noble seigneur, est-ce vous qui, oubliant les

services passés, auriez blessé un fidèle allié? Que feriez-vous sans son bras? Il vous a élevé; il peut vous renverser. Son armée vous soutient, et plus encore son nom. Quand bien même l'Angleterre verserait sur nos côtes tous ses enfans, elle ne subjuguera pas ce royaume, si les Français restaient unis. Il n'y a que la France qui puisse vaincre la France.

TALBOT.

Nous savons honorer une alliée fidèle; mais il est de la prudence de s'isoler d'un traître.

LE DUC.

Celui qui méconnaît si facilement les devoirs de la reconnaissance, peut bien avoir l'audace du mensonge.

LA REINE.

Voudriez-vous, noble duc., renoncer à l'honneur, et, appelant l'opprobre sur votre tête, unir votre main à celle qui assassina votre père? Seriez-vous assez insensé pour croire à une réconciliation sincère et loyale avec le Dauphin, que vous avez vous-même précipité dans l'abîme? Quand sa perte est consommée, vous cherchiez à le sauver! Ah! dans votre aveugle courroux ne détruisez pas votre propre ouvrage....! Ici sont vos seuls amis...; votre salut dépend d'une alliance immuable avec l'Angleterre.

LE DUC.

Je suis bien éloigné de faire la paix avec le

dauphin. Mais le mépris et l'insolence des Anglais, je ne puis les supporter.

LA REINE.

Venez, apaisez-le par des paroles plus douces, vous ne l'ignorez pas : le ressentiment des guerriers n'est pas loin de la violence, et le malheur amène l'injustice. Venez, venez, apaisez-vous, et faites que cette plaie se ferme avant qu'elle ne s'envenime pour toujours.

TALBOT.

Eh bien! duc, qu'en dites-vous? Un cœur généreux cède volontiers à la raison. La reine vient de prononcer des paroles sages. Donnez-moi la main, et que la blessure que ma langue indiscrete vous a faite, soit cicatrisée.

LE DUC.

Vous dites bien. Ce que madame a dit est très-sage, et mon juste ressentiment cède à la nécessité.

LA REINE.

Bien! scellez votre nouvelle alliance par un embrassement fraternel, et abandonnez aux vents le souvenir de ce différend.

(Le duc et Talbot s'embrassent.)

LIONNEL, à part.

O la belle paix, dont une furie est la médiatrice!

LA REINE.

Chevaliers, nous avons perdu une bataille;

la fortune nous a été contraire, mais votre noble courage va redoubler de constance. Vous voyez que le dauphin désespère de la protection du ciel, puisqu'il appelle l'art de Satan à son secours. Faites qu'il ait livré en vain son âme à l'enfer, et que l'empire du démon même ne puisse le sauver. Une jeune fille triomphante conduit l'armée ennemie ; moi, je conduirai la vôtre, et je remplacerai pour vous cette guerrière et cette prophétesse.

LIONNEL.

Retournez à Paris, madame ; nous vaincrons plutôt avec nos armes que par le bras des femmes.

TALBOT.

Oui, madame, retournez ; depuis que vous êtes dans le camp, les destins sont contre nous ; il n'y a plus de bénédiction sur nos armées.

LE DUC.

Votre présence ici fait plus de mal que de bien ; nos guerriers ne vous voient pas avec plaisir.

LA REINE, *les regardant tous trois avec étonnement.*

Quoi ! vous aussi, duc, vous vous liguez contre moi avec ces ingrats ?

LE DUC.

Partez, madame : le soldat, quand il croit combattre pour votre cause, perd tout courage.

LA REINE.

A peine vous ai-je reconciliés, que vous êtes tous contre moi.

TALBOT.

Au nom de Dieu, partez, madame; nous ne redouterons plus aucune malédiction, dès que vous ne serez plus parmi nous.

LA REINE.

Ne suis-je plus votre fidèle alliée? Votre cause n'est-elle plus la mienne?

TALBOT.

Non, madame, nos causes ne sont pas les mêmes. Nous combattons en chevaliers et en guerriers loyaux.

LE DUC.

C'est pour tirer vengeance de l'assassinat de mon père que j'ai pris les armes; le devoir filial me justifie aux yeux de l'univers.

TALBOT.

Et nous, nous vous le dirons sans détour: vos tentatives contre le Dauphin blessent le ciel et la terre.

LA REINE.

Que ma malédiction le frappe jusque dans la dixième génération!... il a outragé sa mère.

LE DUC.

Il vengeait un père et un époux.

LA REINE.

Il s'est érigé en juge de mes mœurs.

LIONNEL.

Grande irrévérence d'un fils à l'égard de sa mère!

LA REINE.

Il m'a envoyée en exil....

TALBOT.

Il s'est rendu à ce que demandait la voix publique.

LA REINE.

Malheur à moi, si jamais je lui pardonne!... Avant qu'il monte sur le trône de son père....

TALBOT.

Vous immolerez l'honneur de sa mère.

LA REINE.

Vous ne savez point, âmes faibles, ce que peut le courroux d'une mère offensée; je chéris celui qui me fait du bien; je hais celui qui me fait du mal, et si celui-ci est mon fils, le fils que mon sein a porté, ma haine en est d'autant plus implacable. Je lui ai donné la vie, je voudrais la lui reprendre; l'impie a eu l'audace d'outrager le sein qui l'a porté. — Mais vous qui faites la guerre à ce fils, quel est donc votre droit? Pourquoi prétendez-vous le dépouiller? avait-il des devoirs à remplir envers vous? et

quelles injures avez-vous à venger sur le Dauphin ? L'ambition, l'envie, voilà votre unique motif ; il n'appartient qu'à celle qui l'a enfanté de le haïr !

TALBOT.

Ainsi, c'est à vos vengeances qu'il reconnaîtra sa mère.

LA REINE.

Lâche dissimulation ! Combien je méprise ceux qui prétendent se tromper eux-mêmes en trompant le vulgaire. Vous, Anglais, c'est la soif du pillage qui vous appelle en ces lieux, où vous n'avez ni droit ni même de prétexte pour occuper autant de terrain qu'en couvre le pied d'un cheval. Et ce duc qui usurpe le nom de Bon, le voilà qui livre l'héritage de ses ancêtres à des peuples ennemis ; il vend la patrie à un tyran étranger !... Et cependant vous osez parler de justice ! L'hypocrisie, elle est au-dessous de moi ; devant le monde entier je veux paraître telle que je suis.....

LE DUC.

Il est vrai ; vous avez subi votre renommée avec un grand courage.

LA REINE.

Comme un autre j'ai des passions et du feu dans le sang ; je suis venue dans ce pays, et l'on m'a saluée reine. J'ai voulu être ce que je suis ; j'ai rejeté un masque imposteur. Et quoi ! la malé-

diction du sort avait uni mon ardente jeunesse à un époux en démence, et j'aurais dû mourir à tous les plaisirs! Non, j'aime l'indépendance plus que la vie, et celui qui me la ravirait.... Mais, pourquoi me répandre avec vous en vains discours sur mes droits? Un sang de glace circule péniblement dans vos veines; vous ne connaissez ni le plaisir ni la vengeance. Ce duc, qui a dépensé sa vie dans l'incertitude du bien et du mal, ne sait ni haïr ni aimer. Je pars pour Melun (*montrant Lionnel*) : donnez-moi ce chevalier, il me plaît, il fera ma société; pour vous, faites ce que vous jugerez à propos. Les Bourguignons, les Anglais, je n'ai plus rien à leur demander.

(*Elle fait signe à ses pages, et s'apprête à partir.*)

LIONNEL.

Comptez sur moi : les Français les plus beaux et les plus jeunes que nous ferons prisonniers, je vous les enverrai à Melun.

LA REINE, *revenant.*

Un Français se sert de son épée avec autant de courage que vous; mais mieux que vous, il sait parler et plaire:

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LE DUC, TALBOT, LIONNEL.

TALBOT.

QUELLE femme !...

LIONNEL.

Chevaliers, que décidons-nous ? nous faut-il rétrograder encore, ou reviendrons-nous sur nos pas pour venger, par une attaque imprévue, l'ignominie de ce jour désastreux ?

LE DUC.

Nous sommes trop faibles ; les troupes sont dispersées ; la terreur est encore dans l'armée.

TALBOT.

Une terreur aveugle, l'impression subite du moment, voilà ce qui les a fait fuir. Ce fantôme de l'imagination disparaîtra devant les réflexions de la nuit. Je suis d'avis que nous repassions la rivière au point du jour, et que nous marchions à la rencontre de l'ennemi.

LE DUC.

Mais, réfléchissez....

LIONNEL.

Pardon ! il n'y a point, selon moi, à réfléchir. Il faut sans retard regagner ce que nous

avons perdu , ou nous acceptons un déshonneur éternel.

TALBOT.

Cela est convenu... Le combat à demain. Et, pour détruire le prestige qui a surpris et effrayé nos troupes, nous attendrons ce Démon qui a pris la forme d'une jeune fille, et nous le combattrons. Si c'est moi qu'elle rencontre, sur ma parole, elle aura cessé de nous nuire; mais j'ai lieu de croire qu'elle refusera le combat, et alors l'armée sera détrompée.

LIONNEL.

Qu'il en soit ainsi, chevaliers; que cette lutte soit ma tâche; le sang ne coulera pas. J'espère bien m'emparer du fantôme; et en présence du bâtard, je porterai ses amours jusque dans le camp anglais, où elles seront la risée des derniers de nos soldats.

LE DUC.

Ne promettez pas trop.

TALBOT.

Quant à moi, ce ne sont point des douceurs que je lui promets. Venez, nous allons nous reposer un instant; puis aux premiers rayons de l'aurore nous prendrons les armes.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

JEANNE avec sa bannière ; elle a un casque et une cuirasse, du reste elle est vêtue en femme.

DUNOIS, LAHIRE, chevaliers et soldats. Ils se montrent sur un rocher, défilent en silence, et reparaissent un instant après sur la scène.

JEANNE, aux chevaliers qui l'entourent, pendant que la marche continue.

VOILA le rempart franchi, nous sommes dans le camp. Rejetons maintenant le voile dont la discrète nuit a enveloppé notre marche silencieuse. Que l'ennemi, par des cris de guerre, reconnaisse votre terrible présence : *Dieu et la Pucelle !*

Tous. Ils crient, en faisant un cliquetis d'armes :

Dieu et la Pucelle !

(Les tambours et les trompettes se font entendre.)

LA SENTINELLE, derrière la scène.

L'ennemi... ! l'ennemi... ! l'ennemi !

JEANNE.

Des flambeaux.... ! embrasez les tentes.... ! que la fureur des flammes ajoute à l'effroi, et que la mort menaçante les cerne de tous côtés !

(Des soldats la devançant, elle veut les suivre.)

DUNOIS, *La retient.*

Jeanne, vous avez accompli vos promesses ; vous nous avez conduits au milieu du camp, et l'ennemi est entre nos mains. Retirez - vous maintenant du combat ; quittez cette scène de carnage.

LAHIRE.

Vous avez montré à l'armée le chemin de la victoire ; dans vos mains pures vous avez porté devant nous la bannière ; ne tirez pas le glaive meurtrier ; ne défiez point le terrible dieu des combats ; aveugle et inconstant dans sa course , il frappe les plus intrépides guerriers.

JEANNE.

Qui de vous m'ordonne de m'arrêter ? Qui serait assez hardi pour imposer des lois à l'esprit qui me guide ? La flèche ne doit-elle pas voler au but où la main l'a dirigée ? Jeanne ira partout où sera le danger. Ce n'est pas aujourd'hui , ce n'est pas ici , que je dois tomber ; il faut que je voie la couronne sur la tête de mon roi. Point d'ennemi sur terre qui puisse m'ôter la vie, jnsqu'à ce que j'aie accompli ce que Dieu m'a ordonné.

(*Elle part.*)

LAHIRE.

Viens, Dunois, suivons l'héroïne, et que notre sein lui serve de bouclier.

(*Ils partent.*)

SCÈNE V.

DES SOLDATS ANGLAIS passent sur la scène en fuyant. TALBOT vient ensuite.

UN SOLDAT.

La Pucelle au milieu du camp!

UN SECOND SOLDAT.

Cela n'est pas croyable...! jamais! Par où y serait-elle entrée?

UN TROISIÈME.

Par les airs...! c'est le démon qui la conduit.

UN QUATRIÈME ET UN CINQUIÈME.

Fuyons! fuyons...! nous sommes tous perdus!
(Ils fuient.)

TALBOT seul, arrivant.

Ils n'écoutent point ma voix...! Plus de moyens de les retenir.... tous les liens de la discipline sont brisés. L'enfer a-t-il vomé toutes ses légions d'esprits impurs? Le prestige entraîne le brave comme le lâche. Je ne trouve personne à opposer au torrent des ennemis, qui, comme des flots impétueux, pénètrent dans le camp. Suis-je donc ici le seul qui conserve sa raison, et tous mes compagnons sont - ils dans le délire? Eh

quoi ! faut-il donc fuir devant ces Français efféminés , que nous avons vaincus dans vingt batailles ? Qu'est-elle donc cette indomptable jeune fille, cette déesse de la terreur, qui change en un instant le sort des combats , et métamorphose un troupeau de daims craintifs en lions furieux ? Une femme de théâtre qui sur la scène ferait l'héroïne, pourrait-elle terrifier aussi les héros ? Comment, une femme me ravira toute la gloire de nos triomphes... !

UN SOLDAT, *entrant précipitamment.*

La Pucelle... ! fuyez, fuyez, mon général... !

TALBOT.

Fuis aux enfers... ! (*Il le tue.*) Qu'ainsi périssent par le glaive tous les lâches qui me parleront de crainte et d'une honteuse fuite !

(*Il part.*)

SCÈNE VI.

Le fond du théâtre s'ouvre : on voit le camp anglais en proie aux flammes ; on entend les tambours ; fuite et poursuite. Après quelques instans MONTGOMMERI arrive.

MONTGOMMERI *seul.*

Où me sauver... ? Tout autour des ennemis ! Ici notre farouche général, qui, de son glaive menaçant, nous défend le chemin de la fuite,

et nous rejette vers la mort. Là cette terrible Pucelle qui nous poursuit, plus inexorable que la flamme dévorante... ! Nulle part un taillis pour se cacher, point de caverne pour se soustraire au danger... ! Hélas ! pourquoi ai-je traversé la mer pour voir cette malheureuse contrée ? Malheureux que je suis ! L'illusion ne me peignit qu'une gloire aisée à acquérir en France, et voici que la colère du sort me jette dans cette sanglante mêlée ! Oh ! que ne suis-je loin d'ici dans les tranquilles foyers de mon père, sur les bords fleuris de la Saverne, où j'ai laissé ma mère en pleurs et la tendre épouse qui m'était promise ? (*Jeanne paraît dans l'éloignement.*) Malheur à moi... ! Que vois-je... ? La terrible Pucelle paraît. La lueur des flammes fait ressortir le sombre éclat de ses armes, ainsi que le feu qui jaillit des portes de l'enfer laisse entrevoir le noir génie des nuits. Où fuir... ? Déjà son regard étincelant m'a saisi, m'a enchaîné. L'enchantement arrête mes pas tremblans ; je n'ai plus la force de fuir. En vain mon cœur s'y oppose, mon œil fixe involontairement ce spectre terrible de la mort ! (*Jeanne fait quelques pas vers lui et s'arrête de nouveau.*) Elle approche... ? Je n'attendrai pas qu'elle arrive jusqu'à moi. J'embrasserai, en suppliant, ses genoux pour qu'elle m'accorde la vie. Elle est femme ; des larmes l'attendriront peut-être ! (*Pendant qu'il marche à elle, elle s'avance furieuse.*)

SCÈNE VII.

JEANNE, MONGOMMÉRI.

JEANNE.

LA mort t'appelle. N'est-ce pas une mère anglaise qui t'a enfanté ?

MONTGOMMÉRI, *tombant à ses genoux.*

Arrête, redoutable guerrière ; ne frappe point un infortuné sans défense. J'ai jeté mon glaive et mon bouclier ; je me précipite à tes genoux, suppliant et sans armes ; laisse-moi la lumière du jour ; exige une forte rançon de mon père : il est riche en domaines ; il habite le beau pays de Galles , où la Saverne roule ses flots argentés en serpentant à travers l'émail des prairies. Cinquante villages le reconnaissent pour seigneur ; il ne laissera pas son fils chéri dans les fers , et le rachetera au prix de beaucoup d'or.

JEANNE.

Espoir frivole et insensé ! Tu es tombé dans les mains de l'impitoyable Pucelle... ! il n'y a ni salut ni pardon à espérer. Si le malheur t'eût livré au crocodile ou à la griffe du tigre furieux.., si la lionne t'eût saisi au moment où tu lui eusses enlevé ses petits , peut-être pourrais-tu rencontrer salut et pitié ; mais la mort plane

sur celui que la Pucelle a rencontré. Un serment sacré et que je ne puis violer m'attache à l'esprit puissant et invincible qui me guide. Ce glaive doit frapper de mort tous ceux que le dieu des batailles envoie devant moi.

MONTGOMMERY.

Ton langage est farouche, et ton regard est doux. Ton aspect n'a rien qui m'effraye : tout mon cœur est attiré par une douce séduction. Je t'en conjure par l'amour de ton père, ne sois pas inexorable... ; prends pitié de ma jeunesse.

JEANNE.

N'en appelle point à mon père ; ne dis pas que je suis une femme ; ainsi que les esprits sans corps qui revêtent la forme humaine, je n'ai point de famille parmi les hommes ; et sous cette cuirasse d'airain il n'est pas de cœur.

MONTGOMMERY.

Oh ! par la loi sainte et suprême de l'amour, à laquelle tous les cœurs doivent rendre hommage, je t'implore... ; j'ai laissé dans mes foyers une amante chérie, belle comme toi, et revêtue de tous les attraits de la jeunesse. Elle attend, plongée dans les alarmes, le retour de son bien-aimé. Si jamais tu aspirés toi-même à trouver des jours heureux, si ton cœur peut aussi s'ouvrir à l'amour, ne sois point assez

cruelle pour séparer deux cœurs unis par les plus doux liens....

JEANNE.

Tu invoques des dieux terrestres et étrangers ; ils ne me sont point connus , ni sacrés. Tu me conjures en vain au nom de ce que tu appelles les liens d'amour ; je ne connaîtrai jamais ce vil esclavage. Défends ta vie... la mort t'appelle...

MONTGOMMERI.

Ah ! prends pitié de mes malheureux parens que j'ai laissés accablés de douleurs... N'aurais-tu point toi-même des parens qui , loin de toi , gémissent désespérés.

JEANNE.

Malheureux... ! Pourquoi me rappelles-tu combien de mères , en ce pays , ont vu périr leurs enfans ; combien de tendres enfans ont perdu leurs pères , des épouses chéries leurs époux , et que c'est sur vous que doivent retomber tous ces meurtres ? Que les mères anglaises apprennent aussi à connaître le désespoir , et qu'elles répandent les larmes que les tristes épouses de la France ont répandues !

MONTGOMMERI.

Hélas ! qu'il est dur de mourir sur une terre étrangère sans être pleuré !

JEANNE.

Qui vous a appelés sur cette terre étrangère

pour détruire les espérances d'un peuple industrieux, pour ravir nos fidèles troupeaux, pour secouer les torches de la guerre sur l'asile paisible de nos cités? Vous vous imaginiez déjà, dans le délire de votre cœur farouche, avoir réduit le Français, qui aima toujours l'indépendance, à une honteuse servitude; et vous comptiez enchaîner ce grand empire comme une barque légère à votre orgueilleux navire. Insensés! les lis de la France sont attachés au trône du Très-Haut; et vous réussiriez plutôt à arracher une étoile aux champs azurés, qu'un seul hameçon à ce royaume qui doit être éternel, et que la main des hommes ne divisera pas. Le jour de la vengeance est arrivé. Vous ne repasserez plus vivans cette mer sacrée que Dieu lui-même a établie comme une barrière entre vous et nous, et que dans votre fureur ambitieuse vous avez osé franchir.

MONTGOMMERY *quitte la main de Jeanne.*

Il faut donc mourir...! Ah! la mort me saisit déjà de sa main glacée.

JEANNE.

Oui...! meurs, ami! Pourquoi montrer tant de faiblesse? pourquoi trembler devant la mort et l'inévitable destin? Regarde mon front, je ne suis qu'une jeune fille, qu'une simple bergère; ma main n'est pas accoutumée au glaive, elle n'avait jamais porté que l'innocente houlette;

cependant , abandonnant mon pays natal , renonçant aux embrassemens de mes sœurs bien-aimées , aux caresses de mon père , j'ai marché ; il l'a fallu : tel a été l'ordre de Dieu , et non mon propre désir. Entraînés par un spectre puissant , nous sommes en ces lieux , toi pour ton malheur , et moi sans espérance ; il nous faut donner la mort et devenir sa proie ; car l'avenir est fermé pour moi. Beaucoup d'entre vous tomberont encore sous ma main ; je ferai bien des veuves encore , et enfin moi-même je tomberai , et j'aurai rempli ma destinée. Ainsi... remplis la tienne ! allons , reprends ton glaive , et combattons pour la vie , le plus doux prix de la victoire.

MONTGOMMERI se lève.

Eh bien , si tu es mortelle comme moi , si des armes peuvent te blesser , peut-être il est réservé à mon bras de t'envoyer aux enfers , et de mettre un terme aux malheurs de l'Angleterre. A la main miséricordieuse de Dieu je confie ma destinée. Tpi , protégée du démon , invoque tous les esprits infernaux ; défends ta vie.

(Il reprend son bouclier et son glaive , et attaque Jeanne. Une musique guerrière se fait entendre dans l'éloignement ; après un court combat Montgomeri tombe)

SCÈNE VIII.

JEANNE, seule.

Tu es dans les bras de la mort. C'en est fait. (*Elle s'éloigne et s'arrête pensive.*) Vierge céleste, c'est toi qui opères si puissamment en moi ; c'est toi qui armes ce bras inhabile de ta force divine, et qui bannis la pitié de mon cœur..! Mon âme s'attendrit, et mon bras tremble lorsqu'il faut couper dans sa fleur la vie d'un ennemi. Je suis émue comme si j'entrais en sacrilège dans le sanctuaire d'un temple, et je frissonne en tirant du fourreau le glaive étincelant. Cependant, puisque telle est ta volonté, ta force descend en moi, et le glaive se brandit de lui-même, et frappe de terribles coups, comme s'il était animé d'un vivant esprit.

SCÈNE IX.

UN CHEVALIER, la visière baissée ; JEANNE.

LE CHEVALIER.

Fuis ! ta dernière heure a sonné. C'est toi que je cherche depuis long-temps sur le champ des combats. Fantôme effroyable, retourne aux enfers d'où tu viens.

JEANNE.

Qui es-tu, toi que ton mauvais ange envoie à ma rencontre? Ta démarche est celle d'un prince; tu n'es point Anglais; tu portes les couleurs du duc de Bourgogne; la pointe de mon épée s'incline devant toi.

LE CHEVALIER.

Fuis, réprouvée, tu ne mérites point de succomber sous la noble main d'un prince; la bache du bourreau réclame ta tête infernale, et non pas le glaive terrible du duc royal de Bourgogne...

JEANNE.

Tu es donc le duc lui-même.

LE CHEVALIER, *haussant sa visière.*

Tu le dis. Malheureuse, tremble et désespère. L'art de Satan ne te défendra plus. Jusqu'à présent tu n'as triomphé que de faibles enfans...; tremble devant un homme.

SCÈNE X.

DUNOIS, et LAHIRE; LES PRÉCÉDENS.

DUNOIS.

TOURNEZ VOS ARMES CONTRE MOI; DUC, COMBATTEZ AVEC DES HOMMES, ET NON CONTRE UNE FEMME.

LAHIRE.

Nous défendrons la tête sacrée de notre héroïne, et ton épée percera mon sein avant d'arriver jusqu'à elle.

LE DUC.

Non, je ne veux pas lutter contre cette dangereuse Circé; mais je daigne encore me mesurer avec ceux qu'elle a si lâchement déshonorés. Rougissez, Dunois, et vous aussi, Lahire, d'abaisser votre bravoure jusqu'à des sortilèges, et de vous faire les champions d'une fille de l'enfer. Approchez, je vous défie tous au combat. Il désespère de la protection de Dieu, celui qui s'associe au démon.

(Il s'apprête au combat, Jeanne se place entre eux.)

JEANNE.

Arrêtez...!

LE DUC.

Trembles-tu pour ton bien-aimé...? Devant tes yeux il doit...

(Il attaque Dunois.)

JEANNE.

Arrêtez; Lahire, séparez-les; le sang français ne doit pas couler. Ce n'est pas au glaive à décider de cette lutte, les astres vous le défendent; séparez-vous, vous dis-je, et respectez l'esprit de Dieu qui s'empare de moi et qui vous parle par ma bouche.

DUNOIS.

Pourquoi arrêtes-tu ce bras déjà levé ? Pourquoi retardes-tu la décision éternelle du glaive ? Le fer est tiré , laisse - moi frapper ; il faut que la France venge enfin les outrages qu'elle a reçus.

JEANNE, s'avance et sépare les combattans ; puis elle s'adresse à Dunois et à Lahire.

Retirez-vous, et ne me troublez pas ; j'ai à parler au duc. — Que comptes-tu faire, duc de Bourgogne ? quel est l'ennemi que tu veux frapper ? Regarde, ce noble prince est fils de la France comme toi ; cet intrépide guerrier est ton frère d'armes et ton compatriote ; je suis moi-même fille de ta patrie. Tu nous menaces de la mort, et nous t'appartenons... Nos bras sont étendus pour t'embrasser, nos genoux fléchissent devant toi, et contre ton sein nos glaives n'ont plus de pointe. Oui, sous un casque ennemi, nous reconnaissons avec émotion un visage qui nous offre les traits chéris de notre roi.

LE DUC.

Syrène, avec ce ton flatteur et ces fausses paroles, tu crois entraîner ta victime ? Ton piège s'aperçoit aisément ; tes prestiges ne me séduiront pas ; mes oreilles sont en garde contre tes discours astucieux ; les traits enflammés de tes regards glissent sur l'épaisse cuirasse dont mon

sein est couvert. Dunois, combattons enfin avec des armes et non avec des paroles !

DUNOIS.

Les paroles d'abord, et puis les armes.... Si tu redoutes des paroles, c'est une lâcheté, et l'indice d'une mauvaise cause.

JEANNE.

Ce n'est pas l'impérieuse nécessité qui nous amène à tes genoux; nous ne nous adressons point à toi en supplians. Jette des regards autour de toi; tu verras le camp anglais réduit en cendres, et la plaine jonchée des cadavres de vos soldats. Entends-tu retentir la trompette des Français? Dieu a décidé la victoire en faveur des Français, et nous voilà prêts à partager notre auguste laurier avec un ami. Reviens à nous, sépare-toi de la cause étrangère; reviens vers ce trône qu'environnent le droit et la victoire. Moi-même, l'envoyée de Dieu, je te tends une main fraternelle; je veux, en te sauvant, te rendre au parti le plus juste. Le ciel est pour nous; les anges, que tu ne vois pas, combattent avec le roi; tous ont des lis à la main: cette blanche bannière n'est pas plus pure que notre cause; c'est la vierge sans tache que tu vois sur l'étendard des Français.

LE DUC.

Les trompeuses paroles du mensonge ont toujours quelque chose d'obscur, mais le lan-

gage d'un enfant n'aurait pas plus de candeur que le tien ; et , si c'est le démon qui t'inspire , il ressemble bien à l'innocence. Je ne veux plus t'écouter. Aux armes ! mon cœur , je le sens , serait plus faible que mon bras.

JEANNE.

Tu me donnes le nom de magicienne ; tu m'accuses d'user de l'art infernal des démons ; mais , dis - moi : appeler la paix , apaiser les haines , est-ce là une œuvre du démon ? La concorde peut-elle sortir du gouffre des crimes ? Qu'y a-t-il d'innocent , de saint , d'humain , de vertueux au monde , si l'on n'ose abandonner la cause qui n'est pas celle de la patrie ? Depuis quand l'ordre de la nature est-il tellement renversé que le ciel ne protège plus la bonne cause , et que l'enfer la protège. Si ma bouche exprime le langage de l'équité , qui peut me l'avoir appris , si ce n'est le Très-Haut ? qui aurait pensé à tirer une humble bergère du milieu de son troupeau pour l'appeler à sauver le roi ? Jamais je n'ai paru devant les princes ; et l'art du discours m'est tout-à-fait étranger ; cependant , dans ce moment où j'ai besoin de la parole pour te toucher , je me trouve des lumières surnaturelles , et la connaissance des grands intérêts. La changeante destinée des empires et des rois se développe devant mes regards sans expérience ; la vérité s'échappe de ma bouche comme la foudre céleste.

LE DUC, *vivement ému, la contemple avec étonnement.*

Mon âme est agitée..... Quel est le sentiment que j'éprouve... ? C'est un Dieu inconnu qui descend dans mon cœur. Non... cette douce figure ne me trompe point. Je me sens réveillé par un pouvoir nouveau, par celui de Dieu même. Oui, mon cœur me le dit ; elle est l'envoyée du Très-Haut.

JEANNE.

Il est touché... oui, je le vois ; ce n'est point en vain que j'ai supplié ; la tempête du courroux s'éloigne de son front et se perd en pleurs ; une céleste émotion anime ses regards ; c'est le présage de la paix. Cessez le combat, pressez votre cœur sur le sien... Il pleure, il est subjugué. Il est à nous.

(Le glaive et le drapeau tombent des mains de Jeanne ; elle s'élance vers le Duc, les bras étendus, et l'embrasse avec abandon. Lahire et Dunois laissent aussi tomber leurs épées, et lui prodiguent leurs embrassemens.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est à Châlons-sur-Marne, dans le palais du roi.

DUNOIS, LAHIRE.

DUNOIS.

Nous avons toujours été amis et frères d'armes; nous nous sommes armés pour la même cause; nous avons supporté ensemble la fatigue et bravé la mort. L'amour d'une femme ne doit pas rompre des liens qui ont résisté à toutes les vicissitudes du sort.

LAHIRE.

Prince, écoutez-moi...!

DUNOIS.

Vous aimez cette merveilleuse fille; et je devine votre pensée. Vous voulez aller de ce pas chez le roi pour lui demander Jeanne; le roi ne pourra vous refuser ce digne prix de votre valeur; mais sachez qu'avant que je la voie passer dans les bras d'un autre...

LAHIRE.

Écoutez-moi, prince... !-

DUNOIS.

Ce n'est point un désir passager et volage qui m'entraîne vers elle. Aucune femme n'avait encore troublé le calme inébranlable de mon âme, jusqu'au moment où j'ai aperçu cette fille prodigieuse, que la Providence a envoyée pour sauver la France et pour être mon épouse ; ce fut au premier instant que mon regard l'entrevit, que je fis en secret le serment solennel de m'unir à elle. Ce n'est que la femme forte qui puisse être l'amie de l'homme fort. Son cœur de feu ne peut s'appuyer que sur un cœur comme le sien ; c'est à moi de consoler et d'affermir son courage.

LAHIRE.

Je ne serai jamais assez vain pour mettre dans la balance mon faible mérite avec la gloire de votre haute renommée. Lorsque le comte de Dunois entre dans la carrière, tout concurrent doit lui céder le pas : cependant une humble villageoise peut-elle prétendre à monter au rang de votre épouse ? Le sang royal qui coule dans vos veines ne s'indignerait-il pas d'une union aussi inégale ?

DUNOIS.

Elle est mon égale ; n'est-elle pas comme moi l'enfant de Dieu et de la sainte nature ?

Est-il un prince qui ne s'honore de s'unir à celle qui est l'heureuse fiancée des esprits célestes ; à celle dont le front brille d'une auréole plus éclatante que les plus illustres couronnes ; à celle qui voit au-dessous d'elle les premiers de la terre ? Tous les trônes du monde , fussent-ils entassés jusqu'aux étoiles , ne s'éleveraient pas jusqu'à celui où elle est assise , dans son angélique majesté.

LAHIRE.

Notre souverain en décidera.

DUNOIS.

Non ; il faut qu'elle en décide elle-même. Elle a brisé les fers de la France , et elle ne serait pas libre et maîtresse de son cœur !

LAHIRE.

Voici le roi...

SCÈNE II.

LE ROI , AGNÈS , L'ARCHEVÊQUE , DUCHATEL , CHATILLON , LES PRÉCÉDENS.

LE ROI , à *Châtillon*.

Il vient , dites - vous , pour me reconnaître comme son roi et me rendre hommage... ?

CHATILLON.

Oui , sire ; le Duc mon maître ne tardera

pas à arriver à Châlons pour se jeter à vos pieds. Il m'a ordonné de vous saluer comme mon seigneur et mon roi. Il marche sur mes pas ; il va paraître.

AGNÈS.

Il vient... ! O jour trois fois heureux , tu nous amènes la joie , la paix et la réconciliation !

CHATILLON.

Le Duc viendra avec deux cents chevaliers. Il veut se prosterner devant vous , sire ; mais il espère que vous ne le souffrirez point , et que vous l'embrasserez cordialement comme votre cousin.

LE ROI.

Je suis impatient de le presser sur mon cœur.

CHATILLON.

Le Duc espère aussi qu'au moment de votre entrevue il ne sera aucunement parlé d'anciens différends.

LE ROI.

Le passé sera plongé pour toujours dans l'oubli ; nous ne lisons plus dans l'avenir que des jours sereins.

CHATILLON.

Tous ceux qui ont combattu pour lui doivent être compris dans la réconciliation.

LE ROI.

C'est bien ainsi que je veux doubler le nombre de mes sujets.

CHATILLON.

La reine Isabelle ne sera pas étrangère à cette paix, si elle veut l'accepter.

LE ROI.

C'est elle qui fait la guerre contre moi et non moi contre elle ; le combat est terminé, si elle veut y mettre fin elle-même.

CHATILLON.

Douze chevaliers serviront d'otage et garantiront votre parole.

LE ROI.

Ma parole est sacrée.

CHATILLON.

L'archevêque partagera l'hostie entre vous et mon maître, en signe d'une réconciliation éternelle.

LE ROI.

Que je ne participe au mérite de la rédemption qu'autant que mon cœur sera d'accord avec l'amitié que je lui porte. Si le Duc demande un autre gage, je suis prêt à le lui donner.

CHATILLON, *jetant un regard sur Duchâtel.*

Voici quelqu'un dont la présence pourrait empoisonner cette première entrevue...

(*Duchâtel se retire en silence.*)

LE ROI.

Sors, Duchâtel... Jusqu'à ce que le Duc puisse supporter ton aspect, il convient que tu restes à l'écart. (*Il se suit des yeux, puis il court à lui et l'embrasse.*) Féal et sincère ami..., oui, tu as voulu en faire plus pour me sauver.

(*Duchâtel sort.*)

CHATILLON.

Les autres articles sont contenus dans cette dépêche.

LE ROI, à l'archevêque.

Vous aurez soin de tout arranger ; j'accorde tout ; il ne sera aucun sacrifice qui me retienne pour conquérir un ami. Vous, Dunois, prenez avec vous cent nobles chevaliers et allez à la rencontre du Duc. Les soldats se couronneront de branches vertes pour faire honneur à leurs frères d'armes. Que tous les habitans de la ville sortent parés pour rendre la fête plus brillante, et que toutes les cloches annoncent que la France et la Bourgogne s'unissent d'une nouvelle et étroite alliance. (*Un écuyer arrive ; on entend des trompettes.*) Silence ! Qu'annoncent ces trompettes ?

L'ECUYER.

Le duc de Bourgogne vient de faire son entrée.

(*Il sort.*)

DUNOIS.

Pressons le pas , si nous voulons être à temps pour le recevoir.

(*Il part avec Lahire et Châtillon.*)

LE ROI.

Vous pleurez , mon Agnès...? et moi aussi ; je ne me sens pas assez fort pour un changement aussi inespéré. Combien de victimes ont été sacrifiées avant d'arriver à ce jour de paix... ! L'orage qui fut si long s'apaise ; le jour remplace la nuit obscure , et une saison favorable mûrit des fruits trop tardifs.

L'ARCHEVÊQUE , *à la fenêtre.*

Le Duc traverse la foule ; on l'accueille avec enthousiasme , et le peuple couvre de baisers son manteau et la trace de ses pas.

LE ROI.

O bon peuple , ardent dans ton amour comme dans ton courroux... ! tu as déjà oublié que ce même Duc a donné la mort à des pères , à des enfans. La joie d'un moment efface des années de malheurs. Recueille-toi , Agnès ; ta vive allégresse pourrait l'offenser. Faisons si bien , qu'il ne rencontre ici ni chagrin ni humiliation.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , LE DUC DE BOURGOGNE ,
DUNOIS , LAHIRE , CHATILLON et d'autres
CHEVALIERS de la suite du Duc.

(*Le Duc s'arrête un instant à l'entrée. Le roi fait un pas vers lui ; le Duc s'approche et veut fléchir le genou ; le roi le presse dans ses bras.*)

LE ROI.

Nous nous préparions à aller à votre rencontre ; mais la rapidité de vos coursiers ne nous a pas permis de vous prévenir.

LE DUC.

Je me rendais à mon devoir. (*Il s'avance vers Agnès et lui donne un baiser sur le front.*) Avec votre permission , cousine , je jouis du droit que vous devez au seigneur d'Arras , et aucune belle ne peut se soustraire à cet usage.

LE ROI.

Votre cour est , dit-on , le siège des amours ; on y voit mille beautés réunies.

LE DUC.

Nous sommes , sire , un peuple commerçant ; tout ce qui existe de plus précieux sous tous les climats est étalé dans notre ville de Bruges , et

contribue à nos jouissances ; mais ce qu'il y a de plus précieux, c'est la beauté des femmes.

AGNÈS.

Leur fidélité est encore d'un plus haut prix ; mais ce n'est pas sur ce marché qu'on peut l'acheter.

LE ROI.

Mon cousin, sous ce rapport votre réputation n'est pas bonne ; on prétend que vous estimez peu cette vertu, la plus belle chez les femmes.

LE DUC.

Cette erreur se punit elle-même, sire.... C'est bien vous qu'a favorisé la fortune ; vous avez trouvé de bonne heure un cœur tendre et aimant ; une vie dissipée ne m'a point fait rencontrer un tel bonheur. (*Il remarque l'archevêque, et lui tend la main.*) Homme de Dieu, accordez-moi votre bénédiction. On est bien sûr de ne vous rencontrer que dans la bonne route ; celui qui désire vous trouver doit marcher dans le bien.

L'ARCHEVÊQUE.

Le Seigneur, mon Dieu, peut maintenant m'appeler à lui quand il lui plaira. mon cœur est plein d'une joie pure. Je puis en paix quitter la vie, puisque mes yeux ont vu la félicité de ce beau jour.

LE DUC, à Agnès.

Vous vous étiez donc privée de vos plus rares

joyaux pour fournir des armes à votre roi ? Honneur à vos sentimens nobles et belliqueux , qui cependant... je ne le dissimule point..., ne conspiraient rien moins que ma ruine ! Heureusement tout est terminé. Tout ce qu'on croyait perdu doit revenir à son propriétaire ; on a retrouvé vos joyaux. Vous les aviez donnés pour ma ruine, recevez-les de cette main en signe de paix.

(Il prend d'un page de sa suite un écrin, l'ouvre et le présente à Agnès qui regarde le roi d'un air étonné.)

LE ROI.

Agréez ce don : c'est un gage qui sera cher à mon cœur ; il me présage l'amitié et la concorde.

LE DUC, *attachant une rose de brillans aux cheveux d'Agnès.*

Pourquoi n'est-elle pas la couronne de France ? Je l'attacherais à ce beau front avec un cœur aussi dévoué. *(Il saisit sa main avec expression.)* Comptez sur moi , si à l'avenir vous avez besoin d'un ami. *(Agnès retient à peine ses larmes ; le roi paraît profondément ému. Tous les assistans jettent des regards attendris sur les deux princes. Le Duc , après avoir regardé l'assemblée , se jette dans les bras du roi.)* Oh ! mon roi ! *(Les trois chevaliers bourguignons s'approchent de Dunois, de Lahire et de l'archevêque , et les embrassent. Les deux princes se tiennent toujours embrassés*

et sans proférer une parole.) Quoi... ! c'est vous que j'ai pu haïr , que j'osai méconnaître... !

LE ROI.

Paix... ! paix... ! rien là-dessus....

LE DUC.

Aurais-je dû couronner cet Anglais, jurer fidélité à un étranger... , creuser un abîme sous les pas de mon roi ?

LE ROI.

Oublions tout ; ce seul moment a tout effacé. Je n'attribue mon malheur qu'aux astres malfaisans.

LE DUC, *saisissant sa main.*

Tout sera réparé ; croyez-moi ; tout sera réparé. Votre royaume tout entier doit revenir sous votre sceptre ; je ne veux pas qu'il y manque un seul hameau.

LE ROI.

Nous voilà unis... ; je ne crains plus aucun ennemi.

LE DUC.

Croyez-moi, c'était contre le vœu de mon cœur que j'ai pris les armes contre vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé cet ange ? (*montrant Agnès*) je n'aurais pu résister à ses larmes. A présent je défie tous les pouvoirs de l'enfer de nous séparer de nouveau ; nos cœurs se sont pressés l'un contre l'autre. J'ai enfin retrouvé ma véritable place ; c'est sur votre sein que j'abjure mes égaremens.

L'ARCHEVÊQUE, *se mettant entre les deux princes.*

Princes, vous voilà réunis; la France va sortir rajeunie de ses cendres comme un nouveau phénix. Un avenir heureux nous sourit; les plaies profondes de notre pays vont se cicatriser. Les hameaux et les villes dévastés vont se relever de leurs ruines avec plus d'éclat; les champs flétris se couvriront d'une nouvelle et plus riche verdure. Mais! hélas, ceux qui ont péri victimes de vos débats ne reverront plus la vie; et les larmes que vos dissensions ont fait couler ne remonteront pas vers leurs sources...; la génération suivante va reflorir; mais celle qui vient de passer a été en proie à la douleur. L'ange du bonheur ne réveillera pas les pères dans leur tombe. Voilà les fruits de vos illustres querelles! Que ces désastres au moins vous servent de leçon! Tremblez avant que le glaive des combats ne sorte du fourreau. Quand la guerre a fait entendre son cri redoutable, cette divinité farouche n'obéit plus à la voix des guerriers, comme le faucon docile qui redescend du haut des airs et se place sur le poing du chasseur: l'ange sauveur ne viendra pas deux fois pour vous arracher à votre ruine.

LE DUC.

Oui, sire, c'est un ange du ciel qui a guidé vos armes.... Mais où est-elle? pourquoi ne la vois-je pas ici?

LE ROI.

Où est Jeanne ! Quoi ! elle nous manque dans ce moment solennel, que nous ne devons qu'à elle seule ?

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, cette sainte fille ne se plaît point dans le repos d'une cour oisive ; quand ce n'est plus l'ordre divin qui l'appelle à la lumière et sous les regards du monde, elle évite modestement les acclamations profanes du vulgaire. Elle s'entretient paisiblement avec le ciel, lorsqu'elle n'est plus occupée du salut de la France ; tous ses pas sont semés de bénédictions.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, JEANNE. Elle est armée, mais sans casque ; elle a une couronne de fleurs dans les cheveux.

LE ROI.

NOBLE Jeanne, ne venez-vous pas ici parée pour le service des autels ? voulez-vous consacrer l'alliance que vous avez formée ?

LE DUC.

Cette vierge si terrible dans le combat, la paix l'embellit de mille charmes... ! Eh bien, Jeanne, ai-je satisfait à ma parole ? êtes-vous contente, et vos ordres sont-ils exécutés ?

JEANNE.

C'est vous qui en retirez le plus grand avantage. Maintenant vous brillez d'un éclat sans tache ; naguère, telle qu'un météore sombre et sanglant, votre gloire épouvantait la terre. (*Regardant autour d'elle.*) Tous les nobles chevaliers que je trouve ici rassemblés sont animés d'une joie pure.... ; mais j'en ai rencontré un plongé dans la douleur, et qui n'ose se présenter dans un lieu où tout sourit d'allégresse.

LE DUC.

Et quel est celui qui a tant de reproches à se faire, qu'il ne puisse plus espérer notre pardon ?

JEANNE.

Peut-il s'approcher ? prononcez : doit-il l'oser ? Il faut que le pardon soit complet : il n'y a pas de réconciliation, s'il reste dans le cœur quelque trace d'inimitié. Une seule goutte de haine qui resterait au fond de la coupe empoisonnerait la libation sainte. Aucun tort, fût-il sanglant, ne restera sans pardon aujourd'hui... le duc de Bourgogne pardonnera tout !

LE DUC.

Ah ! je vous entends, Jeanne.

JEANNE.

Oui, vous pardonnerez, et déjà vous le voulez ; noble Duc... ! Entrez, Duchâtel. (*Elle ouvre la*

porte, et fait avancer Duchâtel, qui se tient à l'écart.) Le Duc se réconcilie avec tous ses ennemis; et avec vous aussi, Duchâtel.

(*Duchâtel avance, fait quelques pas, et cherche à lire dans les yeux du Duc.*)

LE DUC.

Que faites-vous de moi? Jeanne, savez-vous ce que vous demandez?

JEANNE.

Un bon seigneur ouvre indistinctement sa porte à tous les hôtes; il n'en doit exclure aucun: pareille au firmament qui ceint le monde entier, la clémence doit comprendre et l'ami et l'ennemi; le solcil embrasse de ses rayons tout l'espace de l'immensité; et la rosée du ciel se répand sur tous les végétaux altérés. Le dieu de bonté ne connaît pas les exceptions.

LE DUC.

Elle me conduit à son gré; elle parle, et le cœur le plus ferme devient une cire docile. Embrassez-moi, Duchâtel, je vous pardonne... Ombre de mon père, ne t'indigne pas de ce que je touche amicalement la main qui t'a donné le trépas; tes mânes ne se lèvent pas contre moi, pour avoir violé mon serment de vengeance, là bas, au séjour de l'éternelle nuit, où le cœur ne palpite pas, où tout est immuable; mais tout change sur cette terre qui reçoit sa lumière du

soleil ; l'homme , la créature animée , obéit à l'influence d'un moment.

LE ROI, à *Jeanne*.

Puis-je être jamais assez reconnaissant , vierge sublime ? Avec quel éclat tu dégages ta parole ! Combien tu as métamorphosé rapidement mon incertaine destinée ! Tu m'as réconcilié avec mes amis , tu as précipité mes ennemis dans la poussière , tu as arraché au sceptre de l'étranger mes florissantes villes ; toi seule as tout accompli... Dis-moi comment puis-je payer tant de services ? .

JEANNE.

Sois aussi humain dans la bonne fortune que tu l'as été dans le malheur ! Au faite des grandeurs n'oublie point que , dans les jours de détresse , tu as connu le prix d'un ami. Que la justice et la grâce descendent jusqu'au dernier de tes sujets ; car c'est au milieu des troupeaux que Dieu a choisi la main qui t'a sauvé... Un jour tu rassembleras toute la France sous ton sceptre ; tu seras l'aïeul et la tige de princes qui brilleront d'un plus noble éclat que celui des rois qui t'ont précédé sur le trône. Des fleurs naîtront sous leurs pas , tant qu'ils conserveront l'amour des peuples ; l'orgueil seul les conduira à leur ruine , et du sein des humbles cabanes où t'est venu un sauveur , sortira peut-être

un jour le bras vengeur qui châtiara tes coupables-neveux.

LE DUC.

Vierge qu'éclaire la lumière céleste, toi que l'esprit divin inspire, dont les regards percent dans l'avenir, dis-moi ce que le destin réserve à ma race? Ainsi qu'elle a commencé, s'étendra-t-elle vers la grandeur souveraine?

JEANNE.

Duc de Bourgogne, tu t'es placé à la hauteur du trône, et ton cœur fier aspire encore à monter plus haut; tu prétends élever ton audacieux édifice jusque dans les nues. Une main céleste arrêtera ces progrès: ne crains pas cependant la chute de ta maison; par une fille elle échappera à la destruction, et des monarques, décorés de plus d'un sceptre, naîtront de son sein. Ils domineront sur les deux plus grandes nations du monde connu, et même sur un monde qui ne l'est pas encore, et que la main de Dieu cache derrière les barrières inconnues de l'Océan.

LE ROI.

O dis-moi, puisque l'esprit saint te le permet, cette alliance fraternelle que nous venons de renouveler, unira-t-elle encore nos arrière-neveux?

JEANNE, après un moment de silence.

Vous, rois et dominateurs, craignez la dis-

corde, ne la réveille point, lorsqu'elle est endormie dans son antre ; car, une fois éveillée, elle ne s'apaise que difficilement. Elle engendre une génération d'hommes au cœur de fer ; l'incendie allume un nouvel incendie... Cessez vos demandes, jouissez du présent, et laissez-moi envelopper l'avenir d'un voile silencieux.

AGNÈS.

Fille sainte, tu lis dans mon cœur, tu sais s'il aspire à une vaine élévation. Donne-moi aussi un oracle qui me présage le bonheur.

JEANNE.

L'esprit saint ne me dévoile que les grands événemens de l'univers ; ton sort et ses vicissitudes sont dans ton propre cœur.

DUNOIS.

Et quel sera ton sort, divine fille, toi que chérit le Ciel...? La plus belle destinée de la terre doit sans doute fleurir pour toi, qui es pieuse et sainte?

JEANNE.

Le bonheur n'habite que là-haut, dans le sein de l'Éternel.

LE ROI.

Ta félicité résidera désormais dans le soin qu'en prendra ton roi. Je glorifierai ton nom en France ; les générations les plus reculées envieront ton bonheur, et même en ce moment je

veux me montrer reconnaissant : mets un genou en terre. (*Il tire son épée et touche Jeanne.*) Relève-toi anoblie... ! Ton roi te relève de la poussière de ta naissance obscure, et tes aïeux même qui sont dans le cercueil, je les anoblis ; tu porteras un lis dans tes armes ; tu seras égale en noblesse aux plus illustres de la France ; le sang royal des Valois sera seul plus noble que le tien. Les plus grands parmi les grands de ma cour seront honorés de ta main, et je te choisirai l'époux le plus noble.

DUNOIS, *s'avance.*

Mon cœur l'avait choisie, lorsqu'elle était encore une simple bergère. Les nouveaux honneurs qui vont parer son front n'ajoutent rien à son mérite, ni à mon amour. Ici, en présence de mon roi et de ce saint archevêque, je lui donne ma main comme à la princesse mon épouse, si elle ne me croit pas indigne de tant de bonheur.

LE ROI.

Fille toujours plus étonnante, tu ajoutes les prodiges aux prodiges ; et je vois maintenant que rien n'est au-dessus de ton pouvoir. Tu viens de subjuguier ce cœur orgueilleux qui jusqu'ici avait dompté la toute-puissance de l'amour.

LAHIRE, *s'avance.*

Si je connais bien Jeanne, son cœur modeste est son plus bel ornement. Elle a mérité tant

d'honneur, mais jamais ses vœux n'y ont aspiré; elle ne veut pas d'une vaine grandeur; l'affection pure d'une âme sincère lui suffit, et c'est cette douce félicité que je lui offre avec ma main...

LE ROI.

Et toi aussi, Lahire? Voici donc deux rivaux pareils en vertu et en gloire! O toi, qui as réconcilié mes ennemis, qui as rétabli le calme de mes états, désuniras-tu mes plus chers amis? Un seul peut te posséder, et cependant je les crois dignes tous deux d'un si haut prix. Décide; car c'est ton cœur qui doit ici choisir.

AGÈS s'approche.

Je vois la surprise de la noble Jeanne; son front s'anime des roses de la modestie; accordez-lui le temps de consulter son cœur, de se confier à une amie, et de soulever le voile de sa timide pudeur. Le moment est aussi venu où j'ose, comme une tendre sœur, m'approcher de la terrible héroïne et lui demander sa confiance. Qu'on laisse aux femmes le soin de ce qui les touche, et qu'on attende ce qu'elles décideront.

LE ROI, s'appuyant à sortir.

Qu'il en soit ainsi...

JEANNE.

Non, sire, le feu qui colore mes joues n'est point la rougeur de la pudeur craintive. Je

n'ai rien à confier à cette noble dame, rien qui puisse me faire rougir devant les hommes. Le choix de ces généreux chevaliers m'honore; mais je me souviens toujours que je suis une simple villageoise; je n'ai point chargé mes membres de cette pesante armure pour satisfaire une vaine ambition, pour parer mon front de la couronne nuptiale. C'est un autre et important devoir auquel je suis appelée; il ne peut être accompli que par une chaste vierge. Guerrière du Dieu tout-puissant, je ne puis être l'épouse d'un homme.

L'ARCHEVÊQUE.

La femme est née pour être la douce compagne de l'homme; et, dès qu'elle obéit à la loi de nature, elle sert le ciel plus dignement que si elle reste seule. Lorsqu'un jour vous aurez satisfait à l'ordre de ce Dieu qui vous appela dans les camps, vous déposerez la cuirasse et vous reprendrez la vie tranquille à laquelle vous aviez renoncé; votre sexe n'est point destiné au ministère sanglant des armes.

JEANNE.

Vénéralde seigneur, je ne sais pas encore ce que l'esprit divin va me commander de nouveau; mais, lorsque le temps sera venu, sa voix me parlera et j'obéirai. Il me commande aujourd'hui d'achever mon ouvrage; le front de mon roi n'est point encore couronné; l'huile sacrée

n'a point encore été répandue sur sa tête ; enfin mon seigneur n'est pas encore mon roi.

LE ROI.

Nous voilà sur le chemin qui conduit à Rheims.

JEANNE.

Ne nous arrêtons point ; l'ennemi veille pour vous en fermer l'accès ; cependant je vous conduirai au milieu de toutes ses armées.

DUKOIS.

Lorsque tout sera accompli , lorsque victorieux nous serons entrés à Rheims , alors me permettez-vous , sainte fille , d'espérer votre main ?

JEANNE.

Si le ciel veut que du sein de la victoire je quitte vivante le champ du carnage , ma tâche sera finie , et la bergère n'aura plus rien à faire dans la maison de son roi.

LE ROI, *saisissant sa main.*

La voix de l'esprit saint t'anime et te parle ; l'amour profane se tait devant l'amour divin. Mais , crois-moi , il ne se taira pas toujours. Les armes reposeront sur les lauriers , la joie rentrera dans les cœurs , des sentimens plus doux se réveilleront ; tu les éprouveras aussi ; tu verseras des larmes telles que tu n'en as jamais versées ; ce cœur , que remplit le ciel , se tournera alors vers un autre amour. Toi qui auras ré-

pandu tant de bonheur sur la patrie florissante ,
tu ne voudras pas faire un malheureux.

JEANNE.

Dauphin , l'assistance de Dieu te fatigue-t-elle déjà , puisque tu veux briser son vase d'élection et contraindre la chaste envoyée du Seigneur à marcher dans la voie commune ? Cœurs aveugles , âmes de peu de foi , la magnificence du ciel se déploie devant vous , elle dévoile le trésor de ses prodiges , et vous ne voyez en moi qu'une femme. Une femme eût-elle osé se couvrir d'une cuirasse et affronter les combats ? Malheur à moi si , faisant briller dans mes mains le glaive vengeur de mon Dieu , je nourrissais en même temps dans mon cœur des feux impurs pour une créature de la terre ! Il vaudrait mieux pour moi n'avoir jamais vécu. Ne répétez plus un semblable langage , si vous ne voulez épouvanter l'esprit saint qui s'irrite en moi , et faire fuir l'esprit céleste ! Les regards des hommes et leurs vœux sont pour moi un attentat sacrilège.

LE ROI.

C'en est assez ; c'est la prier en vain.

JEANNE.

Commandez que la trompette donne le signal du combat ; le repos me pèse , l'esprit divin me défend ce honteux loisir ; il me presse d'accomplir l'œuvre , et me précipite impérieusement vers ma destinée...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN CHEVALIER entrant avec précipitation.

LE ROI.

Qu'y a-t-il ?

LE CHEVALIER.

L'ennemi a passé la Marne ; il se prépare à l'attaque.

JEANNE, *avec inspiration.*

Aux armes ! aux armes ! Enfin mon âme a secoué le poids de ses liens : en attendant que vous vous armiez, je vais donner mes ordres pour le combat.

(*Elle part.*)

LE ROI.

Lahire, suivez-la. C'est donc jusqu'aux portes de Rheims que mes ennemis me disputent la couronne ?

DUFOIS.

Ce n'est plus le courage qui les guide, c'est le dernier et furieux effort d'un désespoir impuissant.

LE ROI.

Duc de Bourgogne, je ne vous dirai rien pour enflammer votre ardeur ; le moment est venu

qui peut effacer pour moi bien des jours de malheur.

LE DUC.

Vous serez content.

LE ROI.

Moi-même je vous précéderai dans la carrière de la gloire; et devant la ville où je dois être sacré, je combattrai pour le diadème. Mon Agnès, ton chevalier te fait ses adieux.

AGNÈS, *en l'embrassant.*

Je ne pleure pas, je ne tremble plus pour toi; ma foi s'élève vers le ciel. Le ciel ne nous a pas donné tant de gages de sa miséricorde pour nous faire redouter un triste dénoûment. C'est mon cœur qui me prédit que, dans les murs de Rheims, j'embrasserai mon roi couronné par la victoire.

(*On entend le son des trompettes qui, pendant le changement de la scène, va toujours croissant; la scène change; l'orchestre redouble ses sons guerriers, dont l'écho se prolonge.*)

SCÈNE VI.

Une contrée découverte, terminée par des arbres ; pendant que la musique se fait entendre , des soldats passent et repassent au fond du théâtre.

TALBOT , soutenu par FASTOLF ; des soldats les accompagnent. LIONNEL survient ensuite.

TALBOT.

DÉPOSEZ-VOUS ici sous ces arbres ; et vous, rentrez au champ du combat ; je n'ai besoin de personne pour mourir.

FASTOLF.

O jour de désastre et de douleur ! (*A Lionnel, qui arrive.*) Pour quel triste spectacle arrivez-vous , Lionnel ! vous voyez notre général blessé à mort.

LIONNEL.

Dieu nous sauve d'une telle calamité ! Relevez-vous , noble lord , il n'est pas temps de céder. Ne cédez point à la mort ; commandez à la nature , et dites-lui : Je veux vivre , et vous vivrez.

TALBOT.

C'en est fait ; le jour fatal est arrivé , notre trône en France va tomber. En vain , dans ce combat désespéré , j'ai tenté les derniers efforts

pour vaincre le destin. Ecrasé par la foudre, je suis gisant, et je ne me releverai plus. Rheims est perdu ; hâtez-vous de sauver Paris.

LIONNEL.

Paris a traité avec le Dauphin ; un courrier vient de nous en rapporter la sinistre nouvelle.

TALBOT, *arrachant l'appareil de sa blessure.*

Répandez-vous donc, ruisseaux de mon sang. ; j'ai trop vu la lumière du jour.

LIONNEL.

Je ne puis rester ici davantage, Falstof ; portez votre général en un lieu plus sûr ; nous pouvons tenir ce poste plus long-temps ; nos troupes plient de tous côtés, et la Pucelle s'avance terrible à leur poursuite.

TALBOT.

C'est la démence qui triomphe, et moi je succombe. Dieu lui-même doit-il céder à la folie ? Raison sublime, fille céleste du suprême ordonnateur des mondes, toi qui présides au cours des astres et à ce bel univers, en quel lieu t'es-tu cachée ? Entraînée par un coursier indompté, tu jetes des cris impuissans, et, les yeux ouverts, tu t'engloutis dans le précipice avec des hommes en délire. Maudit soit celui qui consacre sa vie à ce qui est grand et sublime, celui qui croit combiner des plans dictés par la sagesse ! C'est à l'extravagance que le domaine du monde appartient.

LIONNEL.

Milord, vous n'avez de la vie que quelques instans... pensez à votre créateur.

TALBOT.

Si nous, qui avons combattu en guerriers, nous avons été vaincus par d'autres guerriers, nous pourrions nous consoler en envisageant la destinée universelle et l'inconstance de la fortune ; mais succomber sous des prestiges si grossiers ! Notre vie, pleine de travaux et de gloire, ne méritait-elle pas un dénoûment moins honteux ?

LIONNEL, *lui tendant la main.*

Milord, adieu. Après la bataille, si le destin me protège, je vous paierai fidèlement le tribut de mes larmes ; mais à présent la vengeance m'appelle, la fortune ne s'est pas encore prononcée ; peut-être nous reste-t-il quelque espoir. Au revoir dans un autre monde ! milord, agréez les adieux de ma longue amitié.

(Il sort.)

TALBOT.

Bientôt tout sera dit... Je vais rendre à la terre et à l'éternel soleil les atômes qui se sont combinés en moi pour la douleur ou le plaisir. Le puissant Talbot, qui remplissait le monde de ses exploits guerriers, ne sera plus qu'une poignée de poussière. Ainsi finit l'homme ; tout ce que nous emportons du long combat de la vie,

c'est la conviction du néant des choses humaines, et le mépris de tout ce qui nous avait semblé grand et désirable....

SCÈNE VII.

LE ROI, LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, DUCHATEL, DES SOLDATS; LES PRÉCÉDENS.

LE DUC.

Les retranchemens sont forcés...

DUNOIS.

La journée est à nous.

LE ROI, *jetant les yeux sur Talbot.*

Voyez là; qui fait à la lumière du soleil un adieu si douloureux? Son armure n'indique pas un guerrier vulgaire; allez, secourez-le, si l'on peut encore le sauver.

(*Des soldats de la suite du roi s'approchent.*)

FASTOLF.

Arrêtez, éloignez-vous: respectez-le tout mort qu'il est; pendant qu'il vivait, vous trembliez à son approche.

LE DUC.

Que vois-je...? Talbot ici, et couvert de sang?

(*Il s'avance vers lui. Talbot le considère d'un œil glacé, et meurt..*)

FASTOLF.

Eloignez-vous , duc de Bourgogne ; que les derniers regards du héros ne soient point blessés par l'aspect d'un traître.

DUNOIS.

Redoutable Talbot, indomptable guerrier , un espace étroit te suffit donc maintenant ; et ton infatigable ardeur embrassait la gigantesque conquête de la France. A présent, sire, je vous salue comme roi ; la couronne chancelait sur votre tête , tant qu'un souffle de vie animait cette dépouille...

LE ROI, *après avoir contemplé Talbot.*

Ce n'est pas nous, mais un plus puissant que nous qui en a triomphé... Il est couché sur la terre de France, comme un héros sur son bouclier qu'il tient encore embrassé... Emportez-le. (*Des soldats enlèvent le corps.*) Paix à sa poussière ; un honorable monument lui sera élevé au sein de la France, où il a terminé sa carrière de héros ; que ses ossemens y reposent. Jamais glaive ennemi ne fut plus redoutable. Que le lieu même où il a expiré lui serve d'immortelle épitaphe.

FASTOLF, *offrant son épée.*

Sire, je suis votre prisonnier.

LE ROI, *lui remettant son épée.*

Non, la guerre, même chez les sauvages,

rend hommage à la piété d'un ami. Soyez libre, et vous suivrez les funérailles de votre général. A présent, Duchâtel, allez..... mon Agnès est tremblante; arrachez-la à ses craintes, portez-lui l'heureux message que nous vivons et que nous avons vaincu; conduisez-la à Rheims en pompe triomphale.

(*Duchâtel part.*)

SCÈNE VIII.

LAHIRE, LES PRÉCÉDENS.

LE ROI.

LAHIRE, où est Jeanne?

LAHIRE.

Sire, c'est ce que je voulais vous demander; je l'ai laissée combattant à vos côtés.

DUNOIS.

Je la croyais protégée par votre bras, lorsque j'ai volé au secours du roi.

LE DUC.

Au plus fort de la mêlée, j'ai vu, il n'y a que quelques instans, cette guerrière et sa bannière blanche.

DUNOIS.

Malédiction sur nous! Où est-elle? Quel affreux pressentiment! Hâtons-nous, marchons à sa délivrance; je crains que son courage altier

ne l'ait emportée trop loin ; qu'environnée de trop d'ennemis, elle n'ait été réduite à combattre seule et sans secours, et qu'elle n'ait succombé !

LE ROI.

Courez ; volez à son secours.

LAHIRE.

Je vous suis ; venez...

LE DUC.

Nous tous !

(*Tous partent.*)

SCÈNE XI.

Un autre côté du champ de bataille ; dans l'éloignement on voit les clochers de Rheims éclairés par les rayons du soleil.

UN CHEVALIER *couvert d'une armure noire, la visière baissée. JEANNE le poursuit jusque sur le devant de la scène, il s'arrête et l'attend.*

JEANNE.

TROMPEUR..., maintenant je reconnais ta ruse. Par ta fuite simulée tu m'as détournée du champ de bataille, et tu as arraché au trépas une foule d'Anglais. Mais à présent ta mort va me répondre de toi-même.

LE CHEVALIER NOIR.

Pourquoi me poursuis-tu ? pourquoi t'attaches-

tu avec tant d'ardeur à mes pas ? Je ne suis point destiné à succomber sous tes coups.

JEANNE.

Toi dont la nuit lugubre est la couleur, jusqu'au fond de l'âme tu m'es odieux ; un désir invincible me porte à te ravir la lumière du jour. Qui es-tu ? Hausse ta visière. Si dans le combat je n'avais pas vu tomber le valeureux Talbot, je m'écrierais que tu es Talbot.

LE CHEVALIER NOIR.

Eh quoi ! l'esprit prophétique ne te parle donc plus ?

JEANNE.

Sa voix retentit dans le fond de mon cœur ; elle me crie que tu es mon mauvais génie.

LE CHEVALIER NOIR.

Jeanne d'Arc, tu as pénétré jusqu'aux portes de Rheims, et devant toi se sont déployées les ailes de la victoire. Cette gloire te suffit. Ne fatigue pas la fortune qui t'a servié jusqu'ici en esclave ; prends garde que, dans son courroux, elle ne s'affranchisse elle-même. C'est une divinité qui n'est pas fidèle à ses favoris, et qui n'a jamais protégé personne jusqu'à la fin.

JEANNE.

Quoi ! tu m'ordonnes de m'arrêter au milieu de ma course, et d'abandonner mon grand ou-

vrage? Je marche en avant; je veux accomplir ma mission.

LE CHEVALIER NOIR.

Jusqu'à ce moment rien n'a pu te résister; dans chaque combat tu as terrassé tes ennemis; mais, crois-moi, renonce à ta gloire fugitive. Obéis à mes conseils.

JEANNE.

Je ne déposerai point ce fer tant que l'orgueilleuse Angleterre ne sera pas abattue.

LE CHEVALIER NOIR.

Vois ces tours. Reconnais les clochers de Rheims, c'est là le but et le terme de ta carrière. La coupole de la cathédrale s'élève brillante dans les airs. Tu dois y entrer avec une pompe triomphale, couronner ton roi, et terminer ton vœu..... Arrête-toi, retourne à tes foyers; ne t'écarte pas de ce salutaire avis.

JEANNE.

Génie du mensonge, qui es-tu, toi qui penses m'effrayer et changer mes destins? Comment usurpes-tu le droit de m'annoncer de faux oracles? (*Le chevalier noir veut partir; elle lui coupe le chemin.*) Non, tu me répondras, où tu mourras de ma main.

(*Elle cherche à le frapper.*)

LE CHEVALIER NOIR *la touche de la main ; elle reste immobile.*

Donne la mort à ce qui est mortel.

(Il se fait nuit. Des éclairs et des coups de tonnerre. Le chevalier disparaît.)

JEANNE *est interdite , mais bientôt elle se ranime.*

Ce n'est point un être vivant. C'est un fantôme de l'enfer, un des esprits rebelles qui s'est élevé ici du gouffre ténébreux, pour épouvanter mon cœur et mon courage. Qu'ai-je à craindre tant que j'ai le glaive de mon Dieu entre les mains? Non; je poursuivrai la carrière de la gloire... Quand toutes les forces de l'enfer s'opposeraient à ma marche, mon cœur ne s'affaiblira point; il ne cédera point à de vaines terreurs.

SCÈNE X.

JEANNE , LIONNEL.

LIONNEL.

FILLE des enfers, apprête-toi au combat; l'un de nous deux restera mort à cette place. C'est toi qui as donné la mort aux plus braves de mes amis; le grand Talbot a rendu sa fière âme dans mes bras; je vengerai ce héros, ou je partagerai son sort. Apprends quel est celui qui te comblera de gloire, soit qu'il succombe de ta main,

soit qu'il triomphe de toi ; je suis Lionnel, le dernier des chefs de notre armée, et dont le bras est encore indompté. (*Il l'attaque, mais après un court combat Jeanne lui fait sauter le glaive de la main.*) Fortune perfide ! (*Il la serre de près pour lutter avec elle.*)

(*Jeanne saisit par derrière le cimier de son casque et le lui arrache avec violence ; le casque tombe et découvre le visage de Lionnel. Elle lève en même temps son glaive.*)

JEANNE.

Résigne-toi à la mort que tu es venu chercher. La Vierge sacrée va t'immoler par ma main.

(*En ce moment elle le voit en face ; à son aspect elle se sent émue ; elle reste immobile et laisse lentement tomber son épée.*)

LIONNEL.

Pourquoi hésites-tu à me donner le coup mortel ? Arrache-moi le jour, puisque toute gloire m'est ravie. Je suis en ta puissance, et je ne demande pas que tu m'épargnes. (*Elle lui fait signe de s'éloigner.*) Moi fuir ? moi ! te devoir la vie ! non, elle t'appartient, prends-la.

JEANNE.

Je ne veux point savoir que ta vie est en mon pouvoir.

LIONNEL.

Je te hais, ainsi que le don que tu m'offres ;

je ne veux point de grâce. Donne le trépas à ton ennemi; il voulait ta mort.

JEANNE.

Eh bien, donne-la-moi et fuis!

LIONNEL.

Eh, quoi?

JEANNE se cache le visage.

Malheureuse que je suis!

LIONNEL s'approche d'elle.

Tu immoles, dit-on, et sans pitié, tous les Anglais dont tu triomphes dans les combats; pourquoi n'épargnerais-tu que moi seul?

JEANNE, élève son glaive avec vivacité; mais au moment où elle approche de Lionnel, sa main retombe de nouveau.

Vierge sacrée...!

LIONNEL.

Que font tes invocations à la mère de Dieu? Elle ne te connaît point, et il n'y a rien entre le ciel et toi.

JEANNE, dans le mouvement le plus violent.

Qu'ai-je fait? J'ai manqué à mon vœu,

(Elle donne les marques du plus profond désespoir.)

LIONNEL la regarde avec intérêt et s'approche.

Malheureuse fille, je te plains. Tu as montré de la générosité envers moi seul; je sens que ma

haine s'éteint et que je m'attendris en ta faveur.
 Qui es-tu? d'où vient ton génie et ta force?

JEANNE.

Pars... éloigne-toi!

LIONNEL.

Ta jeunesse, ta beauté me touchent; tes yeux ont trouvé le chemin, de mon cœur. Je veux te sauver; dis-moi comment le puis-je? Viens, viens, renonce à ton commerce avec l'enfer; jette loin de toi cette épée.

JEANNE.

Je suis indigne de la porter.

LIONNEL.

Jette-la, te dis-je, viens, et suis-moi.

JEANNE, *en frissonnant.*

Te suivre...!

LIONNEL.

Tu peux encore être sauvée; mais ne tarde pas. Je compatis à ta destinée; je sens naître en moi le plus ardent désir de te soustraire au sort qui te menace.

(*Il saisit son bras.*)

JEANNE.

Lahire et Dunois s'avancent. Ce sont eux; ils me cherchent, ah! s'ils te rencontraient!

LIONNEL.

Je saurais te défendre.

JEANNE.

Je meurs , si tu tombes sous leurs coups.

LIONNEL.

Je te suis donc cher ?

JEANNE.

Sainte reine des cieux !

LIONNEL.

Te reverrai-je ? Me donneras-tu des marques de souvenir ?

JEANNE.

Jamais , jamais...

LIONNEL.

Donne-moi ce glaive pour gage de notre réunion. (*Il lui prend son épée.*)

JEANNE.

Insensé , qu'oses-tu ?

LIONNEL.

Je cède dans ce moment à la force ; mais je te reverrai.

(*Il part.*)

SCÈNE XI.

JEANNE, DUNOIS, LAHIRE.

LAHIRE.

Elle vit , c'est elle.

DUNOIS.

Jeanne, ne craignez rien. Vos amis sont à vos côtés.

LAHIRE.

N'est-ce pas Lionnel qui fuit?

DUNOIS.

Laissez-le fuir. La juste cause triomphe. Rheims ouvre ses portes; tout le peuple, ivre de bonheur, se presse au-devant du roi.

LAHIRE.

Mais qu'a donc la noble vierge? Elle change de couleur..., ses yeux s'éteignent.

(Elle pâlit et tombe.)

DUNOIS.

Dieux! serait-elle blessée? Détachons sa cuirasse. Ah! c'est au bras; la blessure est légère sans doute?

LAHIRE.

Son sang coule...

JEANNE.

Oh! que ne puis-je répandre avec lui mon âme et ma vie!

(Elle s'éloigne appuyée sur Lahire.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon magnifiquement orné. Les colonnes sont enlacées de guirlandes ; derrière la scène on entend des flûtes et des hautbois.

JEANNE, seule.

Les armes reposent, les orages de la guerre sont apaisés ; aux combats sanglans ont succédé les chants et les danses ; les cris d'allégresse retentissent de toutes parts. Les autels et les églises s'ornent de l'éclat des fêtes ; des arcs de triomphe s'élèvent, décorés de verdure, et des guirlandes de roses sont tressées autour des colonnes. Rheims peut à peine contenir la foule qui veut assister à cette solennité populaire. — Le même sentiment remplit tous les cœurs ; une seule pensée les anime tous. Ces mêmes hommes qui, hier étaient divisés par la haine, partagent la félicité publique. Tout homme qui a la gloire d'être Français tressaille avec fierté à ce beau nom. Le

trône a recouvré son antique éclat, et la France rend hommage au fils de ses rois; — Moi seule, à qui l'on doit toute cette félicité, moi, je ne m'en sens point émue; mon cœur est triste et inquiet; il s'écarte de ces fêtes riantes; il se reporte au camp des Anglais. C'est là qu'errent mes regards, et je me dérobe à toutes les joies pour me cacher à moi-même les angoisses de mon âme. — Qui, moi! je conserve en mon sein l'image d'un homme? Ce cœur qu'exaltait la gloire du Très-Haut, palpite devant un amour terrestre! Moi qui ai sauvé ma patrie, moi, chaste guerrière du ciel, j'aime un ennemi de la France; et je ne crains pas de l'avouer en présence du ciel, et je ne meurs pas de honte! (*La musique fait entendre une mélodie délicieuse dont les sons s'affaiblissent.*) Malédiction sur moi...! Cette mélodie plait à mon oreille. Il me semble entendre sa voix, et comme par magie son image m'apparaît... — Que ne revient-il, l'orage de la guerre... et dans toute sa fureur? il endurcirait mon cœur. Le choc des lances brisées, leurs combats et leurs fureurs me rendraient mon courage premier. — Voix douces, sons harmonieux, vous vous emparez de mon cœur; et tout ce qui reste en moi de force s'éteint par degrés et s'évanouit en larmes que fait couler l'amour. (*Avec plus de vivacité, après une courte réflexion.*) — Devais-je lui donner la mort? et le pouvais-je, après que mon re-

gard a descendu sur lui...? Le tuer...! J'eusse tourné plutôt le fer meurtrier contre mon propre sein. Suis-je coupable pour n'avoir pas été barbare? la pitié est-elle donc un crime....? La pitié...? en ai-je écouté la voix quand mon glaive frappait tant d'autres guerriers? Pourquoi fut-elle muette, lorsque ce jeune homme de Galles me demandait la vie...? Cœur plein de détours, tu mens à l'éternelle lumière...! Non, ce n'est point la voix plaintive de la pitié qui m'a attendri. — Pourquoi ai-je vu ce guerrier...? Pourquoi mes yeux ont-ils regardé son visage si noble? Malheureuse... c'est alors que j'ai été criminelle. Ah! Dieu voulait de moi une obéissance aveugle; je devais lui obéir aveuglément..., aussitôt que j'ai voulu voir, la main de Dieu s'est retirée de moi, et les pièges de l'enfer ont égaré ma raison. (*Les flûtes reprennent la mélodie.*) — Humble houlette.... aurais-je dû t'échanger contre le fer homicide...? Arbre sacré, pourquoi ai-je entendu les murmures de tes rameaux agités? Sublime reine des cieux, me voyant telle que je suis, pourquoi m'es-tu apparue...? Reprends, reprends la couronne dont je suis indigne. — Hélas! j'ai vu encore hier le ciel ouvert et les anges qui m'appelaient à eux, et cependant mes vœux, abandonnant le ciel, sont retombés sur la terre.... Ah! pourquoi le ciel m'a-t-il confié cette redoutable mission? et pourquoi n'a-t-il pas endurci ce cœur que le

ciel a créé sensible.....? — O mon Dieu, pour annoncer ta puissance, ton choix aurait dû tomber sur des esprits purs et libres de péchés, hôtes sans tache de la demeure éternelle.... il fallait envoyer un ange étranger aux passions et qui ne répandit point, comme les faibles mortels, des larmes de tendresse ; mais tu me devais pas choisir une fille trop tendre, un cœur plein de faiblesse. — Que m'importaient les rixes sanglantes des rois et le sort des combats? Innocente et paisible, je menais paître mes agneaux sur la cime de la montagne... C'est toi qui m'as dit : Entre dans la vie des camps, dans les riches salons qu'habitent les princes.... Si je suis tombée dans le crime, hélas ! la faute n'en est point à moi.

SCÈNE II.

AGNÈS, JEANNE.

AGNÈS, *aperçoit Jeanne avec une vive émotion ; elle marche rapidement vers elle, et se jette dans ses bras, et tout à coup elle met un genou à terre.*

Oui, oui, ma place est à tes genoux.

● JEANNE *veut la relever.*

Relevez - vous.... Vous vous oubliez vous-même, en oubliant qui je suis.

AGNÈS.

Ne me retiens pas.... C'est l'excès de ma joie qui m'amène à tes pieds. Je veux soulager mon cœur et m'épancher devant Dieu; et en toi j'adore celui que nous ne pouvons voir. N'es-tu pas la guerrière céleste qui as conduit mon roi à Rheims, et qui orne son front du diadème? Tout ce que je n'aurais pas osé imaginer en songe, s'est accompli; la cérémonie du sacre s'appête; le roi a revêtu les ornemens solennels; les pairs sont rassemblés, les plus puissans seigneurs portent avec respect les emblèmes de la royauté; le peuple en foule se précipite vers l'antique cathédrale; les airs sont ébranlés du bruit des cloches, et des cris joyeux d'une multitude immense... Mon cœur suffit à peine à tant de bonheur.... (*Jeanne la relève doucement; Agnès s'arrête et l'examine.*) Mais quoi...? ton œil est toujours froid et sévère; tu nous donnes le bonheur, et tu n'y prends aucune part. Ton cœur reste glacé...; il ne s'émeut pas devant l'allégresse publique... tu as vu la magnificence des cieux, et la félicité d'ici bas ne te touche plus, (*Jeanne saisit la main d'Agnès, avec transport; mais au même instant elle la retire.*) Oh! puisses-tu être femme et sentir comme nous! Les combats ont cessé; dépose cette cuirasse, reviens à notre sexe. Mon cœur aimant et craintif redoute l'éclat de ta gloire, tant que tu ressembleras à l'austère Pallas.

JEANNE.

Que demandez-vous de moi ?

AGNÈS.

Quitte ces armes.... l'amour craint de s'approcher de ce sein couvert d'acier. Sois femme, et tu retrouveras ton cœur.

JEANNE.

Quoi ? me désarmer à présent.. ! Non, je présenterai plutôt dans les combats mon sein découvert aux coups de la mort ; mais non point ici.... Ah ! puisse un triple airain me défendre à la fois de vos fêtes et de moi-même !

AGNÈS.

Du moins t'aime ; ce cœur, qui jusqu'ici n'avait été ouvert qu'à la gloire et à la valeur, brûle pour toi d'un sentiment sacré. Oh ! qu'il est doux de se voir aimer par un héros et plus doux encore de récompenser son amour ! (*Jeanne se retourne avec effroi.*) Tu le hais... ? non, non ; seulement tu ne l'aimes point.... Comment ? le haïrais-tu... ? On ne hait que celui qui nous arrache à ce que nous aimons, et toi tu ne connais point l'amour ; ton cœur est calme..., non, tu ne sais point aimer.

JEANNE.

Ah ! plaignez-moi... Déplorez mon sort...

AGNÈS.

Tu n'es pas heureuse... ? Tu as rempli tes pro-

messes ; la France est libre ; tu as conduit le roi de triomphe en triomphe jusques dans la ville du sacre ; un peuple ivre de joie te rend hommage et chante tes exploits. La reconnaissance proclame ton nom et ta gloire. C'est toi qui es la déesse de cette fête ; le roi lui-même sous sa couronne ne brille pas d'un éclat aussi glorieux que le tien.

JEANNE.

Que ne puis-je me cacher dans l'ancre le plus obscur de la terre... !

AGNÈS.

Que veux-tu dire ? Quel sentiment étrange.. ! Oh ! qui a plus de titres que toi pour lever les yeux en ce grand jour ? Et tu les abaisserais vers la terre ! Laisse , laisse-moi rougir , moi , qui près de toi suis une femme si faible , une femme si éloignée de ta force et de ton héroïsme. T'avouerais-je toute ma faiblesse.. ? Ce n'est point la délivrance de ma patrie , ni l'éclat renouvelé du trône , ni l'allégresse du peuple , ni les joies de la victoire qui occupent le plus mon faible cœur ; une seule pensée le remplit tout entier ; aucune autre ne peut y trouver place ; celui que l'on bénit , celui que le peuple environne de son allégresse , celui pour lequel on a jonché les routes de fleurs , il est à moi ; c'est mon bien-aimé...

JEANNE.

Oui , vous êtes heureuse ; savourez tout votre

bonheur, vous aimez l'homme que tout aime ici ; cet amour, vous pouvez le proclamer aux yeux de l'univers, et vous n'avez point à redouter les reproches des hommes. Cette fête de la France est celle de votre tendresse ; ce même peuple dont les flots se répandent dans cette ville, partage votre amour et le divinise. Ce peuple vous bénit aussi ; c'est pour vous qu'il tresse des guirlandes ; votre cœur est en harmonie avec tous les cœurs, vous aimez celui qui, comme le soleil, apporte en ces lieux le bonheur... et tout autour de vous semble rempli de votre amour.

AGNÈS, *l'embrassant avec abandon.*

Oh, combien tu me charmes ! oui, nos cœurs peuvent s'entendre. Je t'ai méconnue ; tu connais l'amour. Ce que je sens, tu l'exprimes avec énergie ; mon cœur auprès de toi n'est plus ni craintif ni timide ; il osera désormais s'épancher dans le tien.

JEANNE *s'arrache vivement de ses bras.*

Arrêtez ; repoussez-moi loin de vous ; je crains de vous souiller. Allez, soyez heureuse et laissez-moi cacher dans la plus profonde nuit, ma honte, mes douleurs et mon désespoir.

AGNÈS.

Tu m'effrayes.... je ne te comprends plus... mais je ne t'ai jamais comprise, et ton existence mystérieuse a toujours été impénétrable. Qui

pourrait concevoir ce qui alarme maintenant ton chaste cœur et la délicatesse de ton âme pure ?

JEANNE.

C'est vous qui avez l'âme pure et qui pouvez vous dire sainte.... Si ce cœur se dévoilait devant vous , vous banniriez de votre présence une femme qui a trahi son pays et l'honneur.

SCÈNE III. *

JEANNE , AGNÈS , DUCHATEL , DUNOIS , LAHIRE. Il porte la bannière de Jeanne.

DUNOIS.

Nous vous cherchons , Jeanne ; le roi nous envoie , tout est prêt ; il demande que vous portiez devant lui votre bannière sacrée ; vous marcherez au milieu des princes du royaume , et vous serez la première après lui ; il veut que tout le monde reconnaisse qu'il attribue à vous seule la gloire inespérée de ce grand jour.

LAHIRE.

Voici votre bannière... ; prenez-la , généreuse fille. Les princes vous attendent et le peuple vous appelle.

JEANNE.

Moi , marcher près du roi... ! Moi , porter cette bannière... !

DUNOIS.

A quel autre appartient cet honneur ? Quelle autre main assez pure pourrait porter le signe de la victoire ? Vous l'arboriez au milieu des combats ; portez-le maintenant en trophée sur le chemin de l'allégresse publique.

(*Lahire lui présente la bannière.*)

JEANNE.

Loin de moi cet étendard !

LAHIRE.

Eh quoi, cette bannière vous épouvante ! regardez. (*Il déploie la bannière.*) C'est bien la même qui nous a guidés dans les combats. La reine des cieux est peinte, planant sur le globe de la terre..., ainsi qu'elle-même vous l'avait ordonné.

JEANNE, *jetant un regard de terreur.*

C'est elle-même ; oui, c'est ainsi qu'elle m'est apparue. Voyez comme elle me regarde, et quel courroux est sur son front et dans ses yeux.

AGNÈS.

Elle est dans le délire... ! Recueillez-vous ; ce n'est point la vierge céleste que vous voyez, c'est son image tracée par la main des mortels ; elle habite au milieu des cœurs angéliques...

JEANNE.

Redoutable vierge..., viens-tu pour punir ta créature ? Venge-toi, punis-moi ; prends tes

foudres ; frappe ma tête criminelle... J'ai violé mon serment ; j'ai profané , j'ai outragé ton auguste nom.

DUNOIS.

Infortunés que nous sommes , que nous présagent ces funestes paroles ?

LAHIRE , à Duchâtel , avec étonnement.

Concevez-vous ce délire étrange ?

DUCHATTEL.

Je vois... , oui , je comprends... Ah ! je l'ai craint depuis long-temps !

DUNOIS.

Comment... ? Que dites-vous ?

DUCHATTEL.

Ce que je pense , je n'ose le dire... Plût à Dieu que le temps eût été plus rapide , et que le roi fût déjà couronné !

LAHIRE.

Comment la terreur de cette bannière s'est-elle reportée sur vous-même ? L'Anglais tremble devant ce signe redoutable ; il est terrible aux ennemis de la France ; mais il doit être propice à tout citoyen fidèle.

JEANNE.

Oui , tu le dis... , il est propice aux Français fidèles... ; mais contre ceux qui ne le sont pas , c'est le signe du désespoir.

(On entend la marche du sacre..)

DUNOIS.

Prenez votre bannière. Prenez-la ; la marche solennel commence, il n'y a pas un moment à perdre.

SCÈNE IV.

Une grande place devant la cathédrale ; les spectateurs remplissent le fond de la salle.

BERTRAND, CLAUDE-MARIE, et ETIENNE sortent de la foule et s'avancent. On entend dans le lointain la marche du sacre.

BERTRAND.

ECOUTEZ la musique... ; ce sont eux ; ils s'approchent déjà... Où nous placerons - nous pour bien les voir ? Monterons - nous sur la plateforme ? ou percerons-nous la foule pour ne rien perdre du brillant cortège ?

ÉTIENNE.

Nous ne pouvons passer. Toutes les rues sont remplies de monde, de chevaux, d'équipages. Rangons - nous ici près de ces maisons ; nous pourrons voir plus commodément le cortège, lorsqu'il défilera près d'ici.

CLAUDE-MARIE.

Ne dirait-on pas que la moitié de la France s'est rassemblée dans ces murs ? La curiosité

est si forte qu'elle nous a entraînés ici du pays lointain de la Lorraine.

BERTRAND.

Eh ! qui aurait pu rester paisiblement dans ses foyers, quand de si grands événemens arrivent dans la patrie ? Il en a assez coûté de travaux et de sang avant que la couronne ait brillé de nouveau sur la tête de notre roi. Notre seigneur, notre vrai monarque, à qui nous rendons le diadème, doit-il avoir un cortège moins pompeux que celui du roi des Anglais que les Parisiens ont couronné à Saint-Denis ? Non, ce ne serait point un homme de bien, celui qui s'absenterait de cette fête, et qui ne crierait pas avec nous : Vive le roi !

SCÈNE V.

MARGUERITE, LOUISE, LES PRÉCÉDENS.

LOUISE.

Nous allons voir notre sœur ; Marguerite, le cœur me bat.

MARGUERITE.

Oui, nous la verrons dans ses honneurs, dans toute sa magnificence, et nous dirons : C'est Jeanne, c'est notre sœur.

LOUISE.

Ah ! je ne puis le croire jusqu'à ce que je l'aie vue là de mes yeux, que cette guerrière, qu'on

nomme la Pucelle d'Orléans, soit notre sœur Jeanne que nous avons perdue.

(*Le cortège s'approche.*)

MARGUERITE.

Tu doutes encore ! eh bien ! tu la verras de tes yeux...

BERTRAND.

Attention ! ils viennent.

SCÈNE VI.

Les joieters de flûte et de hautbois ouvrent la marche. Après eux viennent des enfans vêtus de blanc, tenant des branches dans leurs mains, suivis de deux hérauts. Une troupe de hallebardiers, des magistrats en robes. Deux maréchaux avec leur bâton. Le duc de Bourgogne porte l'épée, Dunois le sceptre, d'autres seigneurs portent le globe impérial, la couronne, la main de justice, des offrandes. Après eux des chevaliers en costume de leur ordre ; des enfans de chœur, l'encensoir à la main. Deux évêques portent la Sainte Ampoule. L'archevêque tient une croix. Ensuite Jeanne avec sa bannière ; elle marche, la tête baissée, à pas incertains et chancelans. Ses sœurs, en la voyant passer, manifestent leur étonnement et leur joie. Immédiatement après Jeanne marche le roi sous un dais porté par

quatre barons ; des courtisans suivent , et les soldats terminent la marche. Lorsque le cortège est entré dans l'église , la musique cesse.

SCÈNE VII.

LOUISE , MARGUERITE , CLAUDE-MARIE ,
BERTRAND.

MARGUERITE.

Eh bien ! as-tu vu notre sœur ?

CLAUDE-MARIE.

Celle qui portait une cuirasse d'or , qui précédait le roi avec sa bannière ?

MARGUERITE.

Oui , c'était elle ; c'était bien Jeanne , notre sœur.

LOUISE.

Elle ne nous a pas reconnues ; son cœur n'a point deviné la présence de ses sœurs. Elle regardait la terre ; son visage était pâle ; elle paraissait accablée du fardeau de son étendard. Je ne sais... mais je n'ai pu me réjouir en la voyant...

MARGUERITE.

Ah ! nous avons donc vu notre sœur dans toute sa gloire. Qui de nous eût cru , même en songe , qui aurait deviné , lorsqu'elle menait

paître ses brebis sur nos montagnes, qu'un jour nous la verrions dans une telle magnificence?

LOUISE.

Le rêve de notre père est accompli ; nous nous sommes inclinées à Rheims devant notre sœur. Voici l'église qu'il a vue en songe ; le rêve est accompli... Mais notre père eut aussi une vision funeste... Hélas ! je suis affligée de la voir au milieu de ces grandeurs.

BERTRAND.

Pourquoi nous arrêter ici ? Entrons dans l'église pour voir l'auguste cérémonie.

MARGUERITE.

Oui, venez... ; peut-être la verrons-nous de plus près.

LOUISE.

Nous l'avons vue, hâtons-nous de retourner à notre hameau.

MARGUERITE.

Que dis-tu ? Avant que nous l'ayons saluée..., avant que nous lui ayons parlé ?

LOUISE.

Elle ne nous appartient plus ; son rang est parmi les princes et les seigneurs... Qui sommes-nous, nous qui sommes assez vains et glorieux pour chercher à l'approcher au milieu de son triomphe ? Elle nous était déjà étrangère, lorsqu'elle viait parmi nous.

MARGUERITE.

Rougirait-elle de nous ? nous mépriserait-elle ?

BERTRAND.

Le roi lui-même ne rougit pas de nous ; il traite avec affabilité le pauvre peuple. Quelle que soit sa gloire , le roi est plus grand qu'elle.

Les trompettes et les timbales se font entendre de l'église.)

CLAUDE-MARIE.

Allons à l'église. *(Ils se retirent vers le fond du théâtre, et se perdent parmi le peuple.)*

SCÈNE VIII.

THIBAUT , vêtu en noir ; RAIMOND le suit et cherche à le retenir.

RAIMOND.

SORTEZ, mon père ; éloignez-vous de la foule. Vous ne voyez ici que des hommes contents ; votre chagrin troublerait la fête. Venez ; fuyons hors de la ville et précipitons nos pas.

THIBAUT.

As-tu vu ma malheureuse enfant ? L'as-tu bien regardée ?

RAIMOND.

Oh ! je vous en prie , retirons-nous.

THIBAUT.

As-tu bien observé comme ses pas chancelaient, combien son visage était pâle et troublé? La malheureuse ne s'aveugle pas sur son destin; voici le moment de sauver ma fille; je veux en profiter. (*Il veut entrer.*)

RAIMOND.

Restez. Quel est votre dessein?

THIBAUT.

Je veux la surprendre...; je veux la précipiter du haut de cette grandeur frivole. Je veux de tout mon pouvoir la ramener malgré elle à son Dieu, auquel elle a renoncé.

RAIMOND.

Hélas! pensez-y bien; ne perdez point votre enfant.

THIBAUT.

Pourvu que son âme vive, peu m'importe que son corps meure! (*Jeanne se précipite hors de l'église sans bannière. Le peuple l'environne, l'adore; baise ses vêtemens. Elle est retenue par la foule dans le fond du théâtre.*) Elle vient, c'est elle! Elle est pâle; elle s'éloigne de l'église; l'angoisse de sa conscience la chasse du sanctuaire. Voilà le terrible jugement de Dieu qui déjà s'annonce à elle.

RAIMOND.

Adieu! n'exigez pas que je vous accompagne

plus long-temps. Je suis venu plein du plus doux espoir, et je m'en retourne accablé de douleur. J'ai revu votre fille, et je sens que je la perds de nouveau. (*Il sort, Thibaut s'éloigne aussi du côté opposé.*)

SCÈNE IX.

JEANNE, PEUPLE. Bientôt après les SOEURS de Jeanne.

JEANNE *se dégage de la foule et vient sur le devant de la scène.*

Je ne pouvais rester ; il me semblait que des fantômes me poursuivaient. Les sons de l'orgue retentissaient comme des coups de foudre à mon oreille troublée ; je craignais que le dôme ne s'écroulât sur moi ; il m'a fallu chercher l'immense voûte du ciel. J'ai laissé ma bannière dans le sanctuaire ; jamais, jamais cette main n'y touchera désormais. Mais comment ? je croyais avoir aperçu mes sœurs chéries, Marguerite et Louise ; semblables à un songe, elles ont passé devant mes yeux. Ce n'était donc qu'une trompeuse illusion. Elles sont loin de moi... ; je ne reverrai plus, ni elles, ni la paix, ni le calme de mon enfance, ni la joie de mes jours d'innocence...

MARGUERITE *s'avance.*

Oui, c'est elle, c'est Jeanne.

LOUISE court à sa rencontre.

O ma sœur !

JEANNE.

Ce n'était donc point un rêve. C'est vous ; je vous embrasse , ma Louise , ma chère Marguerite. Parmi tant d'étrangers , dans ce désert si populeux , je presse le sein chéri de mes sœurs.

MARGUERITE.

Elle nous reconnaît ; elle est notre bonne sœur !

JEANNE.

Et c'est votre tendresse qui vous a conduites vers moi , si loin du foyer paternel ? Et vous n'en voulez point à cette sœur qui , sans prendre congé de vous , vous a si brusquement quittées ?

LOUISE.

La volonté mystérieuse du ciel t'a fait partir.

MARGUERITE.

Ta renommée qui se propageait partout , ton nom qui se trouve dans toutes les bouches , sont arrivés jusqu'au sein de notre paisible hameau et nous ont appelés à ces solennités ; nous avons voulu prendre part à ta gloire , et nous ne sommes pas seules à nous en réjouir.

JEANNE , avec vivacité.

Mon père est avec vous ? Où est-il ? pourquoi se dérobe-t-il à ma vue ?

MARGUERITE.

Notre père n'est point avec nous.

JEANNE.

Il n'y est point? il ne veut pas voir son enfant?
 Vous ne m'apportez point sa bénédiction?

LOUISE.

Il ne sait pas que nous sommes ici.

JEANNE.

Il ne le sait point? Pourquoi paraissez-vous
 troublées? Vous vous taisez, et vous baissez les
 yeux: dites: où est mon père?

MARGUERITE.

Depuis que tu t'es absentée...

LOUISE, *lui faisant un signe.*

Marguerite!

MARGUERITE.

Mon père est tombé dans le deuil et la mélancolie.

JEANNE.

Dans le deuil et la mélancolie?

LOUISE.

Rassure-toi. Tu sais combien son cœur paternel est ouvert aux sinistres pressentimens; il reviendra à lui; il se calmera, lorsque nous lui dirons que tu es heureuse.

MARGUERITE.

Tu es heureuse, n'est-ce pas...? Je n'en doute

pas ; il faut que tu le sois , étant si grande et si honorée.

JEANNE.

Oui , je le suis , puisque je vous revois , puisque j'entends le son de votre voix chérie , puisque tout rappelle la contrée paternelle..... Lorsque je conduisais mon troupeau sur la montagne , c'est alors que j'étais heureuse comme dans le paradis. Hélas ! je ne puis le retrouver , ce temps ; il est perdu , il a disparu pour toujours ! (*Elle cache son visage dans le sein de Louise. Claude-Marie , Etienne et Bertrand se montrent et s'arrête avec timidité dans l'éloignement.*)

MARGUERITE.

Venez , Etienne , Claude-Marie , Bertrand. Approchez ; Jeanne n'est point fière ; elle est aussi douce , elle nous parle aussi amicalement que par le passé lorsqu'elle vivait avec nous au hameau.

(*Etienne , Claude-Marie et Bertrand approchent de Jeanne et veulent toucher sa main. Jeanne les regarde d'un œil immobile et tombe dans une profonde rêverie.*)

JEANNE.

Où étais-je ? dites-le moi ! Tout ceci n'est-il qu'un long songe ? Suis-je bien éveillé ? Suis-je en effet partie de Domremi ? Oh ! sans doute je m'étais endormie sous l'arbre magique ; je me réveille , et je vois rassemblés autour de moi

des êtres réels, vous tous que je connais. J'ai vu dans mon rêve des rois, des combats, des exploits de guerre. Tous ces objets n'étaient que des ombres fugitives que mon imagination trop vive a saisies pendant que je dormais sous cet arbre. Comment seriez-vous venus à Rheims? comment moi-même y serais-je venue? Non, non, jamais, jamais je n'ai quitté Domremi, dites-le-moi, dites-le-moi franchement, et rendez le calme à mon âme.

LOUISE.

Nous sommes à Rheims; non, tu n'as pas rêvé ces merveilleux exploits; tu les as tous accomplis. Reconnais-toi, regarde autour de toi; touche ton armure brillante d'or.

(Jeanne porte la main sur son cœur. Elle semble revenir à elle et frémit.)

BERTRAND.

C'est de ma main que vous reçûtes ce casque.

CLAUDE-MARIE.

Je conçois que votre sort vous paraisse un songe; ce que vous avez fait, tous vos exploits ont surpassé les visions d'un songe.

JEANNE, avec vivacité.

Suivez mes pas, hâtons-nous, fuyons... Oui, je vais avec vous; je retourne au hameau pour me jeter sur le sein de notre père.

LOUISE.

Oui , viens , viens avec nous.

JEANNE.

Tout ce peuple m'exalte au-dessus de mon mérite. Vous , qui m'avez vu enfant , timide , faible , vous m'aimez , mais vous ne m'adorez pas.

MARGUERITE.

Et tu pourrais le quitter , cet éclat qui t'environne ?

JEANNE.

Loin de moi cette parure éclatante , mais odieuse , qui sépare votre cœur du mien ! Je redeviendrai bergère , je vous servirai comme une bonne et docile servante ; j'expierai par la pénitence la plus austère le péché que j'ai commis en m'élevant au-dessus de vous.

(*Les trompettes sonnent.*)

SCÈNE X.

LE ROI sort de l'église , revêtu des ornemens royaux. AGNÈS , L'ARCHEVÊQUE , LE DUC , DUNOIS , LAHIRE , DUCHATEL ; courtisans , peuple.

LE PEUPLE , *répète plusieurs fois , lorsque le roi paraît :*

VIVE le roi ! vive notre roi Charles VII !

(*Les trompettes se taisent ; le roi fait un signe ,*

et les hérauts, le bâton levé, commandent le silence.)

LE ROI.

O mon bon peuple , je vous remercie de votre affection. Cette couronne , que Dieu a placée sur ma tête , qui a été gagnée et conquise par l'épée , et que le sang des généreux défenseurs de la patrie a arrosée , sera en ce jour ombragée des rameaux du paisible olivier. Grâces soient rendues à tous ceux qui ont combattu pour moi ! Pardon à tous ceux qui m'ont résisté ! Dieu nous ayant fait grâce , le premier acte de la royauté doit être de faire grâce.

LE PEUPLE.

Vive le roi ! vive notre bon Charles !

LE ROI.

De Dieu seul , notre maître suprême , les rois de France reçoivent leur couronne ; mais je l'ai reçue de sa main d'une manière plus visible. (*S'adressant à Jeane.*) Voici la messagère du Très-Haut ; c'est elle qui vous rend votre roi , et qui brise le joug de la tyrannie étrangère. Que dorénavant son nom soit vénéré à l'égal de celui de saint Denis , protecteur de ce royaume , et qu'un autel s'élève à sa gloire !

LE PEUPLE.

Salut , salut à la Pucelle , qui nous a sauvés !
(*Les trompettes sonnent.*)

LE ROI, à *Jeanne*.

Si, comme nous, tu dois le jour à des mortels, dis-nous le don que je puis te faire? Mais si ta patrie est là-haut, si tu voiles les rayons d'une céleste nature sous la forme d'une jeune vierge, rejette loin de toi cette enveloppe qui trompe nos yeux; apparais dans ta substance pure et lumineuse, telle que tu es dans les cieux; nous t'adorerons, nous nous jetterons à tes genoux.

(*Silence universel, tous les regards sont tournés vers Jeanne.*)

JEANNE, tout à coup en jetant un cri.

Dieu! mon père!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, THIBAUT, sort de la foule et se place devant Jeanne.

PLUSIEURS VOIX.

Son père...!

THIBAUT.

Oui, et son père désolé... , père de cette infortunée, qui se présente ici, par l'ordre du Très-Haut, pour accuser... sa propre fille.

LE DUC.

Qu'est-ce?

DUCHATEL.

J'ai le pressentiment d'un événement terrible.

THIBAUT, *s'adressant au roi.*

Tu te crois sauvé par le secours du Très-Haut ? Prince égaré, peuple plein d'aveuglemens... vous avez été sauvés par les artifices du démon !

(Tous reculent avec horreur.)

DUNOIS.

Cet homme est en démente...

THIBAUT.

Non, je ne suis point en démente ; mais toi, mais le roi, et aussi ce vénérable archevêque... tous ceux enfin qui croient que le seigneur des cieux s'annonce par l'organe d'une chétive servante..... Voyez si, aux yeux de son père, elle osera poursuivre l'impudent mensonge dont elle a abusé le peuple et son roi.... Réponds-moi, au nom de la sainte Trinité : appartiens-tu aux esprits purs et sans tache ?

(Silence universel, tous les assistans ont les yeux tournés vers Jeanne ; elle reste immobile..)

AGNÈS.

Dieu... ! elle se tait... ?

THIBAUT.

Il faut bien qu'elle se taise devant ce nom redoutable, qui répand le silence de la crainte jusque dans les gouffres de l'enfer... Elle ! une sainte ! une envoyée de Dieu... ! Non, c'est dans un endroit frappé de malédiction, sous l'aigle

des maléfices, où depuis un temps immémorial les esprits impurs font leur apparition, que son crime a été conçu ; c'est là qu'elle a vendu à l'ennemi du genre humain son salut éternel ; contre une gloire mondaine et de courte durée... Faites découvrir son bras, et vous y verrez la marque dont le prince de l'enfer scelle ceux qui se vendent à lui.

LE DUC.

O quelle horreur... ! Cependant il faut croire un père qui vient porter témoignage contre sa propre fille.

DUNOIS.

Non, non, on ne saurait ajouter foi à un frénétique, qui dans la personne de son propre enfant se couvre lui-même d'infamie.

AGNÈS, à *Jeanne*.

O ! parle... , romps ce silence terrible. Nous te croirons ; notre foi reposera sur ta parole ; un mot de ta bouche, un seul mot nous suffira. Mais parle, anéantis cette horrible accusation : déclare que tu es innocente, et nous te jurons innocente.

(*Jeanne reste immobile, Agnès s'éloigne d'elle frappée de terreur.*)

LAHIRE.

Elle est dans l'effroi... ; l'horreur et l'étonnement lui ôtent la parole. Devant une pareille

accusation , il faut bien que l'innocence tremble elle-même. (*Il s'approche d'elle.*) Recueillez-vous , Jeanne , revenez à vous. Le cœur innocent a un langage victorieux , un regard qui foudroie la calomnie. Levez-vous dans un magnanime courroux ; regardez-nous ; confondez , punissez l'odieux soupçon qui vient d'outrager votre héroïque vertu.

(*Jeanne reste immobile ; Lahire recule effrayé ; le mouvement des spectateurs augmente.*)

DUKOIS.

Peuple , pourquoi montrer cet effroi ? Prince , pourquoi hésitez-vous ? Jeanne est innocente , je m'en rends ici le garant ; oui , j'y engage mon honneur. Voici mon gant ; je défie en champ clos celui qui l'osera nommer coupable.

(*On entend un violent coup de tonnerre ; tous sont saisis de frayeur.*)

THIBAUT.

O ! réponds... je t'en conjure.... Par le Dieu qui là - haut agite sa foudre , dis que tu es innocente , que tu ne t'es point vendue au démon ; témoigne que je suis un imposteur.

(*Un second coup de tonnerre plus fort que le premier se fait entendre ; le peuple fuit de tous côtés.*)

LE DUC.

Que Dieu nous protège... ! Quels signes effrayans il nous envoie !

DUCHATÉL, au roi.

Venez , venez , mon roi ; fuyez de ce lieu.

L'ARCHEVÊQUE , à Jeanne.

Je t'interroge au nom de Dieu : est-ce par le sentiment de l'innocence , ou par celui du crime que tu te tais... ? Si la voix du tonnerre se déclare et parle en ta faveur , touche cette croix , témoigne par quelque signe que tu n'es pas coupable.

(*Jeanne reste immobile. Un autre coup de tonnerre plus violent. Le roi, Agnès, l'archevêque, Lahire, le duc, Duchâtel s'éloignent.*)

SCÈNE XII.

DUNOIS, JEANNE.

DUNOIS.

Tu es mon épouse ; j'ai cru à ton premier regard ; j'ai soutenu ton innocence , et je la soutiens encore ; j'ai plus de confiance en toi que dans tous ces signes menaçans , que dans ce tonnerre qui gronde dans les nues.... Tu te tais ; ta noble indignation s'enveloppe de sa divine vertu ; tu te refuses à confondre un soupçon outrageant... Eh bien ! méprise-le , garde un dédaigneux silence.. ; mais confie-toi à moi , qui n'ai

jamais douté de ta pure vertu. Ne dis aucune parole, mais touche seulement cette main ; reçois-la ; il me suffit ; je ne veux pas d'autre gage que tu confies à mon bras toi et ta juste cause.

(*Il lui tend la main, Jeanne se retourne avec un mouvement convulsif. Dunois reste immobile de surprise.*)

SCÈNE XIII.

JEANNE, DUCHATEL, DUNOIS , puis
RAYMOND.

DUCHATTEL.

JEANNE-D'ARC , le roi permet et veut que , sans qu'il vous soit fait aucune offense , vous quittiez la ville. Les portes vous sont ouvertes ; ne craignez aucun outrage. La parole du roi vous protège. Suivez-moi , comte de Dunois ; l'honneur ne veut pas que vous restiez ici plus long-temps. Dieu ! quel effroyable dénoûment !

(*Dunois sort de son étonnement ; il jette encore un regard sur Jeanne et part avec Duchâtel. Jeanne reste quelques instans seule ; enfin Raymond paraît dans l'éloignement , et la contemple douloureusement ; puis il s'approche , et prend sa main.*)

RAYMOND.

Saisissez ce moment ; le peuple est rentré dans

ses foyers ; les rues sont désertes. Donnez - moi la main , je vous conduirai.

(Jeanne le regarde ; ce coup d'œil est le premier signe de sentiment qu'elle ait donné ; elle lève les yeux au ciel ; ensuite elle saisit avec une sorte d'abandon la main de Raymond et part.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une forêt sauvage, et dans l'éloignement des cabanes de charbonniers ; le temps est obscur ; les éclairs brillent ; on entend de violens coups de tonnerre, et par intervalle le bruit de l'artillerie.

UN CHARBONNIER ET SA FEMME.

LE CHARBONNIER.

VOILA un furieux orage ; quelle tempête affreuse ! Le ciel se fond en ruisseaux enflammés, et en plein midi on pourrait compter les étoiles. Le vent souffle comme si l'enfer était déchainé ; les antiques chênes se heurtent avec fracas et inclinent leurs cimes gémissantes. Hélas ! ce grand combat du ciel contre la terre, qui intimide les animaux les plus féroces et les repousse dans leurs repaires, ne saurait suspendre les fureurs humaines. Au milieu des vents et des orages

310 LA PUCELLE D'ORLÉANS.

nous entendons le bruit du canon. Les deux armées sont si près l'une de l'autre qu'il n'y a plus que la forêt qui les sépare ; à tout moment on peut s'attendre à un choc sanglant et terrible.

LA FEMME.

Que Dieu nous assiste... ! mais les ennemis n'étaient donc pas tout-à-fait anéantis ou dispersés ? Comment se fait-il qu'ils nous tourmentent de nouveau ?

LE CHARBONNIER.

C'est qu'ils ne craignent plus le roi. Depuis que la Pucelle a été reconnue sorcière à Rhéims, depuis que le démon n'agit plus en notre faveur, tout marche à reculons.

LA FEMME.

Chut ! qui s'approche ?

(*Raymond et Jeanne arrivent.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, RAYMOND, JEANNE.

RAYMOND.

Je vois des cabanes... ; venez... , nous y trouverons un abri contre cet affreux orage ; vous ne résisteriez pas long-temps ; depuis trois jours, hélas ! vous êtes errante ; vous fuyez le regard des hommes, et vous n'avez pris pour

toute nourriture que des racines sauvages. (*Le vent s'affaiblit ; le temps devient calme et serain.*) Ce sont de bons charbonniers ; ils compatiront à notre détresse ; entrons.

LE CHARBONNIER.

Vous semblez avoir bon besoin de repos. Venez , tout ce que notre humble toit pourra vous offrir est à vous.

LA FEMME.

Cette jeune fille , pourquoi est-elle couverte d'une armure ? Il n'est que trop vrai , c'est un temps bien déplorable que le nôtre. Les femmes elles-mêmes endossent la cuirasse. La reine-mère , madame Isabelle , se montre , dit-on , en guerrière dans le camp ennemi ; et c'est une jeune fille , une pauvre bergère , qui a combattu pour le roi , notre seigneur.

LE CHARBONNIER.

De quoi jasez-vous... ? Rentrez dans la chaumière , et apportez à cette jeune fille de quoi se remettre de sa fatigue.

(*La femme entre dans la chaumière.*)

RAYMOND, à Jeanne.

Vous voyez que tous les hommes ne sont pas méchants , et que des cœurs compatissans se rencontrent jusqu'au fond des déserts. Consolerez-vous , l'orage a épuisé ses fureurs ; l'éclat du soleil commence à se répandre sur la forêt.

LE CHARBONNIER.

Vous allez, je pense, rejoindre l'armée de notre roi, puisque vous voyagez tout armé. Prenez garde à vous ; les Anglais parcourent le voisinage, et leurs soldats sont campés dans la forêt.

RAYMOND.

Nouvelle fâcheuse ! Comment leurs échapperons-nous ?

LE CHARBONNIER.

Restez ici jusqu'à ce que mon fils soit de retour de la ville ; il vous conduira, par des chemins détournés, là où vous n'aurez rien à craindre ; nous connaissons tous les sentiers de la forêt.

RAYMOND, à *Jeanne*.

Déposez votre casque et votre armure ; il vous feraient reconnaître et ne serviraient pas à votre défense.

(Jeanne fait un signe de refus.)

LE CHARBONNIER.

Elle est bien triste... Chut, qui va là ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LA FEMME DU CHARBONNIER sort de la cabane, portant un vase ; L'ENFANT du charbonnier.

LA FEMME.

C'EST notre fils que nous attendions. (*A Jeanne.*) Buvez, noble dame ; que Dieu vous bénisse !

LE CHARBONNIER, à son fils.

Te voilà enfin, Anet ? que nous apportes-tu ? L'ENFANT regarde Jeanne au moment où elle porte le vase à sa bouche ; il la reconnaît, s'avance et lui arrache le vase.)

Mère, mère ! Que faites-vous là ? A qui donnez-vous asile ? C'est la sorcière d'Orléans !

LE CHARBONNIER ET SA FEMME.

Que Dieu nous sauve !

(*Ils font le signe de la croix et s'enfuient.*)

SCÈNE IV.

JEANNE, RAYMOND.

JEANNE, en se recueillant et avec douceur.

Tu le vois, la malédiction suit mes pas ; tous m'évitent... ; pense à toi, et abandonne-moi aussi.

RAYMOND.

Moi, vous abandonner en ce moment ! Eh ! qui serait votre guide ?

JEANNE.

Je ne suis pas seule ; n'as-tu pas entendu le tonnerre rouler au-dessus de ma tête ? c'est la volonté suprême qui me conduit ; ne crains rien pour moi ; j'arriverai au terme, sans que je m'empresse à aller vers lui.

RAYMOND.

Où irez-vous ? Ici sont les Anglais qui vous ont juré une haine sans bornes ; de l'autre côté les Français qui vous ont proscrite, exilée....

JEANNE.

Rien ne m'arrivera que ce qui est ordonné par le pouvoir d'en haut.

RAYMOND.

Mais qui vous donnera votre nourriture ? Qui vous protégera contre les animaux carnassiers, contre les hommes non moins cruels ? Qui vous soignera, si vous tombez blessée, si vous succombez de besoin ?

JEANNE.

Je connais toutes les herbes, toutes les racines ; j'ai appris de mes brebis à distinguer celles qui sont salutaires et celles qui sont vénémeuses ; je sais me guider au cours des astres ou sur la marche des nuages ; j'entends mur-

murer les sources cachées ; l'homme n'a besoin que de peu de chose, et la nature est riche en substances de vie.

RAYMOND, *saisissant sa main.*

Mais ne ferez-vous donc point un retour sur vous-même ? Ne vous réconciliez-vous point avec Dieu votre sauveur ? Ne rentrerez-vous pas par la voie de la pénitence dans le sein de la sainte église ?

JEANNE.

Toi donc aussi, tu me crois coupable de ce péché infernal ?

RAYMOND.

Est-il possible d'en douter ? Vous taire, c'est avouer.

JEANNE.

Toi, qui m'as suivie dans ma détresse... , toi, le seul être qui me soit resté fidèle, toi qui t'es attaché à moi, lorsque le monde entier me repoussait... , toi aussi tu me crois une réprouvée, tu crois que j'ai renoncé à mon Dieu ? (*Raymond se tait.*) Cela m'est bien cruel.

RAYMOND.

Vous n'êtes donc point une magicienne ?

JEANNE.

Moi, l'envoyée du démon !

RAYMOND.

Et tous ces prodigieux faits... , vous les avez donc exécutés par la sainte vertu de Dieu ?

JEANNE.

Et par quelle autre vertu ?

RAYMOND.

Et cependant vous n'avez pas voulu répondre à cette accusation ? Ce n'est qu'à présent que vous parlez ; et devant le roi , lorsqu'il vous aurait fallu répondre , vous avez gardé le silence ?

JEANNE.

Je me soumettais avec résignation au destin que Dieu mon créateur m'avait imposé.

RAYMOND.

Vous n'avez rien non plus répondu à votre père ?

JEANNE.

L'accusation dans la bouche d'un père est comme si elle venait de Dieu même ; c'était une épreuve à laquelle me soumettait sa main paternelle.

RAYMOND.

Le ciel , par sa foudre , a rendu témoignage contre votre crime.

JEANNE.

Le ciel parlait ; je devais donc me taire.

RAYMOND.

Eh quoi ! par un seul mot vous pouviez vous justifier , et vous avez laissé le monde dans cette erreur fatale !

JEANNE.

Ce n'était point une erreur ; c'était la volonté suprême.

RAYMOND.

Quoi ! vous avez souffert cet indigne outrage, et aucune plainte n'est sortie de votre bouche ! Combien vous m'avez aimé ! je me sens troublé dans tout mon être, et je reste interdit. Oh ! avec quelle joie j'écoute vos paroles ! Combien il me pesait de vous croire coupable... ! mais aurais-je pu m'imaginer qu'il était au pouvoir d'une âme humaine de porter en silence le fardeau écrasant d'un reproche si horrible ?

JEANNE.

Aurais-je été digne d'être l'envoyée de Dieu, si je n'eusse point reçu sa volonté en aveugle ? — Rassure-toi ; je ne suis point si à plaindre que tu le penses. J'éprouve le besoin, mais, dans la classe où je suis née, j'ai appris à le supporter ; je suis exilée et fugitive, mais au sein de ces déserts j'ai pu enfin me reconnaître. Lorsque l'éclat de la gloire mondaine m'environnait, mon cœur était livré à mille combats ; lorsqu'un monde entier semblait envier ma prospérité, c'est alors que j'étais plus infortunée ; maintenant je suis guérie de ces grandes illusions. La tourmente de la nature, qui semblait présager sa fin, a purifié tout à la fois et les airs et mon âme ; j'ai retrouvé le bonheur. Arrivera ce qui

est déterminé, je ne sens plus rien de faible en moi.

RAYMOND.

Oh! venez, venez. Hâtons-nous de quitter ces lieux et de proclamer votre innocence devant le monde entier.

La main qui a envoyé cette erreur, saura bien y porter remède. Tout ce qu'enfante le temps s'achève, tel qu'un fruit qui tombe de l'arbre lorsqu'il est mûr. Il viendra un jour qui attestera mon innocence. Ceux qui me poursuivent et m'accusent s'apercevront de leur iniquité, et répandront des larmes sur ma destinée.

RAYMOND.

Faut-il aussi que je souffre en silence, jusqu'à ce que le destin...

JEANNE, prend doucement Raymond par la main.

Tu ne vois ici que la marche accoutumée de la nature; et le bandeau terrestre voile tes regards. Moi, j'ai vu de mes yeux ce qui est immortel. Sans la permission de Dieu, il ne tombe pas un cheveu de la tête de l'homme. Vois-tu ce soleil qui descend du ciel vers l'occident? il reparaitra demain dans toute sa clarté: ainsi le jour de la vérité luira pour moi sans que rien puisse l'arrêter.

SCÈNE V.

LA REINE ISABELLE au fond du théâtre ; DES
SOLDATS.

LA REINE , *avant d'entrer en scène.*

Voici le chemin qui conduit au camp anglais.

RAYMOND.

Funeste rencontre ! Des ennemis... !

(*Les soldats aperçoivent Jeanne ; ils reculent saisis d'effroi.*)

LA REINE.

Holà ! qui vous arrête ?

LES SOLDATS.

Que Dieu soit avec nous !

LA REINE.

Tremblez - vous devant un fantôme ? Êtes-
vous des soldats ? non , vous êtes des lâches !

(*Elle traverse les soldats , s'avance et recule en apercevant la Pucelle.*) Que vois-je... ? Ah !

(*Elle se rassure bientôt et s'avance vers elle.*)

Rends-toi , tu es ma prisonnière.

JEANNE.

Je la suis.

(*Raymond s'enfuit désespéré.*)

LA REINE aux soldats.

Enchaînez-la. (*Les soldats approchent tout*

craintifs ; elle leur tend les mains et se laisse mettre les fers.) Est-ce donc là cette puissante , cette redoutable guerrière , qui dispersait vos cohortes comme une troupe d'agneaux ? maintenant elle ne sait point se défendre elle-même. N'opère-t-elle des prodiges que là où l'on y croit ? et redevient-elle femme lorsqu'on s'offre à elle avec le sang-froid d'un homme ? (*A Jeanne.*) Pourquoi as-tu abandonné ton armée ? Où est le comte de Dunois , ton chevalier et ton protecteur ?

JEANNE.

Je suis bannie.

LA REINE , *reculant pleine d'étonnement.*

Comment ? toi bannie , bannie par le Dauphin ?

JEANNE.

Ne m'interrogez pas... Je suis en votre puissance. Prononcez sur mon sort.

LA REINE.

Bannie... , toi qui l'as sauvé de la chute d'un trône , qui as replacé la couronne sur son front à Rheims , et qui l'a fait roi de la France ! Bannie ! ah ! c'est à cet acte de gratitude que je reconnais mon fils. Conduisez-la dans le camp et montrez à l'armée l'être fantastique devant lequel elle a tremblé. Elle sorcière ! non , tout son sortilège n'était que dans votre crédulité et dans l'absence de votre courage. C'est une pa-

vre insensée qui s'est sacrifiée pour son roi ; elle a reçu le salaire des rois. — Menez-la vers Lionnel ; je lui envoie la fortune des Français ; je ne tarderai point à vous suivre.

JEANNE..

A Lionnel ! Oh, la mort à l'instant même plutôt que de m'envoyer à Lionnel !

LA REINE, *aux soldats.*

Obéissez à mes ordres, emmenez-la.

(*Elle part.*)

SCÈNE VI.

JEANNE , LES SOLDATS.

JEANNE .

ANGLAIS, ne souffrez pas que je sorte vivante de vos mains ; vengez-vous, percez-moi de vos glaives ; traînez-moi sans vie aux pieds de votre général. N'oubliez pas que c'est moi qui ai terrassé les plus braves de votre armée, qui pour vous n'ai point connu la pitié ; que j'ai fait couler des flots de sang anglais ; que j'ai interdit à vos héros le retour dans la patrie. Prenez une revanche sanglante ; donnez-moi la mort. Je suis en vos mains. Peut-être vous ne me trouverez pas toujours faible et désarmée.

LE COMMANDANT, *aux soldats.*

Faites ce que la reine a ordonné.

JEANNE.

Suis-je donc destinée à souffrir plus que je n'ai souffert ? Dieu puissant, ta main est lourde. Ta grâce m'a-t-elle entièrement abandonnée ? Tu ne me parles plus ; aucun ange ne vient à mon aide, les miracles ont cessé ; le ciel s'est détourné... (*Elle est emmenée par les soldats.*)

SCÈNE VII.

Le camp français.

L'ARCHEVÊQUE, DUNOIS, DUCHATEL.

L'ARCHEVÊQUE.

PRINCE, écartez ce sombre chagrin, venez avec nous, retournez à votre roi. N'abandonnez point la cause commune, dans ce moment où de nouvelles alarmes nous rendent si nécessaire le bras d'un héros.

DUNOIS.

Et pourquoi sommes-nous accablés par le sort ? Pourquoi l'ennemi se relève-t-il lorsqu'il était abattu ? Tout était consommé. La France triomphait ; la guerre était finie. Vous avez exilé votre ange sauveur ; cherchez présentement votre salut dans vous-même ; je ne reverrai plus le camp où elle n'est plus.

DUCHATTEL.

Revenez à vous, prince, et ne me renvoyez point avec cette réponse.

DUNOIS.

Non... , Duchâtel, vous m'avez fait connaître la haine ; je ne veux rien entendre de vous ; c'est vous qui le premier avez douté d'elle.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais qui ne serait pas tombé dans l'erreur ? Qui n'aurait pas chancelé en ce malheureux jour, où la voix de la nature sembla déposer contre elle ? Nous fûmes surpris, troublés ; ce coup imprévu jeta l'effroi dans nos cœurs déjà tremblans. Nul ne pouvait peser, examiner avec calme la vérité ; à présent que nous avons eu le temps de réfléchir, nous la voyons telle qu'elle marchait au milieu de nous, et nous ne lui trouvons plus que le même courage et les mêmes vertus... Nous sommes dans les remords ; nous craignons d'avoir à nous reprocher une cruelle injustice. Le roi sent de vifs regrets, le duc s'excuse, Lahire se désespère, et le deuil est dans tous les cœurs.

DUNOIS.

Elle, organe du mensonge ! Va, si la vérité voulait revêtir une forme visible, elle emprunterait ses traits. Si jamais l'innocence, la loyauté, la pureté du cœur habitaient sur la terre, il

faudra les chercher sur ses lèvres et dans ses yeux.

L'ARCHEVÊQUE.

Daigne le ciel se prononcer par un nouveau prodige ! Puisse-t-il éclairer de son flambeau ce mystère que notre vue mortelle n'a point su percer... ! Mais, quel que soit un jour le dénouement, nous sommes coupables : nous avons consenti à être défendus par les armes de l'enfer, ou nous avons exilé une sainte ; d'un ou d'autre côté, le courroux céleste tombera sur cette malheureuse contrée.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN GENTILHOMME, puis
après RAYMOND.

LE GENTILHOMME.

UN jeune berger demande à parler à votre altesse ; il insiste fortement pour obtenir cette faveur. Il vient, dit-il, de la part de la Pucelle.

DUNOIS.

Hâtez-vous ; c'est elle qui l'envoie ; il vient de sa part. (*Le gentilhomme ouvre la porte à Raymond ; Dunois court à sa rencontre.*) Où est la Pucelle ? Où est-elle ?

RAYMOND.

Que Dieu vous bénisse, noble prince ! Bonheur à moi de rencontrer ici auprès de vous ce respectable archevêque, ce protecteur des opprimés, le père des malheureux.

DUNOIS.

Où est la Pucelle ?

L'ARCHEVÊQUE.

Hâte-toi ; parle, mon fils.

RAYMOND.

Seigneur, elle n'est point une noire magicienne. J'en atteste Dieu et tous les saints. Tous ont été dans la plus aveugle erreur. Vous avez exilé l'innocence même ; vous avez proscrit l'envoyée de Dieu.

DUNOIS.

Où est-elle... ? parle !

RAYMOND.

J'ai été le compagnon de sa fuite jusques dans la forêt des Ardennes ; c'est là qu'elle m'a révélé toute son âme. Que je meure au milieu des tourmens, que mon âme ne participe point au salut éternel, si elle n'est pas pure, seigneur, de toute faute.

DUNOIS.

Le soleil lui-même n'est pas plus pur dans les cieux. Parle, te dis-je, où est-elle ?

RAYMOND.

Hélas ! si Dieu vous a fait la grâce de changer vos cœurs ; hâtez-vous , sauvez-la. Elle est captive chez les Anglais.

DUNOIS.

Captive ! comment ?

L'ARCHEVÊQUE.

L'infortunée !

RAYMOND.

Dans la forêt , où nous cherchions un asile... elle a été saisie par la reine Isabelle , et livrée au pouvoir des Anglais. Ah ! sauvez celle qui vous a sauvés , arrachez-la à une mort cruelle.

DUNOIS.

Aux armes ! allons , que les tambours retentissent de toutes parts. Que toutes les troupes marchent au combat ! que la France entière courre aux armes. Notre honneur y est engagé ; c'est la couronne , c'est notre palladium qui nous est enlevé... ! versaons tout notre sang ; sacrifions notre vie ; avant que le jour ait fini , je veux qu'elle soit sauvée.

(Ils partent tous.)

SCÈNE IX.

Un donjon. — On voit une fenêtre élevée.

JEANNE , LIONNEL , FASTOLF , ensuite la
reine ISABELLE.

FASTOLF , entrant précipitamment.

Nous ne pouvons plus retenir la fureur des soldats ; tous , d'une voix terrible , demandent que la Pucelle meure. Vous résisteriez en vain ; donnez-lui la mort , et jetez sa tête du haut des créneaux de cette tour ; il n'y a que ce gage qui puisse apaiser l'armée.

LA REINE *entre.*

Déjà ils appliquent les échelles ; ils s'apprentent à escalader la tour ; satisfaites l'armée... ; attendrez-vous qu'ils arrivent jusqu'ici et que dans leur fureur ils nous immolent tous avec elle ? Vous ne pouvez plus la défendre ; livrez-la.

LIONNEL.

Eh bien , ils n'ont qu'à monter à l'assaut ; je brave leur rage. Ce château leur résistera , ou sous ses débris je m'ensevelirai plutôt que de recevoir leurs ordres. Jeanne , réponds à mes vœux , sois à moi ; et je te défendrai contre le monde entier.

LA REINE.

Qu'entends-je ! Êtes-vous un guerrier... ?

LIONNEL, à Jeanne.

Les Français t'ont proscrite ; tu es libre de tout devoir envers ton ingrate patrie. Les lâches qui t'adressaient leurs vœux t'ont délaissée ; ils n'ont pas osé combattre pour ton honneur. Moi , je te protégerai également contre mon peuple et contre le tien. Un jour tu m'as prouvé que ma vie t'était chère , et alors j'étais ton ennemi ; dans cet instant tu n'as plus d'autre ami que moi.

JEANNE.

Je ne vois en toi que le soldat armé contre ma patrie ; il n'y a rien de commun entre nous ; je ne puis t'aimer. Mais si ton cœur se sent entraîné vers le mien , fais qu'un grand avantage en résulte pour notre pays ; ramène ton armée hors de France ; remets les clefs de toutes les villes que tu nous as enlevées ; restitue le butin ; affranchis les prisonniers : donne-nous des otages de ce pacte sacré. A ces conditions , je t'offre la paix au nom de mon roi.

LA REINE.

Comment ? dans les fers , tu oses nous dicter des lois !

JEANNE.

Ne tarde point à faire la paix ; car la loi impérieuse de la nécessité t'y forcera. Jamais la France ne portera le joug de l'Angleterre ; jamais , jamais ! Son sein deviendra plutôt un

vaste sépulcre pour toutes vos cohortes ; les plus valeureux d'entre vous sont tombés ; pensez à la retraite ; c'en est fait de votre gloire ; votre puissance n'est plus.

LA REINE, à *Lionnel*.

Et vous pouvez endurer les outrages d'une malheureuse insensée...!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS ; UN CAPITAINE arrive avec précipitation.

LE CAPITAINE.

GÉNÉRAL, ne tardez plus à paraître à la tête de l'armée ; les Français arrivent, leurs drapeaux flottent dans la plaine ; toute la vallée brille de l'éclat de leurs armes.

JEANNE, *en extase*.

Les Français arrivent. Fiers Anglais, allez, courez au champ du combat, c'est aujourd'hui votre jour, préparez-vous ; il en est temps.

PASTOLF.

Insensée, modère ta joie ; tu ne verras point la fin de cette journée.

JEANNE.

Jc mourrai, mais mon pays triomphera..., les braves n'ont plus besoin de mon bras.

LIONNEL.

Je ne redoute pas ces hommes énervés ; nous les avons vus fuir dans vingt batailles, avant que cette héroïne combattit pour eux. Je méprise tout ce peuple ; elle seule, je l'estimais, et ils l'ont exilée. Viens, Fastolf, nous allons leur préparer une seconde journée de Créci et d'Azincourt. Vous, reine, restez dans ce donjon ; veillez sur la Pucelle jusqu'à ce que le combat soit décidé. Je vous laisse ici cinquante chevaliers pour la garder,

FASTOLF.

Comment ? nous irions au-devant de l'ennemi, et nous laisserions cette furieuse derrière nous ?

JEANNE.

Une femme dans les fers t'épouvante !

LIONNEL.

Engagez-moi votre parole, Jeanne, que vous ne chercherez point à vous échapper.

JEANNE.

Je ne forme qu'un vœu, c'est d'être libre.

LA REINE.

Couvrez-la de triples chaînes ; j'engage ma vie qu'elle ne se sauvera point.

(*On charge de chaînes son corps et ses bras.*)

LIONNEL, à Jeanne.

Toi-même tu l'as voulu ; tu nous y forces. Mais

il dépend de toi de choisir. Renonce à la France, porte la bannière d'Angleterre, et tu seras libre ; et tous ces furieux , ceux-mêmes qui demandent ton sang , t'obéiront.

PASTOLF.

Ne tardez plus , mon général.

JEANNE.

Trêve de paroles ! Les Français arrivent ; cours et veille à ta défense.

(On entend le son des trompettes ; Lionnel part.)

PASTOLF.

Vous savez , reine , ce que vous avez à faire ; si la fortune se déclare contre nous , si vous voyez fuir nos soldats.....

LA REINE , tirant un poignard.

Ne craignez rien ; elle ne vivra point assez pour s'applaudir de notre défaite.

PASTOLF , à Jeanne.

Tu sais à cette heure quel est le sort qui t'attend ; ose donc adresser des vœux au ciel pour les armes de tes Français...

SCÈNE XI.

LA REINE, JEANNE, SOLDATS.

JEANNE.

OUI, je ferai des vœux, rien ne m'en empêchera.... Ah...! j'entends la marche guerrière de mon peuple; elle charme mon oreille..... Comme elle retentit au fond de mon âme! elle présage la victoire. Oui, fuite et honte à l'Angleterre, victoire à la France! En avant les braves, en avant! La Pucelle n'est pas loin de vous, il n'est plus en son pouvoir de porter comme autrefois devant vous sa bannière sacrée; des chaînes la retiennent, mais son âme s'élance librement hors de son cachot, portée sur vos chants de triomphe.

LA REINE, à un soldat.

Monte et assieds-toi dans la tourelle qui domine sur la campagne; de là dis-nous quelle est la fortune du combat.

(*Le soldat monte dans la tourelle.*)

JEANNE.

Courage, Français; c'est le dernier combat; une victoire encore... et l'ennemi succombe.

LA REINE.

Parle : qu'aperçois-tu... ?

LE SOLDAT.

Le combat s'est engagé... ; un guerrier fougueux monté sur un coursier barbe, couvert d'une peau de tigre, s'élançe à la tête des hommes d'armes...

JEANNE.

C'est le comte de Dunois... ! Allons, brave guerrier, tu marches, la victoire t'accompagne.

LE SOLDAT.

Le duc de Bourgogne attaque le pont...

LA REINE.

Que mille glaives percent le cœur perfide du traître !

LE SOLDAT.

Lord Fastolf lui résiste vigoureusement... ; les voici qui mettent pied à terre ; les troupes du Duc et les nôtres combattent homme à homme.

LA REINE.

Et ne vois-tu point le Dauphin ? ne reconnais-tu point dans la mêlée le panache royal ?

LE SOLDAT.

Des nuages épais de poussière obscurcissent tout... je ne puis rien distinguer.

JEANNE.

Ah ! si comme lui j'étais au sommet de la

tour, aucun objet n'échapperait à mes regards. Ma vue perçante reconnaît le faucon dans les airs, et sait compter les oiseaux sauvages au milieu de leur vol rapide.

LE SOLDAT.

Non loin du ruisseau je vois se presser une foule terrible; les premiers de l'armée semblent y engager le combat.

LA REINE.

Vois-tu encore planer notre étendard ?

LE SOLDAT.

Il flotte toujours dans les airs.

JEANNE.

Que ne puis-je jeter un coup d'œil au travers de ces murs! un seul de mes regards enseignerait aux Français la route de la victoire.

LE SOLDAT.

Malheur! malheur...! ah! que vois-je...? notre général est cerné...

LA REINE, *levant le poignard sur Jeanne.*

Expire, malheureuse.

LE SOLDAT, *avec émotion.*

Il est dégagé... Le brave Fastolf attaque et prend en flanc l'ennemi. Il enfonce les escadrons les plus épais.

LA REINE , *retirant le poignard.*

C'est ton ange protecteur qui vient de parler.

LE SOLDAT.

Victoire ; victoire... ! ils fuient en désordre... !

LA REINE.

Qui prend la fuite ?

LE SOLDAT.

Les Français , les Bourguignons... ; toute la campagne se couvre de fuyards dispersés.

JEANNE.

Dieu , Dieu... , non , non , tu ne m'abandonneras point.

LE SOLDAT.

On amène de ce côté un guerrier grièvement blessé... on se presse autour de lui pour lui porter du secours... C'est un prince , sans doute ?

ISABELLE.

Un des nôtres ? ou un Français ?

LE SOLDAT.

On lui ôte son casque... c'est le comte de Dunois.

JEANNE.

Et moi... je ne suis qu'une femme et dans les fers !

LE SOLDAT.

Que vois-je là bas ? qui porte un manteau
couleur bleu de ciel brodé en or ?

JEANNE, *vivement.*

C'est mon maître, c'est le roi.

LE SOLDAT.

Son coursier effrayé se cabre, se renverse,
s'abat, et ce n'est qu'avec peine qu'il se dégage.
(*Jeanne entend ces mots avec désespoir.*) Les
nôtres s'approchent ; ils s'élancent ; déjà ils
l'ont atteint, ils le tiennent cerné.

JEANNE.

Ah ! le ciel n'a donc plus d'anges pour venir
à notre secours.

LA REINE, *avec dédain.*

Allons, le moment est venu, sauve ton roi,
toi qui l'as déjà sauvé.

JEANNE, *se précipite à genoux, et prie Dieu à
haute voix.*

Ecoute-moi, ô mon Dieu, mon âme s'envole
vers toi ; elle t'apporte mes vœux les plus ar-
dens. Toi qui peux rendre les fils d'araignée les
plus faibles aussi forts que les câbles d'un vais-
seau, c'est un jeu pour ta puissance de changer
les chaînes d'airain en fils légers ; si tu le veux,

ces fers tomberont , et ces murs vont s'ouvrir.
 Jadis tu secourus Samson , lorsqu'enchaîné et
 aveugle il essayait les outrages des orgueilleux
 Philistins. Plein de confiance en toi , il saisit
 les piliers de son cachot , se courba et fit écrou-
 ler l'édifice...

LE SOLDAT.

Triomphe... ! triomphe .. !

LA REINE.

Que dis-tu ?

LE SOLDAT.

Le roi est fait prisonnier.

JEANNE s'élançe.

Dieu des armées , aide-moi !

(Elle saisit des deux mains ses chaînes et les
 brise. Au même instant elle passe auprès
 d'un soldat , lui arrache son épée et part ,
 les autres la regardent , glacés d'étonne-
 ment.)

SCÈNE XII.

LA REINE , soldats.

LA REINE , après un long silence.

Où suis-je ? est-ce un rêve ? Qu'est-elle deve-
 n u e ? comment a-t-elle pu soulever tout le poids

de ses chaînes ? Le témoignage du monde entier ne m'en convaincrait pas si je ne l'avais pas vu de mes yeux.

LE SOLDAT, *sur la tourelle du donjon.*

Comment... ? a-t-elle des ailes ? est-ce un ouragan qui l'emporte ?

LA REINE.

Parle... est-elle déjà dans la plaine... ?

LE SOLDAT.

Elle est au milieu du combat ; sa marche est plus rapide que mes regards... Elle est ici, elle est là ; je la vois partout à la fois... ; elle perce les bataillons..., tout cède devant elle... Les Français se rallient et font face de nouveau... Hélas ! que vois-je ? nos soldats jettent leurs armes, nos drapeaux sont dans la poussière.

LA REINE.

Quoi ! nous arrachera-t-elle un triomphe déjà certain ?

LE SOLDAT.

Elle arrive auprès du roi... ; d'une puissante main elle l'arrache de la mêlée... Lord Fastolf est tombé, et notre général est au pouvoir de l'ennemi.

LA REINE.

Je ne veux plus rien entendre... ; descends... !

LE SOLDAT.

Sauvez-vous, reine, vous serez surprise. Des soldats se précipitent du côté de la tour.

(*Il descend.*)

LA REINE , *tirant l'épée.*

Combattez, lâches.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LAHIRE avec des soldats. Les Anglais rendent les armes.

LAHIRE , *s'approche respectueusement.*

REINE , soumettez-vous à la puissance de la destinée. Vos chevaliers se sont rendus ; toute résistance est vaine. Acceptez mes services ; ordonnez : où voulez-vous qu'on vous conduise ?

LA REINE.

En tout lieu où mes regards ne rencontreront point le Dauphin.

(*Elle rend son épée et suit Lahire et les soldats.*)

SCÈNE XIV.

Le champ de bataille.

Des soldats, les drapeaux flottans, remplissent le fond du théâtre. LE ROI, LE DUC DE BOURGOGNE. JEANNE blessée est entre les bras des princes; elle ne donne aucun signe de vie. Ils avancent lentement sur la scène. AGNÈS arrive avec précipitation.

AGNÈS se jetant sur le sein du roi.

Vous vivez, vous êtes sauvé, vous m'êtes rendu une seconde fois.

LE ROI.

Je suis sauvé; mais hélas! à quel prix! (*Il montre Jeanne.*)

AGNÈS.

Dieu! Jeanne...! elle expire...!

LE DUC.

Elle a vécu...; c'est un ange qui retourne au ciel. Voyez: elle rend son âme sans douleur, tranquille comme un enfant qui sommeille. La paix du ciel se peint dans le calme de ses traits; aucun soupir douloureux ne fait palpiter son sein.

cependant sa main n'est point encore glacée ;
elle semble annoncer un reste de vie.

LE ROI.

C'en est fait ; elle ne se réveillera plus ; ses
yeux ne verront plus le jour ; déjà son âme
plane dans les hauteurs célestes ; elle n'est plus
témoin de nos douleurs ni de nos remords.

AGNÈS.

Elle ouvre les yeux... elle vit encore.

LE DUC , étonné.

Revient-elle à nous ? a-t-elle dompté la mort ?
Elle se relève , elle se soutient encore.

JEANNE *jette ses regards tout autour d'elle.*

Où suis-je ?

LE DUC.

Parmi les Français , au milieu de vos amis.

LE ROI.

Dans les bras de ton roi , de ton ami.

JEANNE

Non , je ne suis point une magicienne ; devant
Dieu , non , je le proteste.

LE ROI.

Tu es sainte comme les martyrs ; nos regards
étaient plongés dans la nuit de l'erreur.

JEANNE, regardant autour d'elle avec un sourire serein.

Oui, je suis parmi les Français ; je ne suis plus méprisée ni bannie. On ne me maudit plus, on me regarde avec bonté... Enfin je distingue tous les objets qui m'entourent. Voilà mon roi, voilà les drapeaux de la France... Mais je ne vois point ma bannière... Où est-elle... ? Je ne dois point paraître sans ma bannière ; elle me fut confiée par mon maître, le Seigneur des cieus ; je dois la placer au pied de son trône, et j'oserai m'en glorifier, car je l'ai portée avec fidélité.

LE ROI.

Donnez-lui sa bannière.

JEANNE, en la recevant, reste un moment debout, sa bannière à la main ; le ciel se couvre d'une éclatante lumière.

Voyez-vous l'arc-en-ciel qui brille dans les nues ? Le ciel ouvre ses portes d'azur.— Au milieu des chœurs angéliques elle est là resplendissante de clarté ; elle presse sur son sein le fils de l'Éternel, et me tend en souriant les bras. Que se passe-t-il en moi ? des nuages légers me soulèvent. Cette lourde cuirasse se change en ailes

célestes ; la terre fuit sous mes pas. Ah ! la douleur est passée ; la joie éternelle m'attend.

(La bannière lui échappe des mains ; elle tombe morte. Tous les spectateurs, pendant quelques momens, fixent douloureusement sur elle leurs regards ; sur un signe du roi, on étend les drapeaux sur le corps de Jeanne.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



TABLE

DU SECOND VOLUME.

A VERTISSEMENT.	Page 7
La Conjuratiou de Fiesque.	11
La Pucelle d'Orléans.	239
Avertissement de Jeanne d'Arc.	241
Prologue.	245

FIN DU SECOND VOLUME.



RÉPERTOIRE

DES THÉÂTRES ÉTRANGERS,

TRADUITS EN FRANÇAIS,

72 volumes, format in - 18.

Le *Répertoire des Théâtres étrangers* comprend sixante-douze volumes; vingt pour le Théâtre anglais; vingt pour le Théâtre allemand; douze pour le Théâtre espagnol; douze pour le Théâtre italien, et huit pour les Théâtres divers. On donnera les OEuvres complètes de Shakspeare, Schiller, Goëthe, Alfieri, et un Choix de tous les Auteurs étrangers les plus célèbres.

Onze volumes de cette collection ont paru; les six premiers de Shakspeare, devant former douze volumes; les trois premiers de Schiller, devant devant former six volumes; les deux premiers des Chefs-d'œuvre du Théâtre anglais, devant former huit volumes.

Les suites de Shakspeare, Schiller et des Chefs-d'œuvre du Théâtre anglais sont sous presse pour paraître très-prochainement, ainsi que les premiers volumes de Caldéron et d'Alfieri.

A compter du 15 juillet 1822, la *Souscription première* a été fermée, le prix actuel est de 2 fr. 50 c. le volume, papier ordinaire; 5 fr. papier vélin.

On souscrit séparément aux OEuvres de Shakspeare seulement. Les *Souscripteurs* qui ont

souscrit précédemment à des parties séparées recevront leurs souscriptions telles qu'elles ont été faites.

La *Souscription* est ouverte chez Brissot-Thivars, éditeur, rue Chabannais, n° 2, et à compter du 15 octobre prochain, rue Vivienne, n° 9.

SOUS PRESSE.

Vie de Voltaire, par Condorcet, précédée de l'Épître à Voltaire, par Chenier, et suivie de Mémoires de Voltaire, écrits par lui-même. 1 vol. in-18, de 500 pages, papier superfine satiné. — Prix, 3 fr.

NOTA. On trouve à la même librairie un assortiment des plus jolies réimpressions format in-8.